

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**GÉNÉRATION
D'OUTRE-TOMBE**



9 791096 721078

ISBN : 979-10-96721-07-8

CARRAUD-BAUDRY

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**GÉNÉRATION
D'OUTRE-TOMBE**

ISBN : 979-10-96721-07-8

Copyright © 1999, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

Résumé de *GÉNÉRATION D'OUTRE-TOMBE*

Un couple de la bourgeoisie provinciale achète à vil prix un vieux et grand manoir abandonné, à la sombre réputation, où quelques événements fâcheux, où quelques morts violentes se sont produits ces deux derniers siècles. De cette belle et austère demeure ce couple veut faire le doux nid de son amour.

Mais, si toutefois elle existe, quelle est donc la nature de cette force maléfique qui semble présider aux destinées des habitants de ce lieu ? Et cette force, cette puissance, réside-t-elle seulement aux tréfonds des âmes simples de la population rurale locale, dans les méandres d'esprits frustes et pusillanimes ? Ou bien est-elle tapie dans l'ombre, sous les basses branches des arbres plusieurs fois centenaires, ou sous les rives humides de l'Agouère, ou dans les caves du domaine, creusées dans cette très ancienne terre de Touraine ? Quelle puissance mauvaise émane-t-elle des prairies, des bois ou du sol lourd, épais et froid de Malbreuil ?

Et le fragile amour qui unit ce couple, suffira-t-il à en triompher ? Le comportement d'Elvire : rébellion émancipatrice, folie ou possession ? Et ce goût inouï du sang et de la violence qui soudain lui vient ?

En fin de volume, une table synoptique propose un résumé plus détaillé de l'ouvrage.

Cet ouvrage dépeint un univers imaginaire : les personnages de ce roman, les faits et gestes qui leur sont attribués, les contextes dans lesquels ils sont censés avoir évolué, et d'autres de ses éléments encore, relèvent essentiellement d'un domaine fictionnel. Toute ressemblance des personnages de cette fiction avec des personnages réels, ayant vécu, ou vivant encore, serait purement fortuite.

Les marques citées dans cet ouvrage sont, pour certaines d'entre elles, des marques commerciales ou déposées de leurs détenteurs respectifs.

Copyright © 1998, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

GÉNÉRATION D'OUTRE-TOMBE

ROMAN

Copyright © 1998, Patrick Émile Carraud

CHAPITRE PREMIER

En retrait sur la droite il remarqua une tache colorée. Il ralentit et arrêta le véhicule. Clignotant en fonctionnement il entreprit une prudente marche arrière sur la chaussée étroite.

Un panneau orangé portant les coordonnées d'un office notarial était fixé sur un grand portail métallique aux épais barreaux. Des arbres d'une taille imposante dépassaient le mur du parc auquel il donnait accès et ombrageaient la petite place triangulaire, empierrée en partie, où il débouchait.

La maisonnette sur l'autre côté de la place, en dehors de la haute clôture, était habitée. Un vieil homme, un arrosoir à la main, prenait soin de deux jardinières plantées de géraniums.

Richard et Elvire Lambrecht descendirent de voiture et saluèrent le vieillard.

« ...Alors, vous vivez ici. Vous êtes locataire et votre... domicile est à vendre avec le domaine !

— Enfin, locataire... Si on veut, Monsieur. J'habite là gratis. Pour surveiller. L'entretien, je ne le fais plus. C'est plus de mon âge. Je fais un petit tour dans le parc, je vérifie que tout est en ordre, les portes, les volets, fermés !

— Est-ce que vous pourriez nous faire visiter ?

— Eh ! Non, Monsieur ! J'avais qu'une seule clef du portail et un seul exemplaire de chaque clef des bâtiments, de la

maison. Mais maintenant, le trousseau de clefs, il est chez le notaire.

— Ce n'est plus habité depuis longtemps ?

— Madame Durvelle est venue y vivre voilà... voilà bien vingt-cinq ou trente ans. Oui ! Elle avait décidé de quitter Paris. C'était à cause des « événements ». Elle était pas tranquille là-bas. Ça avait besoin de travaux à ce moment-là. La charpente, révisée. La couverture, refaite ! Tout, quoi ! Pour que ce soit habitable. Mais elle ne s'y est jamais plu, ici. Faut dire que ça avait mal commencé ! Sur le chantier pendant les travaux des menuisiers se sont battus : un à l'hôpital ! L'autre, il était pas beau à voir non plus ! Et puis un couvreur s'est tué en tombant du toit. Avec tout ce qui s'était déjà passé là, avant... Faut comprendre, la dame c'est quelqu'un de sensible. Ça a dû lui donner sur les nerfs...

— C'est dans le secteur du bâtiment et des travaux publics qu'il y a le plus d'accidents du travail. Et les ouvriers, peut-être, buvaient-ils un peu trop... Souvent dans ces milieux-là, où le travail est pénible...

— Sûrement, Monsieur. Elle est restée quatre ou cinq ans. Ses enfants et ses petits-enfants viennent encore... venaient encore pendant les vacances, l'été. C'est ma fille qui faisait un grand ménage avant leur arrivée. Avant je m'occupais du parc. Puis mon gendre, quand ils venaient, après. Moi, maintenant mon potager et mes parterres, c'est déjà pas mal... Bien suffisant, pour pas trop me rouiller, garder un peu d'exercice. Mais je ne bêche plus. C'est mon gendre qui vient passer le motoculteur. Labourage, et deux ou trois coup de fraise dans l'année. Il griffe aussi. Moi, je gratouille, je plante, je sème... Je bricole, quoi. Ça m'occupe.

— Hum ! Oui ! Il faut bien se distraire. S'ennuyer, ce n'est jamais bon. Bref, pour visiter, donc, nous devons contacter l'étude de maître... Guennard !

— Ben oui.

— Excusez-vous de vous avoir dérangé. Nous vous laissons poursuivre votre jardinage !

— Oh ! Ne vous en faites pas, vous ne me dérangez pas !

— Merci pour les quelques renseignements que vous avez bien voulu nous fournir ! Au revoir Monsieur.

— Au revoir Monsieur !

— Messieurs-Dames. »

Dans la même semaine, après avoir pris rendez-vous sur place au lieu-dit les Mauchamps, domaine de Malbreuil, avec un clerc de l'étude les Lambrecht vinrent visiter.

« Alors... euh !... l'entrée du parc se situe... par là, au... nord-ouest.

— Le chemin... les accès sont en mauvais état. Ça cahotait bigrement, entre les arbres, après le portail, là où l'on contourne un talus assez abrupt, sur la droite, et où l'on aperçoit le ruisseau un peu plus bas sur la gauche, au-delà du parapet surmonté d'une grille avec un portillon.

— Ah ! Le ruissellement dégrade le chemin ! Certes, tout cela n'est pas très neuf, je vous le concède. Mais quel cachet ! Tout cela ne manque pas de charme, avouez-le !... Les communs, une ancienne ferme remaniée, datent du XVII^{ième} siècle ! Le château, du XIX^{ième} !

— Le château ! ? Incorrigible optimisme du vendeur ! Le château ! N'exagérons pas ! Sur la longueur il n'y a que trois ouvertures par niveau, et deux pour la largeur !

— Bon, je vous le concède, Monsieur ! Disons plutôt « la maison de maîtres », « la belle demeure », tout de même ! Regardez, au centre de la façade, cet élément d'architecture en saillie, surmonté d'un audacieux fronton à l'antique, avec ces hautes baies voûtées ! Au rez-de-chaussée la double porte de

l'entrée, et cette grande fenêtre qui la double à l'étage, sous le fronton ! Une telle demeure, c'est presque dommage qu'elle ne soit pas visible de la route, que seuls les propriétaires puissent en profiter... si j'ose dire.

« Contournons cette belle « demeure de maîtres », en nous en éloignant... Par là c'est à peu près praticable... Un peu plus loin... On le voit émerger maintenant, sur le toit... vous l'avez sans doute déjà distingué en approchant, en voiture, tout à l'heure, le petit clocheton ! Ces poutres émergeant du faîtage pour soutenir la cloche et la petite toiture qui la protège ! Et la flèche métallique qui la surmonte !

— Un paratonnerre ? Ou un simple artifice décoratif ?

— Je n'en sais trop rien. Décoratif et utilitaire à la fois, sûrement ! Et ce simple élément doit bien faire ma taille ! Voire plus !... Le corps principal de la demeure est rectangulaire. Environ une fois et demie plus long que large... Sur l'arrière, en équerre, un bâtiment plus bas. Mais d'un étage également... Les communs, moins imposants sont en équerre, eux aussi... Et tout ça forme une vaste cour. Ma Volkswagen Polo y fait décidément très « voiture du peuple », et paraît ridicule dans ce cadre... une belle cour, largement ouverte entre les extrémités des bâtiments, mais bien délimitée et abritée. Un ensemble bien structuré, mais aéré, pas trop... lourd visuellement.

— Si on veut... Qu'est-ce qu'on entend là ? Ce chuintement, au loin ?

— Oui. Les trouées entre les arbres du parc, selon certaines perspectives, remontant doucement vers l'ouest, vers le sud-ouest ou le sud donnent sur la campagne environnante. Le terrain descend vers l'Agouère, le ruisseau vers le nord, et vers l'est la vallée de la Choisille. Mais, sur cette pente, la maison est construite sur une légère éminence. De ces côtés-là les arbres du parc ferment le panorama. Ainsi on ne voit pas la route au nord et pas non plus la voie ferrée, à l'est... La voie

ferrée qui, sur l'autre rive de la Choisille, en remonte la vallée en longeant le flanc du versant opposé.

— La voie ferrée ? !

— La voie SNCF Tours-LeMans.

— Alors, jour et nuit des trains...

— Rassurez-vous ! Ce n'est pas la ligne Paris-Bordeaux-Irun ! Une ligne à double voie, mais pas électrifiée ! Je ne sais pas... Environ une vingtaine de trains par vingt-quatre heures. Très peu la nuit. De l'intérieur on ne les entend pas pour ainsi dire. Et de l'extérieur ce n'est pas vraiment dérangeant ! La voie doit passer à... environ huit cents mètres ou un kilomètre d'ici, je pense... ou plus ! Avec un peu d'habitude je suis certain qu'on n'y prête plus aucune attention.

— C'est vous qui le dites ! Voyons l'intérieur. Nous aurons peut-être l'occasion de vérifier les qualités acoustiques de ces vieux murs. »

Le clerc de notaire prétendit avoir plusieurs clients sur l'affaire. Les Lambrecht prétendirent avoir le jour même une autre visite à effectuer.

Elvire se retourna sur son siège pour regarder la maison avant que la voiture ne s'engageât sous les arbres.

« Ça va comme ça ! On l'a vue. N'aie pas l'air trop intéressée. Ce sera mieux pour négocier, si ça doit se concrétiser... Il a pas besoin de me talonner comme ça avec sa Volkswagen !

— Il est pressé. Il a dit qu'il avait un rendez-vous à l'étude et qu'il risquait d'être en retard. »

Ils franchirent le portail lentement en examinant les alentours. Le vieil homme, à l'une de ses fenêtres ouvertes, caressait un gros chat au pelage noir.

« Arrête-toi !... J'aimerais demander quelques précisions au vieux bonhomme.

— Merde ! Réfléchis deux secondes avant de brailler un truc pareil ! Tu me dis de m'arrêter ! Avec tes conneries, je freine ! Et l'autre a failli me rentrer dedans ! Et pour quoi faire que tu veux parler à ce vieux débile ? Tu veux encore l'entendre radoter... Il t'a tapé dans l'œil ou quoi ?... Ah, fais pas cette gueule-là ! On s'arrête. Tu devrais être contente... Et l'autre clerc, là, qui nous reluque en fermant son portail ! Il va s'imaginer qu'on est intéressés, que c'est pour ça qu'on va parler au vieux ! Il va raconter ça à son client. Tu peux te dire que c'est pas le genre de truc qui va faire baisser les prétentions du vendeur !

— Elle t'intéresse bien quand même cette maison ? !

— T'es bouchée ou quoi ! Faut pas lui montrer qu'elle nous branche plus que ça, bon sang ! Tu peux le comprendre ça !... Et ça y est ! Madame boude ! Ça faisait longtemps ! »

Richard Lambrecht se saisit rageusement d'une carte, la dépla nerveusement et ostensiblement derrière le tableau de bord.

« Bon ! Il devrait croire qu'on cherche le plus court chemin pour la visite qu'on est censés faire dans la foulée... Ça y est, il se tire !... Tu peux y aller... Eh bien, vas-y le voir, ton vieux !

— Ce n'est pas grave. Je ne voulais pas te contrarier. Ce n'est pas la peine.

— Ma parole, tu sais pas ce que tu veux ! Vas-y ! Maintenant, cela n'a plus d'importance.

— Tu ne viens pas ?

— Vas-y, je te rejoins. Le temps de plier ça... »

Le vieil homme souriait. Il avait reconnu leur véhicule. Il les avait reconnus. Le chat se tourna vers la nouvelle venue et attacha longuement son regard au sien. Tant que cela dura, elle demeura sans dire un mot. Ses paupières étant lentement descendues et remontées sur ses yeux verts à l'étroite pupille, le matou fixa de ses yeux glauques un instant encore Elvire, se redressa, s'étira, se détourna, se déplaça et sauta lestement à l'intérieur où il disparut dans l'ombre.

Elle salua le vieillard.

« ... Vous nous aviez dit, qu'ici, sur le chantier, à la fin des années soixante, il y avait eu des... appelons ça des accidents. Vous avez dit que la propriétaire, à l'époque, n'avait pas apprécié son séjour, que les accidents, cumulés avec... « ce qui s'était déjà passé ici », c'est, en substance, ce que vous avez dit, l'avaient certainement tourmentée... Que s'est-il passé ici ? »

Richard arrivait. Il salua à son tour.

« Bonjour Monsieur ! Auparavant, Madame ? !

— Auparavant... Auparavant quoi ?

— Je demandais à Monsieur ce qu'il avait voulu évoquer concernant la maison... ce qui s'y était déroulé... de fâcheux, semble-t-il, avant les travaux dont il nous avait parlé.

— C'est une longue histoire... Et je ne sais pas si ça peut vraiment avoir de l'intérêt pour vous. Vous n'attachez sans doute pas d'importance à ce genre de choses. Je n'aurais pas dû dire ça... Mais...

— Ah ! Ah ! Diantre ! Cette vieille baraque serait-elle hantée ?

— Si vous avez l'intention d'acheter la maison, je ne sais pas si vous avez raison de prendre ça à la rigolade, Monsieur... Excusez-moi, j'étais à côté, et j'ai entendu... Y a des histoires

que vous apprendrez peut-être plus tard, quand vous l'aurez achetée, et que vous auriez bien aimées connaître avant ! Et qui pourraient vous faire regretter votre achat.

— C'est ma fille. Elle vient m'aider assez souvent, et...

— En tout cas je vous le dis, Messieurs-Dames, cette maison-là elle porte la guigne ! Et j'aurais pas la conscience tranquille si on vous disait pas ce qu'on sait, ce que je sais ! à ce propos ! Si jamais vous achetez la maison et qu'il vous arrive quelque chose je m'en voudrais trop !

— Faut pas pousser, Lucienne ! On n'attache plus d'importance à ces choses-là maintenant.

— P'pa ! Tu sais bien ce que ton grand-père t'a raconté, et ce que tu m'en as dit ! Les cahiers du grand-père, hein ! Et le reste !

— Mais depuis... il y a quand même des gens qui y ont vécu, sans que rien leur arrive !

— Oui, mais après madame Durvelle, que pour des petits séjours, pendant les vacances ! Et ils préféraient, la famille ou les invités, s'installer à la ferme... dans les communs, quoi !

— C'était aussi pour donner moins de travail pour quand on préparait avant qu'ils viennent...

— Qu'ils disaient...

— Parce que c'est moins grand, plus facile à chauffer. Tout ça, oui !

— N'empêche, P'pa ! Raconte-leur donc à ces messieurs-dames ce que le grand-père il t'a raconté, ce qu'il a écrit dans ses cahiers ! La guigne, je vous dis !

— ...

— Et que disait votre grand-père, Madame ? Qu'a-t-il écrit ?

— Pas mon grand-père, le sien. Mon arrière grand-père...

— Mon grand-père, oui. Il a connu le monsieur Dargansac qu'avait acheté le domaine. En plus de la maison et du terrain ici, y avait des fermes dans les environs. Tout ça, ça a été vendu

petit à petit. Maintenant c'est le tour à la maison, d'être vendue... Mon grand-père, c'était le fils de fermiers d'une ferme du domaine. Monsieur Dargansac, qu'avait acheté le domaine à l'époque où mon grand-père Eugène il était jeune, c'est lui, ce monsieur-là, qu'a fait construire la Maison Neuve... la maison avec le campanile. Avant il y avait que ce qu'on appelle les « communs », et ce qu'est maintenant l'aile basse de la Maison Neuve. Vous voyez ! ? C'était sous le Napoléon III. Mon grand-père, il était à l'entretien du domaine, ici. Monsieur Dargansac, il l'avait remarqué. Le grand-père Eugène il savait lire et écrire, et bien ! Et bien parler aussi. C'était pas si courant en ce moment-là. Et il aimait bien parler avec le maître, le grand-père. Et le grand-père, il l'admirait, le maître. Et comme il savait écrire, ce qu'ils se disaient avec le maître, après il écrivait ce qu'il s'en souvenait. Le maître, il s'intéressait à plein de choses. Et ces choses-là, forcément, elles intéressaient le grand-père. Pensez ! Monsieur Dargansac, il s'intéressait aux anciens temps, à l'histoire. C'est son père, à monsieur Dargansac, qui lui avait donné le goût des temps anciens. Le père, il avait été en Égypte avec Napoléon, mais le Bonaparte, et il en était revenu, lui, il avait eu de la chance, il paraît¹. Après il était retourné là-bas « dans les pays du Levant », dans l'empire turc, en Grèce. Le père, il avait vu la « tour franque », je me souviens, le grand-père me l'a raconté et il l'a écrit... la tour franque que les Croisés, les seigneurs francs qui avaient pris Constantinople, qui avaient... « remplacé l'empire byzantin par l'empire latin », ils avaient construite sur... l'acropole, à Athènes ! Il avait vu, en Grèce aussi, la grande citadelle de Mystra, que les Croisés, que les Francs, pareil, ils avaient

1 L'aventure de Bonaparte au Levant, en Égypte et jusqu'en Syrie, s'est soldée par la perte de la plus grande partie de la flotte mise à sa disposition par la République, notamment celle du vaisseau amiral avec le trésor de guerre pris à Malte sur les chevaliers de l'ordre célèbre, et enfin l'abandon du corps expéditionnaire.

construite, et le grand château, qu'est en bon état encore, j'ai vu des photos dans des livres, c'est en... Syrie, le Krak des chevaliers ! Oui... Quand monsieur Dargansac il avait appris qu'on avait trouvé où que Vercingétorix il avait été battu par César, qu'on fouillait à Alésia, hop ! le surlendemain, il y tenait plus, il partait voir ! Et les voyages, à cette époque-là, même pour les gens qu'avaient des sous, c'était pas de tout repos. Ah ! Aussi une autre fois, je me souviens, c'était au début qu'il était là, le maître Dargansac, je sais plus comment, le grand-père l'a peut-être écrit, il sait que l'empereur a fait mettre en chantier une galère romaine, qu'elle va être mise à l'eau sur la Seine² ! Pareil, il y va voir ! Il avait fait aussi un voyage en Italie. Il en avait ramené des « antiquités ». Des petites lampes en terre cuite, comme des petites saucières, des petites statues. Il lui arrivait de temps en temps de passer deux ou trois jours dans le sud du département dans les environs du Grand-Pressigny. Il espérait toujours trouver un beau et grand silex taillé pour son petit musée. Le grand-père Eugène l'a écrit, monsieur Dargansac, il aurait bien aimé trouver un site... un site... euh !...

— Archéologique ! Un site archéologique, P'pa.

— Ma mémoire fout le camp ! Faudrait pas vieillir. Merci, Fille !... Oui, il aurait bien aimé, monsieur Dargansac. Il parcourait ses fermes de long en large. Il montait sur les toits pour mieux examiner les terrains alentour, des fois. Des fois, il allait rêver devant le dolmen qu'est pas loin, le dolmen de Mettray, ou devant les piles de l'aqueduc de Luynes. Et le château de Luynes aussi, il l'admirait ; et la tour, la « pile », de Cinq-Mars, de Cinq-Mars-la-Pile ! Ça daterait de l'empire romain !

2 Cette trirème, construite sur l'ordre de Napoléon III par l'ingénieur naval Dupuy de Lôme, avec le concours d'Auguste Jal, naviguera sur la Seine en mars 1861.

« Monsieur Dargansac, il s'intéressait aux vieilles choses, à l'histoire. Les Romains, les Gaulois, les seigneurs du Moyen Âge, et les hommes préhistoriques. Il avait, il paraît, une collection de belles pierres. Des haches de pierre polie ! Et des objets rares, très, très vieux ! « De vrais trésors », que le grand-père il disait ! Moi, je m'imaginai des tas de pièces en or, comme dans les histoires de corsaires. Le grand-père, il me disait que c'était pas forcément ça un « trésor ». Ça pouvait aussi être quelque chose de beau, de rare, ou de... « très émouvant par l'histoire qui s'y rattachait ou par l'inconnu fascinant que cela pouvait évoquer ». Il l'a écrit, ça. Moi, de toutes ces choses-là, j'ai jamais rien vu. Je sais pas ce qu'elles sont devenues. Emportées par la famille ou vendues... ? Ah ! Il en a écrit des pages, le grand-père. C'est un curé qui lui avait appris à écrire, et même qu'il lui avait donné des livres.

« Il y a des petits passages de ses cahiers au grand-père, que je relisais souvent et que je me rappelle encore... Oui, c'était quelqu'un le grand-père ! Oui, c'était quelqu'un ! Il avait fait le petit séminaire. Il a commencé le grand... Et puis un jour il s'est avisé qu'il croyait plus, qu'il croyait pas en Dieu. Et pour être honnête avec lui-même et avec les autres... il est revenu à la maison. Il paraît que ça avait fait tout une histoire...

— Hum !... Mais la maison, le domaine, dans tout ça ?

— C'est vrai, ça, Monsieur... La maison...

— Papa, fais donc rentrer ces messieurs-dames. Comme ça vous pourrez vous asseoir pour parler. Et si ça les intéresse ils pourront plus facilement jeter un coup d'œil sur les cahiers. »

Monsieur Dargansac avait fini par se rendre compte que l'archéologie ne pouvait suffire à remplir sa vie. Il épousa une jeune femme délicate tant de complexion que de caractère. Elle ne partageait que rarement ses courses à travers la campagne, à

travers le pays. Elle brodait, elle peignait aussi. Monsieur Dargansac vieillissait et désespérait de jamais avoir un fils.

Le frère de monsieur Dargansac, Léandre, après une carrière militaire qui l'avait vu combattre au côté des Piémontais contre les Autrichiens à Magenta et Solférino, puis au Mexique en 1863, à Puebla et Mexico, en Italie encore en 1867, contre les troupes de Garibaldi à Montana, un jour s'en revint de guerre.

Léandre Dargansac, d'un tempérament prodigue, n'avait pas su réaliser d'économies sur sa solde et s'était empressé de dilapider son bien en entretenant de belles maîtresses, à Paris d'abord, puis à Bordeaux avant que les Prussiens ne vinsent profiter de la douceur de l'air parisien. Ses moyens venant à lui faire défaut, Léandre bénéficia de l'hospitalité de son frère plus opulent, nanti non seulement d'un patrimoine florissant, mais aussi d'une jeune et belle épouse.

Corentin Dargansac en vint un jour à solliciter l'avis d'Eugène Heurtebise sur la peinture de son épouse. Par la suite le grand-père Eugène, bien qu'on lui eût demandé de l'être, avait craint de s'être montré trop sincère. Le maître lui présenta quelques paysages, des représentations de la maison vue sous différents angles et de différents points du parc. Si l'on en croyait les lignes d'un cahier, Eugène Heurtebise dit à Corentin Dargansac, qui requérait avec insistance son appréciation, qu'il trouvait « les couleurs vives, les lignes hardies » et, quoique « les imitations faites de la réalité » lui aient paru d'un genre relativement « artificiel », qu'il trouvait les tableaux d'un style « original et charmant ». Corentin Dargansac lui avoua les avoir qualifiés, ces tableaux, et ceci devant son épouse et son frère, de « barbouillages puérils d'un maniérisme niais et d'une naïveté affligeante », où ne transparaisait après des années de pratique pourtant, malgré une certaine évolution, « aucun réel progrès dans la maîtrise de l'art pictural ».

Aurélié Dargansac avait été très affectée par la sévérité du jugement de son époux. Elle n'avait pu, de l'aveu même de Corentin Dargansac à Eugène Heurtebise, « longtemps contenir ses larmes, avant de s'enfuir et de s'enfermer dans sa chambre ». Léandre avait reproché à Dargansac, son frère, son « étroitesse d'esprit », sa « cruauté imbécile », « de ne savoir apprécier que les beautés figées, l'art mort des Anciens », de se montrer « insensible à l'art vivant, à l'art en marche, à l'art nouveau ». Corentin Dargansac estimait s'être montré plus maladroit que sévère.

Il avait de nouveau examiné de près les tableaux : « j'ai dit : d'une naïveté affligeante ; vous dites : artificiels et charmants. Artificiels ! cette éminence sur laquelle la maison est bâtie, elle le paraît grandement, artificielle, sur ces toiles ! Elle ne semble pas s'intégrer à la pente. Aucune douceur, aucune suavité dans les lignes ! Un croquis !... Artificielle ?... Ce pourrait-il que cette éminence le soit vraiment ? ».

Ce fut la dernière entrevue de quelque longueur entre monsieur Corentin Dargansac et Eugène Heurtebise. Après cette discussion devant les tableaux, Dargansac se montra moins disponible.

L'on vit souvent Aurélié Dargansac se promener avec Léandre, son beau-frère, qui l'aidait en « portant sa boîte de fusains et son chevalet ici ou là dans la campagne » où, « conduisant le cabriolet, d'une main sûre tendant ou relâchant la bride », il l'accompagnait.

Par contre Corentin Dargansac n'apparut plus que rarement, resta à Malbreuil, le plus souvent sans sortir de la maison même.

L'automne suivant, après avoir donné des consignes quant à la taille d'un noyer près des communs, Dargansac s'approcha de Heurtebise et, après s'être tourné vers la « Maison Neuve » un long moment, lui dit : « Vous souvenez-vous des tableaux ?

Artificielle, peut-être était-ce là le mot juste, mon brave Eugène ! Bientôt, sûrement, en saurai-je plus ! », avant de s'en retourner à grands pas vers la demeure.

De certaines réflexions de Léandre Dargansac, Heurtebise apprit que le maître avait entrepris lui-même « des travaux de Romains » dans les caves de l'aile basse puis dans celles de la Maison Neuve.

Parfois Eugène Heurtebise crut percevoir, en ratissant pour amasser en tas les feuilles mortes qui tapissaient les allées, ou en taillant les arbustes les plus proches de la Maison Neuve, quelques éclats de voix. Le couple des gens de maison ne le fréquentait guère et se montrait ordinairement peu loquace, « ce qu'on ne pouvait leur reprocher ». Aussi Heurtebise n'osait-il jamais solliciter d'eux la moindre confiance.

Monsieur Dargansac était sorti depuis quelques semaines de son isolement, de sa retraite, lorsque, « au beau de l'été », Aurélie Dargansac accoucha d'un fils.

« Voici donc notre bon Eugène Heurtebise ! » dit un jour le maître, et, « chose ô combien inaccoutumée, pour la première fois » Dargansac serra la main de Heurtebise. Était-ce l'étrangeté du geste, d'autant plus que Dargansac lui retint fermement et plus longtemps que nécessaire la main, qui mit mal à l'aise Heurtebise ? Mais cette poignée de main, Eugène Heurtebise s'en était souvenu comme « une grande épreuve, un douloureux moment de détresse ». De la détresse il avait cru alors, « un instant, un bref instant », en déceler également dans le regard de Dargansac qui croisait le sien, qui soutenait le sien, sans qu'il n'osa, ne put, lui, l'humble Eugène, non plus détacher le regard de celui de son maître, « tant que dura le contact de » leurs « paumes, de » leurs « doigts ».

Mais il advint, bientôt après cela, d'horribles événements dont « le souvenir demeura toujours une lancinante affliction dans » l'« âme à jamais attristée » d'Eugène Heurtebise.

Un jour funeste Heurtebise entendit retentir la cloche du toit de la maison. Elle n'avait sonné jusque-là qu'en de rares occasions. Et la cloche continuait de tinter, encore et encore. Heurtebise avait quitté la conciergerie en invitant son épouse à la vigilance et en lui demandant de verrouiller la porte après son départ, et s'était élancé vers la maison en suivant l'allée de Malbreuil.

La sonnerie cessa lorsqu'il arrivait en courant dans la dernière courbe. Quand la maison fut en vue il avisa la silhouette ronde du vieux majordome tressautant vers lui d'une course maladroite en descendant l'allée. « Le maître venait d'étrangler son enfant, son très jeune et unique fils » ! Aurélie Dargansac s'était enfuie. La cuisinière, la femme du gros majordome, s'était lancée à sa poursuite. Léandre Dargansac, parti examiner les dégâts causés par l'effondrement de la toiture d'une grange dans une ferme du domaine, était absent.

L'employé de maison, les pommettes rouges, mais les joues pâles, avait indiqué la direction prise par madame Dargansac, « partie par l'allée, comme une folle ». Heurtebise n'avait croisé ni la maîtresse ni la servante. Mais celle-ci réapparaissait à l'instant, elle revenait en courant, s'effondrant plusieurs fois dans sa hâte. « Elle avait perdu madame dans le bois ». À ce moment, Ferrand, le majordome, qui « suffoquait, devenu blanc comme un linge, s'effondra ».

« L'épouse Ferrand, elle-même plus morte que vive, ne fut pas d'un grand secours » à son époux ni à Heurtebise qui porta, puis traîna le valet au plus près, dans le hall de la Maison Neuve et l'allongea sur un divan. Après s'être assuré qu'il vivait, il le recommanda « aux bons soins de la femme » et se précipita à la recherche de madame Dargansac. Il finit par la retrouver, au-delà des bois, au-delà du mur effondré de la clôture. Aurélie Dargansac gisait dans l'eau peu profonde de

l'Agouère, « ses longs cheveux blonds ondoyant doucement dans le cours limpide du ruisseau ».

En s'efforçant de ne la toucher qu'avec le plus grand respect Heurtebise avait allongé madame Dargansac sur la rive. Dans sa course éperdue elle avait basculée dans le cours d'eau et, dans sa chute, s'était assommée sur une pierre. « Après avoir vu la petite plaie entaillant la peau blanche de la dame sur le côté du front, debout auprès du corps », il avait pleuré. Il avait chargé madame Dargansac dans ses bras ; avait-il « bien fait ? ». Il s'était redressé. Aussi rapidement qu'il l'avait pu, il s'était dirigé vers Malbreuil avec son maigre et pesant fardeau.

Un cheval, rênes pendantes, s'éloignait vers les écuries. Celui qu'utilisait habituellement Léandre Dargansac et qu'il montait ce jour-là. En approchant, Heurtebise appelait « le maître ». Il criait « faiblement, car sûrement le souffle manquait : Monsieur Corentin ! Monsieur Corentin ! ». Ce fut monsieur Léandre qui surgit par la grande porte ouverte sur le perron.

« Aussi terrible qu'il devait paraître sur le champ de bataille, Léandre Dargansac avait son long sabre à la main ». La lame du sabre était rougie de sang. Heurtebise tomba « à genoux, non pas sans, malencontreuse occurrence, » qu'il redouta « un instant de ne pouvoir empêcher de laisser échapper madame Aurélie ». Et d'une voix étranglée il avait articulé difficilement : « Madame est morte. Elle est tombée dans cette eau, en bas. Madame est morte, Monsieur ». Léandre Dargansac avait descendu les degrés, s'était approché, l'arme à la main, toujours. Et Heurtebise avait fermé les yeux et baissé la tête. Quand il les rouvrit Léandre Dargansac reculait en geignant. Ses talons heurtèrent la première marche. Il tomba en arrière, lâchant son sabre. Il se releva et en criant gravit avec précipitation les marches et s'engouffra dans la maison.

Heurtebise avec peine reprit sa progression et pénétra dans la demeure. Il hésita. Il entendit la fin de la course de Léandre Dargansac dans l'escalier. Il s'engagea dans le grand salon, et là, sur un lit de repos, déposa doucement le corps sans vie.

Dans le hall il remarqua la servante tétanisée, accroupie dans un angle. Ferrand était froid. Heurtebise appela une nouvelle fois monsieur Corentin, sans obtenir de réponse. Il se tourna vers l'escalier silencieux, s'en approcha, s'inclina vers les marches et s'appêtant à lancer un nouvel appel se tourna vers le haut.

Il vit la masse sombre qui se balançait. « Léandre Dargansac s'était pendu ». Heurtebise, en soufflant fortement, monta quatre à quatre. Il ne put, il ne sut faire autrement pour dépendre monsieur Léandre que tirer sur la cordelette d'appel des domestiques arrachée et utilisée pour le suicide et ramener le corps sur le palier donnant accès aux combles. Il ne pouvait, non plus, être d'aucun secours à Léandre Dargansac. Il lui croisa les mains sur la poitrine, s'éloigna du corps et appela encore son maître. Il redescendit les marches, s'enhardissant, il ouvrit les portes en appelant, en râlant plutôt, d'angoisse, d'émotion : « Monsieur Corentin ! Monsieur Dargansac ! ». En vain. « En bas la veuve Ferrand fixait le sol » du corridor, « fixait sur le sol des traces sanglantes ». « Prenant garde de ne point marcher dessus » Heurtebise les suivit. Ainsi gagna-t-il les caves de la Maison Neuve, les caves de Malbreuil.

« Blessé à la poitrine et au ventre, le maître se mourait ». Et Heurtebise, « dans cette tombe », s'avança vers Dargansac qui le reconnut. Dargansac murmurait. Heurtebise s'inclina, approcha l'oreille des lèvres du maître. « Eugène ! Eugène ! Puisse Dieu me pardonner, Eugène !... Puisse Dieu me pardonner ! ».

Heurtebise voulut redresser son patron, le sortir de la cave, mais Dargansac s'y opposa. « Ne me touchez pas, Eugène !...

Ne me touchez pas ! Écoutez-moi !... Et ne me touchez pas ! Écoutez-moi ! Je vous en prie !... Je vous en prie !... Eugène voulez-vous faire ce que je vais vous commander ?... Et n'en rien dire jamais ?... Oui ?... ». Heurtebise avait enfin, lentement, hoché la tête. « Oui !... Promettez-le-moi ! Jurez-le-moi !...Faites-moi cette faveur, dont, hélas, pour l'éternité je vous serai redevable ! ». Il le promit, il le jura.

Sans l'interrompre, Eugène Heurtebise écouta attentivement les paroles du maître. Et, il accomplit, dans les caves de la Maison Neuve de Malbreuil, ce que lui avait alors, comme un ultime service, demandé monsieur Dargansac.

« Il me fallut travailler longtemps, avec attention, avec grandes précautions et beaucoup de soins conformément aux trop brèves indications de monsieur Corentin. Je ressentis péniblement le poids de cette confiance que l'on avait mise en moi, de cette charge que j'avais innocemment acceptée. Mais pouvais-je honnêtement faire autrement ?

« À la fin j'étais exténué, durement éprouvé. Et c'est tremblant, tenant debout avec difficulté, que je me hâtai vers les écuries, puis au trot de la monture que j'empruntai vers la conciergerie, et, ayant informé et tranquilisé mon épouse, vers le bourg ».

« ...Ce que je viens de vous lire là, c'est ce qui termine le cahier. Après les pages elles ne sont pas remplies.

— Il n'y a plus rien d'écrit dans le cahier, après ça. Et ce cahier-là, le grand-père Eugène, il l'avait mis chez le notaire. C'est qu'à sa mort seulement que les parents, mes parents, ils ont pu l'avoir. Dans la grande enveloppe, ils s'attendaient à trouver autre chose. Ils ont pesté un peu. Mais ils ont fini quand même par en rigoler de n'avoir trouvé qu'un cahier d'écolier ; comme ils croyaient, au début. Et on a lu le cahier. Après, ils ne

rigolaient plus. Moi, je me souviens... Ils me l'ont fait lire à haute voix. Ça pouvait que me faire du bien... de lire ! Après le passage où l'Eugène il entend la cloche... après ce qu'il y avait plutôt juste à la suite, ma mère a voulu que j'arrête de lire. Mon père m'a dit de continuer, que de toute façon le grand-père m'avait peut-être déjà raconté tout ça. J'ai fait oui de la tête. Mais le grand-père, il me l'avait pas raconté comme ça. Et pas complètement, pas dans le détail... Mais il n'a pas tout dit, ni aux gendarmes à l'époque ni à moi. Il n'a pas tout écrit, pas tout ce qu'il savait, ça c'est sûr. Il n'a pas écrit ce que le maître, il lui a dit ! Qu'est-ce qu'il a fait dans les caves, à Malbreuil ?

« Moi, en lisant j'avais une grosse boule dans la gorge. Et ma voix, elle s'éraillait par moments. Mais j'ai continué comme si je remarquais rien. Mais parents se taisaient, pareil, ils ont fait comme s'ils remarquaient pas. Ils m'écoutaient, assis, en silence. C'était pas facile à la fin. J'avais le gosier tout serré ; tellement que ça me faisait mal. Mais j'ai continué à lire, pas très adroitement toujours, jusqu'au bout. Quand j'ai terminé ma lecture, après un long moment, où je regardais encore le cahier, mon père il a dit : « C'est tout ?... Eh ben ! En voilà d'une sale histoire ! ». Oui, je me souviens. Il a dit ça, mon père...

— ...Mais il n'y a pas eu que ça... Le dernier Dargansac à avoir vécu à Malbreuil, il s'est suicidé ici !

— Ici ? ! Dans cette maison ?

— Non ! Enfin pas ici aux Mauchamps, pas à la conciergerie ! À la Maison Neuve, à Malbreuil ! Madame, il avait été gazé pendant la grande guerre. Il s'en était pas remis. En 1922, je crois que c'est cette date-là, il s'est suicidé, dans le vestibule. Un fusil de chasse pour le gros gibier. Le canon dans la bouche. Il paraît qu'il y avait du sang partout. Hein, P'pa !

— Oui !... J'étais tout gamin, mais j'ai bien vu... Du sang et des petits morceaux... C'était bien triste ! Bien triste. Mais je

suppose que c'était plus une vie pour cet homme, malade comme il devait l'être. Faut comprendre.

— Et puis ce que tu m'as raconté... Mademoiselle Sophie !

— La pauvre mademoiselle, c'était pourtant pas une mauvaise fille !... Je vous l'assure...

— Eh bien, Messieurs-Dames, puisque mon père semble pas vouloir vous raconter, je m'en vais vous le dire, moi, ce qui s'est passé. Il y avait un officier allemand, à la dernière guerre, qu'avait ses habitudes, ici, avec la Sophie Durvelle.

— Elle était amoureuse, la pauvre... La pauvre petite ! Quand j'y pense !... C'est pas à l'honneur de la France ce qui s'est passé !...

— C'est vrai, Papa, mais ça s'est passé quand même, et ça s'est passé ici, à Malbreuil ! Et ça, en plus du reste... J'aimerais pas y vivre à Malbreuil, en sachant tout ce qui s'y est passé. La Sophie, ils sont venues, à la libération, ils sont rentrés à Malbreuil. Y avait pas grand monde pour les en empêcher. À la conciergerie des Mauchamps, ici, y avait ma mère seulement. Y avait que la demoiselle et sa mère et un vieux domestique. Ils ont fini par attraper la demoiselle dans la bibliothèque. Et ils l'ont violée, là, à plusieurs ! Hein, Papa !

— Oui. Ils s'en vantaient...

— ... Et ils l'ont tondu ! Ils voulaient l'emmenner au bourg et à Tours après ! Pour l'exhiber, comme ça, dans les rues !

— Vous parlez de résistants ! En plus, c'étaient pas des vrais résistants ! Vous parlez d'une espèce de mâles ! Ah, Messieurs-Dames, il y avait peut-être mieux à faire ! Non ? ! C'était pas la faute à la demoiselle si on les avait laissés rentrer ! si on avait déclaré la guerre à l'Allemagne sans être prêts, sans s'y être vraiment préparés, et pas assez longtemps ! La « drôle de guerre » ! Et... Vlan ! Comme Napoléon III ! La politique d'avant guerre, qu'on n'était pas prêts, bon sang ! « En retard d'une guerre » ! La demoiselle, elle y était pour rien ! Elle était

jeune, elle était jolie ! Elle voulait vivre ! Et ce jour-là, ils l'ont tuée ! Oui, ils l'ont tuée ! Oh, ils l'ont pas tuée vraiment ! Mais ils l'ont tuée ! Après qu'ils l'ont... tondu, elle a pu leur échapper... et elle s'est jetée par la grande fenêtre, par le balcon. Elle est tombée sur le perron. Devant l'entrée.

« Moi, j'aidais à un vélage difficile, à une ferme au-dessus. Ma femme elle était venue me prévenir qu'y aurait peut-être du grabuge à Malbreuil. On est revenus. Tous les deux sur le vélo. On a tordu une roue en arrivant aux Mauchamps. J'ai couru à Malbreuil. Pas bien vite. J'ai été blessé en quarante, et depuis je boite. Plus à l'époque que maintenant, mais je boite encore. Je sais pas si vous avez remarqué. C'est depuis ma blessure que... Et je vois la petite... toute nue... Et sa pauvre petite tête... Et le sang qui lui coulait des narines et d'une oreille. C'était grande pitié, Messieurs-Dames ! Grande pitié !

« Y en avait un sur le balcon et d'autres en bas avec leurs brassards tout neufs, certains qui chargeaient des choses dans les tractions... Et l'autre, en haut, qui s'est vanté de la justice qui venait d'être rendue ! Et j'ai eu honte. Et j'ai pleuré. Je leur ai crié qu'ils n'étaient pas des soldats, pas des guerriers, mais des lâches ! Je lui ai crié à celui du balcon, où qu'il était en quarante ? ! Qu'à la gamine, je lui en voulais pas, moi, de ma blessure ! Et ce grand pleutre, au balcon, comme le pape au Vatican ! J'ai cru qu'il allait me tuer, mais il m'a manqué. Il a blessé un de ses copains ! Sûr qu'il était saoul. Un de ceux d'en bas l'a descendu ! Il est tombé à la renverse. On le voyait plus. Y en a qui avaient bu, oui, pour se donner du courage ! Sans doute qu'il en fallait du courage ! Ils sont montés le chercher... Ils sont partis. Quel gâchis ! Quel gâchis ! »

Le vieil homme pleurait doucement. Il sortit d'une poche de son pantalon de velours élimé un ample mouchoir à carreaux, s'épongea les yeux, se moucha, et s'excusa.

CHAPITRE II

À la gare de LaMembrolle-sur-Choisille, encore ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, Elvire et Richard Lambrecht apprirent que le nombre de circulations ferroviaires indiqué par le clerc était un nombre minimum et correspondait aux journées des lundis et des dimanches. Les autres jours de la semaine le nombre des circulations pouvait s'élever à plus de trente ou de quarante, voire parfois s'élever jusqu'aux environs de cinquante ! En attestaient des formulaires « 0.013.3248 », intitulés « état de la circulation des trains », dont, obligeamment, on leur permit la consultation. Ce nombre incluait les circulations en direction ou en provenance du Mans par la double voie, ou de Vendôme par la voie unique. La gare de LaMembrolle était gare de bifurcation entre l'axe ferroviaire Tours-Caen et l'axe Tours-Paris via Vendôme, Châteaudun et Brétigny.

« En fin de compte, nous avons bien fait de nous arrêter chez le petit vieux et à la gare. Si on en croit le petit bonhomme les trains ne sont pas réellement dérangeants à cette distance. On les entend bien dehors seulement quand le vent est à l'est ou au nord. Mais les vents dominants soufflent du sud-ouest. Et c'est vrai que de sa petite maison ou pendant la visite de la Maison Neuve... on n'en a pas entendu ou on n'y a pas fait attention. Ce qui revient au même... Tu parles d'une maison

neuve ! Pas étonnant que les héritiers... Un héritage c'est pas toujours un cadeau ! Sauf pour le fisc !

— Il n'en est peut-être pas passé, tout simplement, quand nous étions à l'intérieur.

— Si ! Tu sais bien, j'ai demandé les horaires de passage des derniers trains. Il en est passé plusieurs, dont deux trains de marchandises... de fret ! comme il a dit, le cheminot ! le temps que nous étions là-bas. Mais c'est bien pour la négociation : vous nous aviez dit vingt trains ! Il en passe en fait une quarantaine ! Travaux d'insonorisation ! Plus difficile, plus coûteuse que l'isolation thermique, une isolation phonique performante ! Et patati et patata !... Et la réputation de la maison dans le coin, c'est bien de la connaître aussi. La bonne femme, cette Lucienne ! la fille du vieux s'est montrée bien inspirée de nous avoir raconté tout ça, et d'y avoir encouragé son père, même si ce fut un peu long. Même pour réaliser une bonne affaire les gens du cru, selon elle, hésiteraient à acheter ce Malbreuil ! Tant mieux ! Faudra qu'ils cassent les prix ! Les arguments ne manquent pas pour les inciter à se montrer raisonnables. Et si les méchants vendeurs ne veulent pas réviser leurs prétentions, ils n'auront qu'à aller se faire foutre !

— Elle me plairait bien, malgré tout, cette maison, le parc... Et maman a dit qu'elle nous aiderait. A priori nous n'aurons pas besoin de faire un emprunt.

— Et alors ma petite vieille, c'est pas une raison suffisante pour payer n'importe quoi à n'importe quel prix !

— Oui, mais le cadre... et tout. L'ensemble !... C'est très près de Tours, et c'est la campagne aussi !

— C'est pourri, aussi ! Y a du boulot à y faire !

— Pas tant que ça, je présume. Le gros œuvre est sain. Les travaux datent de moins de trente ans. Ça ne te plaît pas ? Franchement, Richard ?

— Si ! Mais c'est pas une raison, je te dis, pour jeter l'argent par les fenêtres ! Et, question de principe, il faudra qu'ils baissent ! On l'achètera pas à ce prix-là !

— On pourrait, surtout que maman...

— Tu fais chier ! Je te dis qu'ils baisseront ! Sinon, on n'est pas si pressés ! On en trouvera bien une autre baraque hors de prix nécessitant des travaux pharaoniques ! Merde ! ...J'aurais cru, moi, que tous ces épisodes qu'on nous a racontés, ça t'aurait foutu la trouille.

— Je... Je trouve que ça rend cette maison d'autant plus... attachante, plus émouvante. C'est une demeure qui a une histoire. Comme un vieux château qui aurait subi des sièges, connu des guerres, des assassinats ! de beaux mariages, des morts paisibles, mais des morts violentes également ! La vie, l'amour, la mort, en différentes déclinaisons. Un condensé de toute la destinée humaine !... Et toi, ça t'ennuie ?

— Mais tu m'emmerdes à la fin avec ces salades !

— Enfin... c'est toi qui en as parlé d'abord !

— Je pensais pas que tu en ferais tout un plat !

— Mais je n'en fait pas tout un plat ! Au contraire ! On dirait que c'est toi que ça indispose ces histoires ! C'est plutôt toi qui... !

— Ça va comme ça, hein ! »

La transaction eut lieu à la satisfaction mutuelle des parties, ni les uns ni les autres, acheteurs ou vendeurs, n'estimant se faire léser.

L'emménagement eut lieu dès que les travaux de remise en état de la « Maison Neuve » furent terminés. Vinrent ensuite les réhabilitations de l'aile basse puis des communs. Le mur de clôture relevé enfin en quelques endroits où il s'était effondré depuis des lustres, les grands travaux s'achevèrent.

Le vieux Camille Heurtebise se réjouit de voir revivre Malbreuil. Sa fille Lucienne, souhaite, sans grande conviction, « beaucoup de bonheur ici » au couple Lambrecht et salua leur « courage », d'un « vous avez le cœur bien accroché » qui provoqua chez son père un haussement de ses sourcils broussailleux.

Poussé par un besoin d'excitation morbide peut-être, Lucienne Heurtebise accepta de se charger du ménage à Malbreuil. Elle s'acquittait de sa tâche avec compétence, et rapidité surtout, au plus grand plaisir de ses employeurs.

Tandis que Richard Lambrecht se rendait à l'atelier ouvert par son père à Saint-Pierre-des-Corps pour en assurer la direction, Elvire restait au domaine, à Malbreuil. Elle découvrait la demeure, les bâtiments, le parc, les bois. Elle en prenait réellement possession. Et ce lui était un déchirement que de le quitter, même une heure seulement, pour faire des achats.

Elle se remémorait les récits du vieux Camille, les mémoires de son grand-père, Eugène Heurtebise. Et ce n'était jamais sans émotion qu'elle foulait les sols, qu'elle pénétrait les salles les plus « historiques » de Malbreuil.

Les travaux, leur durée, leur coût, quoique attendus, avaient particulièrement agacé Richard. Elle, habituée à son humeur agressive et changeante, ne se formalisait pas de son attitude. Elle comprenait ses responsabilités, ses soucis, sans les partager, sans souhaiter en assurer aucune part. De toute façon, elle le savait pertinemment, il n'aurait pas apprécié qu'elle cherchât à s'ingérer dans ses affaires. L'agressivité, la nervosité de Richard décreurent avec le départ des ouvriers, de leurs engins, de leurs outils bruyants, pour retrouver un niveau tout de même un peu plus aisément supportable. Ils étaient enfin tranquilles et tout à fait chez eux, dans un endroit où ils allaient

pouvoir vieillir paisiblement, où ils allaient pouvoir faire leur vie.

Ne demeuraient que les vaines irascibilités habituelles de Richard. Elvire tentait d'influer sur les excès caractériels de son conjoint, mais sans insistance superflue, jamais. Elle était convaincue qu'il aimait bien s'enflammer exagérément pour des brouilles, affecter une sensibilité exacerbée, un comportement enflammé, simulé, plus ou moins, espérait-elle, qui à ses yeux, à elle, ne se justifiait pas toujours pleinement. C'était là la manière d'être de Richard. Elle s'y était depuis longtemps accoutumée.

Ils reçurent enfin à Malbreuil, la mère d'Elvire et les parents de Richard. Ils firent visiter avec fierté leur nouvelle possession et en profitèrent pour renouveler leurs remerciements à l'aide apportée. Le père de Richard tint à visiter les caves. Richard n'étant pas, contrairement à son père, grand amateur de vin, et dans un strict souci d'économie, il n'avait été jugé ni urgent ni utile de les faire débarrasser et récurer. Maurice Lambrecht le déplora.

« Bon sang ! De tels volumes, de telles voûtes, de tels... recoins, mériteraient plus d'égards, les enfants ! Et si vous ne souhaitez pas y empiler des casiers de bouteilles et de jolis petits fûts de chêne, au moins nettoyez tout ça !

— Je m'étais dit que je le ferai moi-même. Plus tard !

— Il n'est jamais trop tôt pour bien faire, mon garçon.

— C'est vrai, ce serait bien plus agréable, plus beau, si cela était propre.

— Tu vois Richard, Elvire, ta charmante épouse est d'accord avec moi. Cette poussière, cette crasse sur le sol, surtout dans la deuxième cave, celle du fond ! Ces vieilles chaises aux pieds ou aux dossiers cassés, aux paillages ou cannages défoncés ! Tout ça devrait être sorti de là !

— Si elle estime qu'il y a urgence à le faire, qu'elle commence donc sans moi, ça l'occupera ! »

Elle le prit au mot. La semaine suivante il y avait une remorque agricole à ridelles dans la cour. Le gendre de Camille Heurtebise l'y avait parqué à la demande d'Elvire. Elle y entassa les sièges brisés, de vieux débris de bois pourris et vermoulus. Elle s'arma d'outils de jardinage trouvés dans les communs, ceux dévolus à l'entretien du parc, tous usés, mais propres et aux manches solides, et commença à racler les sols, puis à les balayer avec un grand balai comparable à ceux des cantonniers. À l'aide de seaux elle évacuait les pelletées de saleté, de terre, les balayures, pour les verser dans la benne de la remorque.

Quand Richard surprit et inspecta avec stupéfaction le chantier, il reprocha à son épouse d'avoir endommagé le carrelage qui apparaissait alors sur la plus grande surface des caves.

« Mais regarde ça ! T'as tout éraflé les carreaux ! T'as frotté le côté de la pelle dessus, ma parole ! C'est des dalles de terre cuite, on dirait ! Et t'en as ébréché ! C'est tout frais, ça se voit ! Bordel ! Tu réfléchis, des fois, à ce que tu fais ! Pourquoi pas au marteau piqueur, pendant qu'tu y es ! ? Tu vas arrêter tes conneries ! C'est moi qui vais m'en charger, maintenant !... C'est pas possible de voir ça !... Mais regarde-moi ça ! ... C'est pas vrai ! C'est pas vrai !... »

Richard employa ses loisirs, durant une heure ou deux chaque week-end, à s'efforcer de remédier aux errements de son épouse et d'achever la mise en valeur du sous-sol. Elvire avait pu se satisfaire dans les caves des communs et de l'aile basse, après un tri sommaire, de jeter quelques objets et de

balayer. Seules les caves les plus récentes, les moins anciennes plutôt, celle de la Maison Neuve, nécessiterent de gros efforts. Néanmoins, sa femme ayant, quoique fort maladroitement à son goût, bien avancé les choses, le travail le plus rebutant, le moins valorisant aussi, étant accompli, Richard pouvait raisonnablement penser être bientôt délivré de la corvée qu'il s'était imposée.

Un vendredi, en début de soirée, seule, dans la bibliothèque de l'étage, assise dans un fauteuil à haut dossier contre lequel elle appuyait la nuque, face à la grande baie en plein cintre, le regard perdu au-dehors sur les bois, la campagne automnale dans les lointains, Elvire rêvassait. Les claquements successifs de plusieurs portes la tirèrent de sa rêverie. Elle gagna le palier. En bas elle entendait Richard, de retour de l'usine, déambuler bruyamment en maugréant. Elle descendit et entreprit d'interroger prudemment son mari sur son courroux manifeste.

« J'ai lourdé un ouvrier ! Sale petit branleur ! Le petit connard prétentieux ! Dehors ! Ce petit monsieur a osé me faire des remontrances ! Et par écrit, encore ! Renvoyé ! Motif : remarques inadmissibles, propos intolérables !

— Et... qu'est-ce qu'il a bien pu écrire pour que cela te mette... dans un tel état ?

— Non mais ! Tiens... ! Tiens ! ... La voilà, sa lettre ! Ce papier de merde ! Lis-le si tu veux ! Il ne manque pas de culot, avoue-le ! »

Le rédacteur de la note remise à son époux lui reprochait, à lui, l'employeur, de solliciter, conformément sans doute à des « cours de management mal assimilés », les avis, les souhaits du personnel, concernant notamment l'outillage et les dispositifs de protection, mais de les écouter à peine, de s'en désintéresser en fait, et de n'en jamais tenir compte, de

simplement manifester un intérêt feint pour le travail effectué dans les ateliers de l'entreprise et d'afficher un mépris certain pour les employés, en daignant seulement, de temps à autre par une promesse, toujours stérile, laisser naître l'espoir d'une hypothétique manifestation concrète de sa « bonne volonté », « comme on laisse, pour avoir la paix, tomber devant un chien affamé, un vieux quignon de pain dur ».

Elvire relisait la page manuscrite, couverte de caractères tracés adroitement, avec vivacité, d'une écriture virile, libérée des rondeurs scolaires. Elle s'étonnait qu'on ait pu de la sorte s'adresser à son mari ! L'ouvrier ayant rédigé ce texte était-il conscient qu'en remettant ce pli il risquait de perdre son emploi ? Était-il inconscient ? ou courageux ? ou trop fier ? Jamais, elle-même, qui ne risquait pourtant pas de perdre son travail, évidemment, n'aurait osé de vive voix, seulement, sous le coup d'un emportement même, adopter un ton comparable à l'égard de Richard. Les yeux ronds elle relut une fois encore le texte irrévérencieux. Cet ouvrier espérait-il, innocemment, qu'à la suite de son billet d'humeur, la vie de l'entreprise évoluât conformément à ses désirs ? Cet ouvrier cherchait-il à se faire renvoyer ? Et en son for intérieur elle se hasarda à formuler une autre question, sans trop y chercher de réponse encore : cet ouvrier avait-il émis un jugement juste ? Elle ne put s'empêcher d'admirer son audace.

« Alors ? Ça te la coupe, hein ! À toi aussi ! Ce jeune blanc bec, embauché grâce au piston de son père, un élu municipal ! On cherchait quelqu'un ! Je m'étais dit : un brave petit gars qui nous fera bien voir de la mairie ! Tu parles !

— Peut-être s'attendait-il à plus de considération, à moins de mépris de ta part...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Es-tu sûr que c'est un motif valable de licenciement ? Un avertissement n'aurait-il pas... ?

— Tu déconnes ! Tu prends son parti ou quoi ?

— Quant à la forme, je ne dis pas... Mais quant au fond, t'es-tu demandé s'il ne pouvait pas avoir, même un petit peu... Et s'il n'avait pas tout à fait tort ? Ton attitude n'a-t-elle pas pu provoquer... »

Il la gifla. Avec force. Avec méchanceté ! Il tourna les talons, traversa à grandes enjambées le vestibule, fit claquer la porte une nouvelle fois. Elle le vit marquer brièvement un temps d'arrêt sur le perron. Elle l'entendit proférer un juron. Puis il prit sa course, sauta les marches, traversa la pelouse sur la droite et disparut. Elle se rapprocha de l'entrée, s'apprêta à rouvrir la porte, à l'appeler, à lui demander pardon. Elle retint son geste. Sa vue se brouillait.

Non, elle, ne risquait pas le renvoi ! Elle avait oublié que pour se défouler il pouvait la frapper ! Pas ses ouvriers ! Mais elle, elle pouvait demander le divorce ! Elle discerna au travers des vitres des battants de l'entrée les feux de la voiture qui s'éloignait dans l'allée. Elle pleura.

Elle finit par gagner la cuisine, et y mangea sans appétit. Elle couvrit les plats refroidis et les disposa sur les tablettes du réfrigérateur. Elle l'attendit dans le salon.

Il revint ; beaucoup plus tard.

« Qu'est-ce que tu foutais dans le noir ? Je te préviens, j'ai bouffé dehors ! Au restau. ! Tu peux manger et te coucher si tu veux... Moi, je mets d'autres fringues et je vais aller bricoler un peu en bas, ça me changera les idées.

— Je peux t'aider...

— Lâche-moi un peu, tu veux ! Va donc te coucher... Demain ça ira mieux. »

Dans la pénombre, longtemps elle garda les yeux ouverts, tournée vers la masse sombre du lit de Richard. Elle avait laissé les rideaux et un contrevent ouverts sur la nuit. Il lui sembla entendre un train, au loin. Le vent avait-il tourné ? Le temps allait-il changer ?

Tout à coup elle se réveilla, inquiète, en sueur. Sa chemise de nuit lui collait à la peau. Elle se retourna, s'empêtrant dans ses draps. Elle scrutait l'obscurité de la chambre. Le lit ! L'autre lit était toujours vide ! Elle se redressa, se saisit du réveil sur sa table de nuit et pressa la touche provoquant l'illumination du cadran. Il était bientôt trois heures ! Elle se précipita, le souffle court, une sourde appréhension lui oppressant la poitrine.

Au cœur de la grande maison, la fraîcheur de l'air, dans sa course à petits pas précipités et à pieds nus, lui donnait la chair de poule, lui hérissait sur la nuque le duvet de ses cheveux les plus fins. Au rez-de-chaussée, le contact du froid carrelage du hall la fit s'immobiliser un instant. Elle reprit aussitôt sa progression en serrant sa chemise de nuit contre son buste.

Arrivée à la porte de la cave elle en fit jouer la poignée. Le battant pivota silencieusement sur ses gonds récemment nettoyés et graissés. Elle appela faiblement. Aucune réponse ! Elle hésita. Dans l'ombre elle amorça avec précaution la descente des vieux degrés usés. Elle sentait des grains de sable, de minuscules débris qui s'incrustaient dans l'épiderme tendre de ses pieds, qui y restaient collés. Tout en bas les dernières marches luisaient faiblement dans une clarté diffuse.

Deux voûtes puissantes partageaient la vaste cave de la Maison Neuve en trois volumes dont le premier se trouvait séparé des autres par une muraille percée en son centre d'une ouverture. Une lueur vive jaillissait entre les montants et les panneaux du vieil huis en voie de désagrégation. Elvire s'approcha lentement, retenant son souffle, posant prudemment,

avec un peu de dégoût, ses pieds nus sur le sol granuleux, poussiéreux et gras à la fois. Richard n'avait-il donc pas encore fini de récurer, de balayer ? Elle entendit de petits bruits. Des grattements, des frottements. Et, comme de brefs gémissements.

Les yeux exorbités, le cœur battant, Elvire se pencha vers un rai de lumière. D'abord elle ne vit rien. Puis elle distingua, à l'opposé... des carreaux empilés le long de la paroi. Le carrelage !... déposé ! Elle chercha une fente plus large ; elle se baissa. Et là, sur le sol creusé, retourné, elle le vit, de dos, un peu par le flanc droit. Les jambes au sol, les fesses sur les talons. Richard était courbé vers l'avant. Il se penchait lentement. La main au visage ou au front. Elle voyait mal. Il avait relevé les reins ! Le visage contre terre, peut-être ? Il ne bougeait plus. Il demeurait immobile. Elle restait tétanisée derrière la porte.

Elle se redressa soudain, poussa la porte qui résista d'abord, puis céda tout à coup. Éblouie, elle ne put rien discerner de précis. Elle évita de regarder en direction des spots de plusieurs centaines de watts disposés dans les angles de la cave. Elle clignait des yeux, sa vue s'accommodait rapidement... Les dalles empilées, un tas de terre... Il était debout devant elle ! Il la fixait, l'œil dur, l'œil vif !

« Tu es... ma femme ! Ma femme ! »

Il la saisit par les avant-bras. Il lui écarta les bras. Il lâcha alors un de ses poignets et lui arracha du corps la chemise de nuit en la déchirant. Il la renversa sur le tas de terre finement émiettée, meuble et doux, qui s'enfonça sous eux. Lui se démenait, d'une main baissant son pantalon, du bassin lui écartant les jambes, se poussant vers son intimité ! Il lui tenait toujours un poignet, lui ouvrait le bras. Il la saisit à la gorge.

« Guide-moi ! Guide-moi ! »

Elle le guida. Elle le suivit. Elle le précéda.

Quand elle eut fini de haleter, de râler, après encore l'avoir secouée à plusieurs reprises de ses élans, il jouit à son tour. Il resta un long moment arc-bouté, crispé sur elle, tendu en elle. Il se détendit, lentement se décontracta. Il pesa enfin sur elle, lourd, comme mort. La tête, le cœur, le corps chaviré, elle rouvrait les yeux.

Elle se demanda ce qu'elle voyait... La tranche des carreaux ! Elle ne bougeait pas, dans son empreinte de terre. Il se dégagea soudain, avec maladresse. Il se releva et, le pantalon sur les chevilles, en titubant, alla s'effondrer contre la porte entrouverte qui se referma.

En rapprochant le menton de sa poitrine, elle n'apercevait que le haut de la porte, l'huissierie, la voûte, les deux projecteurs, rectangulaires et aveuglants, en hauteur, sur leurs piétements métalliques.

Elle porta la main à son cou endolori. Elle sortait lentement de sa léthargie d'après le brutal orgasme. Elle dut faire effort pour se dégager de sa gangue de terre. Le tas glissa un peu en l'entraînant vers les dalles empilées. Elle roula sur le côté... Et elle le vit ! Le crâne décharné ! Le squelette !

Elle s'étrangla sur un cri inarticulé, se releva, trébucha, se précipita au plus loin du mort, des ossements ! Elle jetait des regards suppliant à son mari qui restait prostré, hagard. Elle observa le gisant, dans la lumière crue, le scrutant davantage. Le squelette n'était pas complètement dégagé du sol qui jusque voilà peu le contenait encore. Il en constituait comme une excroissance compliquée. En saillie, il tenait du bas-relief, de la sculpture. Elle ramassa sa chemise piétinée, en lambeaux,

renonça à s'en couvrir, et, la maintenant au-devant d'elle, roulée en une boule de chiffon, comme pour s'en protéger, s'approcha.

Jamais, lors des campagnes de fouilles auxquelles elle avait participé pendant ses études, elle n'avait eu l'occasion de mettre au jour elle-même des restes humains. Seulement avait-elle pu, ici ou là, découvrir dans les dépotoirs d'un château ruiné, ou à proximité d'une ancienne villa gallo-romaine, des reliefs d'anciens repas aux menus carnés. Elle avait appris alors que l'élevage, plus que la chasse, qui avant tout, dans l'Antiquité comme au Moyen Âge, constitua un sport de l'élite sociale et non une activité alimentaire, fournissait déjà la plus grande part de la viande portée sur les tables. Voilà les seuls vieux et vénérables ossements que jusqu'alors sous ses doigts, tremblant d'émotion la première fois, elle s'en souvenait, elle avait vu affleurer. Des os ou des fragments osseux de bovidés ou de porcs... Mais d'os humains, jamais encore. Et ce squelette d'homme, découvert chez elle, si elle ne l'avait certes pas « inventé », elle se l'appropriait pourtant déjà. Un squelette entier, bien conservé !

Elle distingua les armes aux côtés du guerrier inhumé ici, dans la terre de Malbreuil, à l'aube des âges !... À l'Âge du bronze ! Les armes, à peine altérées, étaient de bronze ! À sa droite une longue et large épée à l'extrémité étroite, à la lame s'élargissant pour s'étrécir en se rapprochant de la garde ! Et, près de son autre flanc, une hache dont le manche avait disparu, à ce qu'il semblait, au cours des temps. Une hache portant des traces d'oxydation évoquant des traces de sang !

Elvire s'approcha davantage pour examiner les restes du noble guerrier à la « hache sanglante ». Il avait été un homme d'une grande taille. Sûrement d'une taille plus importante que celle de Richard. Les orbites vides du mort regardaient vers le haut... ou plutôt, le crâne était-il légèrement incliné sur la droite, très légèrement, et basculé vers la poitrine, le sternum,

la mandibule bien en place, la mâchoire fermée. Elle se pencha plus encore. Les mains, l'une tenant toujours la chemise de nuit, sur la margelle de pierres de la tombe, elle allongea l'une puis l'autre jambe derrière elle, et, en appui sur les paumes et la pointe des pieds elle descendit la tête dans la vieille sépulture afin d'observer le dessus du crâne en majeure partie dégagé. Elle put ainsi s'assurer que le guerrier de la tombe était de type dolichocéphale, quoique l'examen de la face et du profil eût permis de le laisser supposer sans nul doute.

Ses muscles endoloris par la tension, l'effort, commençaient à trembler. L'un de ses mamelons, turgescents sous l'effet du froid, de l'émotion du moment, toucha le sol. Elle se redressa vivement. Elle n'avait pas osé toucher, effleurer même les vieux os. Elle n'osait pas troubler davantage le repos du noble Ancien dormant là depuis si longtemps.

Se trouvait-on en présence d'un Magdalénien tardif, déjà dans l'Âge du bronze ? d'un Proto-Aryen ? d'un Indo-Européen, de l'un de ces glorieux membres de la race de seigneurs qui par vagues successives, « uer sacrum » après « uer sacrum », pour satisfaire leur soif de gloire autant, sinon plus, que pour accroître leur espace vital, se sont répandus à travers le monde ? !

Elle recula doucement et se tourna vers son mari, toujours affalé contre la porte.

« Richard, tu...

— Je suis crevé... J'ai... J'ai mal de tête... Mal de tête ! Et je suis crevé... Crevé ! »

Elle l'aida à se relever. Elle laissa choir les débris inutilisables de sa mince combinaison, pour le soutenir dans l'ascension des escaliers, le long des couloirs. Comme elle le conduisait vers la salle de bain il protesta faiblement. Aussi le

coucha-t-elle sans plus tarder. Elle le devêtit, sans qu'il s'y opposa.

Il était groggy, inerte, absent. Il dormait déjà. Il ne se réveilla qu'aux environs de quinze heures. En traînant les pieds, et sans dire un mot il descendit dévorer quatre ou cinq morceaux de sucre avant de remonter prendre une douche. Ensuite il dévala les marches de l'étage, puis après avoir couru dans le corridor, celles de la cave. Elle le rejoignit.

« C'est un seigneur de l'Âge du bronze. Enfin, un guerrier, un noble, je pense. J'ai fait un petit tour dehors... Et en regardant la maison... Il semble effectivement qu'elle est construite sur un tertre... un tertre funéraire. Tu te souviens des cahiers de... d'Eugène Heurtebise, de sa discussion, avec... Dargansac, au sujet des tableaux de l'épouse de celui-ci : ces tableaux lui avaient révélé que la maison était construite sur une butte « artificielle » ! Et pour cause ! Et la maison est à peu près au centre de la butte en question. Au centre du tumulus ! Et sous la maison... tu l'as trouvé, lui... le seigneur de Malbreuil ! Il est enterré au centre du tumulus... C'est pour ça que j'ai parlé d'un « seigneur ». C'est pour lui que l'on a construit le tumulus. Du moins peut-on logiquement le supposer...

— Ta licence d'histoire te servirait-elle à quelque chose, en définitive ? !

— On aurait pu espérer un mobilier, une chambre funéraire plus importants, vu la taille du kourghane... du tertre !

— N'essaie pas de m'épater avec des termes savants !

— La chambre... le coffre, avec ses parois en grosses dalles de calcaire debout, pas plus vaste qu'un grand cercueil... Comment était-ce quand tu l'as dégagé ?

— À peu près comme ça... comme tu l'as trouvé toi-même. Mais plein de terre. J'ai fait que creuser et pousser quelques pierres plates qui se trouvaient encore sur le bord...

— Je crois bien... On trouve quelques chambres de dolmens construites de cette façon. Dans l'angle du pied droit, les « pierres plates » toujours en place sont encore en surplomb... Oui, les dalles qui se trouvent par ci par là dans la terre, ou celles que tu as dues déplacer, ou dégager, pour certaines totalement, pour d'autres en partie, devaient former une espèce de voûte au-dessus du coffre ; en encorbellement les unes par rapport aux autres elles fermaient le coffre ! en formaient le toit... Les os ne se sont pas à proprement parler effondrés... La cage thoracique, évidemment... Mais le crâne n'est pas déformé ! Pas de pression excessive, ou de trop longue durée... C'était plein de terre ?

— Je te l'ai déjà dit ! Oui !

— Comment as-tu fait pour... Et pourquoi as-tu creusé ? Depuis quand ?

— On pourrait pas parler de ça une autre fois ? ! J'ai mal au crâne et je commence à avoir l'estomac dans les talons !

— J'ai le droit de savoir, tout de même !

— Bordel, gueule pas comme ça, tu veux !... T'avais enlevé le plus gros de la crasse... Bref, une fois le carrelage à peu près propre, bien visible... J'ai remarqué... Par rapport à la première travée de la cave... Les deuxième et troisième, les plus proches du fond... Le sol, le carrelage était moins régulier, moins plat ! Non seulement ça, mais des carreaux étaient ébréchés, mais depuis plus longtemps que les tiens, que ceux que t'avais esquinés ! Et les bords pas toujours au même niveau ! Tu piges ? Je me suis souvenu des histoires du vieux... Eugène, ou Camille... Il a été question de trésors, ou de je ne sais plus trop quoi... quelque chose comme ça. Je me suis dit, évidemment, qu'une vieille maison ça bouge, le terrain se tasse, les

charpentes s'affaissent, les murs se courbent, se penchent, plus ou moins... Mais avec ces histoires... de trésors... et les travaux du grand-père Heurtebise dans la cave, et de son patron aussi... J'ai eu un moment de doute, puis un coup de flemme aussitôt après avoir envisagé de creuser... Mais je m'y suis mis !

— Tu aurais pu m'en parler, quand même...

— J'ai découvert le haut du caisson formé par les dalles, qu'hier... Ce matin en fait... cette nuit !

— Monsieur Dargansac l'avait trouvé ! Il l'avait trouvé ! S'il y avait d'autres objets dans la tombe ils ont dû se retrouver dans ses collections... et sont maintenant dispersés, certainement...

— Ouais ! Par la famille, les héritiers de Dargansac, ou par Eugène Heurtebise, qui aurait pu faire main basse sur quelques trucs, ou les siens...

— Oh, je ne pense pas !... Eugène Heurtebise... Il a tout rebouché, à la demande de Dargansac !... Oui. Mais... Pourquoi ?

— J'en sais foutre rien ! Et dans l'immédiat, je vais aller déjeuner.

— Tu sais, cette nuit... Ça m'a bien plu. Ça faisait longtemps que... que ça n'avait pas été si... aussi bon ! Je... Je te remercie pour cette nuit. Je voulais te le dire. Et aussi, je m'excuse pour hier...

— Mais de quoi tu parles au juste ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ben... Pour hier... Et pour cette nuit, mon chéri !

— Tu vas pas remettre ça aujourd'hui ! Je suis fatigué ! Fatigué ! Quelle que soit mon attitude dans ma boîte vis à vis de mes employés... De toute façon après le « gentil petit mot » qu'il m'avait fait remettre... Il a été viré, et il l'a bien cherché ! »

Pourquoi la torturait-il de la sorte ? Pourquoi était-il toujours agressif ? Pourquoi lui donnait-il si peu de tendresse ?

Pourquoi se refusait-il à envisager la douceur, la beauté de certains moments ?

« Tu me désires toujours un peu ? Dis-le ! Cette nuit, t'as bien eu envie de moi ! Tu m'as prise, près de la tombe... Et j'ai aimé ça, tu sais. J'ai aimé ça ! Dis que je te plais encore ! Dis-le ! C'est parce que je te plais toujours !?... Je te plais toujours ? Tu me trouves toujours attirante ?... désirable ? Ou bien c'était juste parce que... t'étais énervé ? excité par hasard, par les circonstances seulement ? Et une poupée gonflable ou n'importe quelle autre bonne femme aurait aussi bien fait l'affaire ? !

— Je... Je t'ai prise ?... C'est ça les marques... sur le tas de terre ? Je croyais... C'est pas très net, tout ça... Je croyais l'avoir rêvée, ou... phantasmée, cette histoire... »

Elle éclata en sanglot et en courant remonta dans leur chambre. Lui, en grommelant, gagna la cuisine pour se restaurer

CHAPITRE III

« Il est hors de question que l'on divulgue cette découverte !

— Mais pourquoi ? Des archéologues...

— Non !

— Mais enfin ! La science...

— La science ! Elle a le dos large, la science ! La vérité : tu veux te faire mousser ! T'as pas eu souvent l'occasion de briller dans la vie, tu t'ennuies, et tu te dis que passer à la télé., même sur les chaînes locales seulement, ce serait déjà pas si mal !

— Qu'est-ce que tu vas imaginer...

— Oui ! Je vois ça d'ici, je t'entends déjà : d'après les premières constatations que j'ai pu faire, car j'ai moi-même participé auparavant à différents travaux de fouilles archéologiques, en différents sites, de différentes époques, et j'ai, en toute modestie je dois bien l'avouer, une formation qui m'autorise à émettre un avis de quelque pertinence, d'après les premières constatations que j'ai pu faire, donc, disais-je, les premiers examens, pour succincts qu'ils furent, auxquels j'ai pu me livrer, relativement à cette sépulture découverte en ma propriété de Malbreuil, n'est-ce pas, mon domaine de Malbreuil, dis-je, au sein d'un tertre funéraire de l'Âge du bronze, me permettent d'émettre une première théorie, Mesdames-Messieurs ; cette théorie, la voici, la voilà ! Cet homme, car il s'agit d'un homme et non d'une femme, cet aristocrate, car nul doute qu'il s'agisse là d'un homme de haut

rang, d'un noble guerrier, ce seigneur, j'ose le dire ! fut enseveli ici (le cadrage, la lumière, le son ? C'est okay ?), fut enseveli ici, en ce lieu, voici environ trois mille cinq cents ans !... Je te vois te trémousser d'aise en trépignant une fois que ta prestation sera dans la boîte ! Hein ? Tu serais tellement contente de faire baver d'envie tes anciennes copines de fac. ! Ben moi, je dis non ! C'est moi qui l'ai trouvé ! C'est chez moi ici, jusqu'à preuve du contraire ! Et je dis : pas question que l'histoire de cette trouvaille sorte d'ici ! T'as compris ? !

— D'accord ! D'accord ! Mais je te signale, qu'ici c'est chez moi aussi, « jusqu'à preuve du contraire » ! Un peu plus, si on peut dire, avec l'aide de ma mère et ce que j'ai mis là-dedans, de l'héritage de mon père ! Je n'en dirai rien de cette découverte ! Mais je ne comprends pas ce qui justifie cette crise que tu me fais à ce sujet ! Tu pouvais simplement me dire, sans encore une fois m'abaisser, te foutre de moi, que tu préférerais...

— Je ne préfère pas ! Je ne veux pas !

— Et peut-on savoir réellement pourquoi, enfin ?

— C'est pas vrai ! Tu me cherches, ou quoi ?... Ce... Dargansac n'a pas jugé bon, utile, de divulguer la chose. Moi non plus, je ne le juge pas utile ! Quel apport pour la science ? Peu de « mobilier » dans la fosse ! Tu vas faire venir des archéologues, une bande d'universitaires prétentieux, avec une meute d'étudiants boutonneux, tous imbus de leur brillant avenir ! Et que t'apprendront-ils ? Qu'apprendront-ils ? Quels enseignements tireront-ils, ces sagaces et cultivés fouilleurs de débris, de leurs observations, après avoir retourné le sol des caves de la Maison Neuve, de l'aile basse, des communs, car ils feront des pieds et des mains pour tout gratter, creuser, après avoir défoncé le parc, après des mois et des mois de travaux ? Ils émettront une foule d'hypothèses que tu peux déjà faire, que tu as déjà faites ! Que je pourrais faire en me documentant, en

lisant un peu ! Pour peu qu'ils trouvent une pointe de flèche en silex, ou bien en fer... des supputations à n'en plus finir pendant des années après avoir dépouillé pendant des mois et des mois les résultats de leur fouille, et toujours aux frais de la princesse ! Non ! Moi, je ne veux pas supporter ces guignols chez moi ! Sur ma terre ! À tripoter mes ossements !

— T'exagères, Richard ! Ce sont mes ossements autant que les tiens ! Il ne s'agit quand même pas de tes propres...

— C'est pareil ! Et c'est non !

— Je te l'ai dit, pas de problème pour moi. C'est entendu, c'est d'accord ! Motus et bouche cousue ! On ne va pas en faire un plat !

— Tant mieux !... Et fais pas la gueule, s'il te plaît !

— Ce n'est pas moi qui fais la...

— Insiste pas, ou je t'en fouts une ! »

Richard tint à se documenter. Il en vint, s'intéressant à sa découverte, à s'intéresser à l'histoire, à la protohistoire, à la préhistoire. Il sortit de leurs cartons les collections de différentes revues, dont celles d'Archéologia ou d'Historia, de son épouse. Il parcourut ou dévora une foule d'ouvrages, qui, sur les rayons de la bibliothèque, n'avaient pas jusque là piqué sa curiosité.

Souvent il sollicitait des éclaircissements, des précisions de la part d'Elvire. Aussi, avant de partir au travail le matin, compulsait-il le Quid ou un Larousse. Et, le soir, au retour, il se plongeait dans l'un ou l'autre des articles de l'Encyclopædia Universalis. Une boulimie de lecture qu'il ne pouvait satisfaire dans ses seules heures de loisirs ! Il lui arrivait d'emmener un livre ou deux afin de les lire dans la journée, afin de les parcourir discrètement dans son bureau ou au restaurant lors de son déjeuner. Il en achetait aussi, ne se satisfaisant plus de ceux de la bibliothèque qu'il avait découverts ou redécouverts. Il

souhaitait parfaire sa culture générale, sa connaissance du monde actuelle, des sciences, des techniques.

Estimant, présomptueusement peut-être, son avis utile dans le choix des volumes achetés par son mari, Elvire l'accompagnait le plus souvent possible lors de ses achats en librairie, chez Rhymel, ou à la FNAC. Ces emplettes lui rappelaient sa jeunesse toute proche encore, et pourtant déjà si lointaine, les joies qu'elle éprouvait autrefois, qu'elle retrouvait alors, à feuilleter de beaux livres, aux lourdes reliures, lourds de connaissances compilées, de belles histoires, remplis de signes chargés de sens.

Dans les rayons de la FNAC elle tira d'une tablette un ouvrage concernant l'« Histoire des femmes en Occident », en provoquant la chute de plusieurs autres exemplaires disposés dos à gauche, couvertures exposées à la vue, parallèles au bord de l'étagère. Un homme s'empessa, ramassa les livres et les replaça.

« Et voilà !

— Je... Je vous remercie. Merci, Monsieur !

— Je vous en prie, Madame. Ah ! « Histoire des femmes en Occident », par Duby et quelques autres... Les femmes n'ont pas toujours été très choyées, favorisées ou considérées au cours des âges. Sauf chez les mythiques Amazones évidemment, ou, jadis, dans la vallée du Nil ! Et très, très ! récemment en Occident ! Mon geste, que j'ose qualifier, je vous prie de bien vouloir m'en excuser, de galant, n'est qu'une piètre consolation vis à vis de tout ce que... vos sœurs du beau sexe ont pu endurer, et endurent encore et toujours...

— Euh !... Je vous excuse volontiers, oui... d'oser qualifier... Hum ! Vous l'avez lu ?

— Pas ce volume-ci, que j'ai seulement parcouru ici même, mais le tome consacré à l'Antiquité... »

Après quelques mots encore et avoir salué, l'homme s'éloigna, dépassa la console basse d'extrémité et disparut. Richard se hâtait ; il arriva, cinq ou six livres tenus à deux mains, la mine sombre et agressive.

« Qu'est-ce qu'il te voulait ? Il t'a ennuyée ? On va porter plainte, et on va voir s'il aura toujours envie de faire le mariole !

— Mais je t'en prie, parle moins fort ! Tu parles de cet homme qui... Ce monsieur a juste remis en place des bouquins que j'avais fait tomber !

— Et qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

— Rien de spécial. Nous avons échangé quelques considérations à propos du contenu de cette série de...

— Tu sais qui c'est, ce type-là ?

— Non, à vrai dire. Il ne s'est pas présenté. Moi non plus d'ailleurs. Nous avons seulement...

— C'est l'espèce de petit guignol que j'ai sacqué !

— Pardon ?

— Merde, t'es bouchée ! C'est le gars que j'ai renvoyé !... Tu sais bien, la veille de découvrir... La veille !

— C'est lui ! ?... Il n'a pas une tête d'ouvrier.

— Et d'après toi, il devrait avoir quelle tête ? Il a déjà une gueule de con ! »

Elle ne trouvait pas ! Elle lui trouvait, autant qu'elle avait pu en juger, une tête bien faite, et peut-être même bien pleine ! Elle trouvait que l'intégralité de la personne de cet « ouvrier », était bien faite ! Elle se garda bien de soumettre son appréciation à son époux, qui, le regard fulminant, tentait de localiser dans la foule le terrible travailleur révoqué.

Richard s'épuisait en lecture, en sombre cogitations, et se montrait encore moins attentionné à l'égard de son épouse. À la surprise relative de celle-ci, il devint néanmoins plus exigeant en matière sexuelle. Ceci malgré ses yeux cernés, son besoin de sommeil manifeste. Elvire n'eut plus à solliciter, à minauder, à inciter, à insister pour se voir honorée, pour que le devoir conjugal s'accomplît. Il demandait, ou plutôt il exigeait, tôt le matin, ou tard le soir, après s'être parfois déjà endormi et réveillé tout à coup.

Au commencement de ce « nouveau régime matrimonial » Elvire se réjouit de ces nouvelles attentions, même s'il lui arriva de s'en ressentir longuement.

Il lui arriva de ressentir de nouvelles sensations, de nouveaux sentiments, en ces moments privilégiés que constituaient ces coïts d'un genre nouveau. Il lui arrivait non pas seulement de se donner alors avec plaisir, de se donner totalement, mais de se sentir prise totalement, de se sentir possédée complètement, corps et âme, par son partenaire... son époux, en l'occurrence ! Corps et esprit !

À plusieurs reprises elle s'était sentie l'âme chavirée, mise à nue, pénétrée, pour ainsi dire, jusqu'en ses tréfonds. Alors, à chaque fois, elle s'était totalement ouverte, abandonnée pour un partage le plus absolu possible. Et, il lui était arrivé de concevoir que de telles émotions, de telles impressions eussent pu cultiver chez certains esprits religieux l'intuition d'une dimension transcendante, favoriser leur conception de la « communion des saints », par exemple. Mais ces moments, ces instants bénis d'intense possession, non pas subie, d'intense impression de communion, acceptée, désirée, voulue enfin, étaient trop rares, trop fugaces. Trop souvent Richard la couvrait seulement sans se soucier davantage de donner, de partager ; de recevoir, peut-être même !

Elle se rendait de temps à autre dans la cave, examinait le vieux géant, ses armes, sa tombe de pierres. Après en avoir régularisé le fond, Richard en avait ôté les outils sans poursuivre le dégagement. Les carreaux, mieux rangés, parfaitement empilés, alignés, s'entassaient toujours contre la muraille, et la terre s'appuyait maintenant contre eux en une contrescarpe bien lissée. Entre les dalles trouvées éparées et formant autrefois la voûte de la fosse, le sol avait été nivelé, égalisé. Depuis le bord du carrelage encore en place, près de la porte de la cloison séparant les caves de la Maison Neuve de Malbreuil, Elvire, souvent, longtemps, rêvait, méditait en regardant les restes du guerrier à la « hache sanglante ».

Sa pensée souvent se tournait vers la cave et son silencieux habitant. Elle pensait à ce qu'avait pu être sa vie, les exploits qu'il avait pu accomplir, elle songeait aux vies qu'il avait prises avec sa grande épée ou sa hache sinistre, elle pensait à la mort qui aurait pu être la sienne. Elle élaborait, elle imaginait des scènes de la vie, de la mort de l'homme à la hache sanglante. Elle ne regardait plus que rarement la télévision, mais elle lisait davantage. Une fois lus les ouvrages achetés par Richard, qui avaient le plus sollicité son attention, elle décida d'en acheter d'autres, les plus récents possibles, sur des sujets étudiés quelques années plus tôt en faculté, sur les dernières théories historiques ou archéologiques. Elle méditait, elle rêvait, elle rêvassait... Elle s'ennuyait, aussi. Avant une séance de courses utilitaires elle se rendit à la librairie Rhymel. Elle y revit l'ouvrier renvoyé, tout endimanché encore, chemise et cravate ! assumant toujours sa mise avec une certaine aisance. Il la reconnut et l'aborda poliment. Elle en fut flattée. Il lui demanda si elle avait acheté et eu le courage de déjà lire in extenso l'ouvrage qu'elle souhaitait compulsier lors de leur précédente rencontre. Elle lui avoua n'en avoir pas encore commencé la

lecture. Elle se demandait comment et de quoi vivait-il, si son licenciement ne lui avait pas procuré trop de désagréments.

« M'autorisez-vous à vous poser une question que vous jugerez peut-être indiscreète?... À laquelle il ne faudra nullement vous sentir obligé de répondre.

— Je vous en prie, posez, Madame ! Posez !

— Vous êtes souvent libre dans la journée, à ce qu'il semble... Quelle est donc... votre activité professionnelle ?

— ...La nuit, ou le jour, selon mon emploi du temps professionnel, je monte la garde ! Oui Madame, je travaille pour le compte d'une société de gardiennage. Sécurité ! Surveillance ! Investigations, à l'occasion. Et, Madame, j'espère que cela ne vous déplaît pas trop...

— Que nenni ! Point du tout ! Au contraire, j'en suis fort aise !

— Je suis heureux qu'un tel aveu ne vous fasse pas fuir. Et puis-je vous poser la même question, car à ce qu'il semble, vous aussi paraissez bien être souvent libre en journée...

— Monsieur, je ne fais rien ! Car de travailler, je n'ai pas besoin.

— Voilà qui n'est pas rien ! Ah ! Avec même fierté et candeur, et sans mentir aussi, un jour proche, enfin, pourrai-je jamais, la même chose, dire ?... »

La rencontre fut amusante. Ce jeune homme, il était sans conteste de quelques années plus jeune qu'elle, savait se montrer enjoué et charmant ! Et, s'il n'était pas beau comme un dieu grec, avait-il au moins un physique plaisant. Il était plutôt mince, grand, et sans, contrairement à Richard, le moindre estomac, même légèrement, proéminent.

Après qu'ils eurent fini par prendre congé l'un de l'autre, il devait bientôt se rendre sur son lieu de travail, leurs regards se

croisèrent deux ou trois fois comme il s'éloignait et quittait la boutique. Ils se sourirent encore. Et elle fut heureuse de ces regards qu'on lui portait.

Elvire fit du lèche vitrine en centre ville, puis, assez tard, rejoignit son véhicule au parking de l'Orangerie et décida de faire des achats, en s'arrêtant sur le trajet, non évident, du retour, au supermarché La Petite Arche à Tours-Nord. Elle lambina au rayon de la presse, feuilletant un grand nombre de revues, n'en achetant aucune, avant de se diriger vers les rayons de l'épicerie et de la droguerie. Quand elle arriva à Malbreuil Richard était déjà rentré. Un quart d'heure après il fit irruption dans la cuisine. Il avisa les derniers sacs en plastique non encore vidés.

« Mais... Qu'est-ce que c'est qu'ça ? Hein ? C'est quoi, ça ? Et t'as vu l'heure ? T'as vu l'heure !

— Ça ! C'est ta bouffe ! Ça ! C'est ton papier de chiottes !

— Qu'est-ce qui te prends de faire tes courses au Mammouth ? Mais qu'est-ce que tu foutais, bordel ? Tu te fouts de moi ou quoi ? !

— À la fin, je t'en prie, parle-moi sur un autre ton !... S'il te plaît. Ça a l'avantage de fermer tard... Je n'ai pas vu le temps passer. J'étais de bonne humeur ; tu gâches tout !

— Et moi, je devrais être de bonne humeur quand tu rentres à cette heure-là ? ! Tu pourrais pas passer un coup de fil ? ! C'est trop te demander, de penser un peu aux autres, des fois !

— Et toi, tu penses aux autres ? Tu penses à moi, parfois ? Ce n'est pas ce qui doit t'occuper le plus, en tous cas !

— Écoute, m'emmerde pas ! Je suis fatigué en ce moment ! J'ai souvent des cauchemars, si tu veux le savoir. J'ai une boîte à diriger, et on peut faire confiance à personne ! Et avec le soutien que j'ai ici... ! »

Il sortit en claquant la porte. Elvire, après une injure silencieuse entre ses dents serrées, jeta dans sa direction les lots de paquets de papier hygiénique qui se trouvaient encore à sa portée. Les fragiles emballages s'ouvrirent. Une fois seulement les feuilles éparses bourrées en vrac dans un grand pochon, les paquets intacts réunis dans un autre, se sentit-elle plus calme.

Le soir, dans la salle de bain, sa toilette terminée, après s'être brossées les dents, elle se rinça la bouche et se pencha, cracha dans le lavabo. En se redressant, elle le vit dans le miroir. Elle vit Richard dans l'embrasure qui l'examinait, qui scrutait son dos, ses jambes ! Elle déglutit. Avant qu'elle eût le temps de se retourner, il était sur elle. Et elle sentit son sexe dur entre ses reins. Il l'entraîna dans la chambre. Ils n'étaient pas encore parvenus au lit qu'il la contraignait à s'agenouiller, à s'incliner sur le tapis devant la petite bibliothèque en noyer et aux portes vitrées. Elle lut le titre d'un volume à travers la vitre : « Histoire des femmes en Occident ». Là, il la prit, en levrette ! Il la besogna tant, pesa tant sur elle, qu'elle fléchit sur les bras, la joue au sol. Et le plaisir vint. Tous deux jouirent enfin. Ensuite ils gagnèrent, après un détour par la salle de bain, chacun leur lit.

Le lendemain matin, de bonne heure, elle prenait son petit déjeuner. Elle se levait rarement aussi tôt. Richard ouvrit la porte.

« Je suis à la bourre ! Je me suis rendormis après avoir arrêté le réveil ! Bon sang, je suis à plat ! Mais, toi... ! Toi... ! Ne me prends pas pour un con, hein ! Faut que j'y aille ! Mon père vient ce matin. Mais fais gaffe ! Je sais bien à qui tu pensais quand je te baisais hier soir ! Fais gaffe à toi !

— Mais, je...

— Tu sais... faut pas me prendre pour un con... Je me rends bien compte... Je sens les choses... La nuit, souvent, tout ça, ça se met en place, je pense ! Et je sais !

— Mais je t'assure... Qu'est-ce que tu vas imaginer ? Je t'assure qu'il n'y a personne d'autre...

— Ta gueule ! « Il n'y a personne d'autre ! », « Il n'y a personne d'autre ! », mon cul ! Et ce freluquet de petit merdeux ! En plus ! Tu te l'es déjà fait, hein ? Ce trou du cul !

— Mais non ! Je l'ai juste rencontré chez Rhymel ! On a parlé...

— Ah, ouais ! Et quand je te nique c'est à lui que tu penses, à ce jeune bellâtre de mes deux !

— On a parlé... C'est tout ! C'est tout !

— Depuis quelque temps, je sens... je sens des choses... j'ai... des impressions bizarres. Je sens comme... une... intuition qui ce développe en moi... Des fois... je sers la main de quelqu'un... et puis après... souvent c'est après la nuit ; enfin, pendant la nuit, je crois... je repense à tout ça, à ce qu'il m'a dit... ce qu'il ne m'a pas dit... et tout ça... tout ça se décante, et je le connais mieux, le type... Oui, je sais, je sens des trucs, ma petite vieille !...

— Tu parles d'une intuition masculine !... Tu me fais surveiller ? Dis, tu me fais surveiller ? !... Alors tu dois savoir qu'il ne s'est rien passé ! Tu dois bien le savoir !

— Faut que j'y aille ! Me prends pas pour un con ! Ça en plus ! J'ai assez d'emmerdements au boulot ! Fais gaffé à ta gueule ! Et t'en fais pas, je prendrai quelque chose à la cafète de l'atelier ! »

Richard partit. Et les larmes d'Elvire, en tombant, agitaient la surface de son bol de thé.

« Salaud ! Salaud ! Connard ! »

Elle cria. Il ne l'entendit pas, le hurlement du moteur s'éloignait déjà, il s'estompait.

Au début de l'après-midi, le vieux Camille, faisant toujours, plus ou moins, office de concierge, l'avertit par téléphone, de l'arrivée d'une voiture « étrangère ». En définitive il s'agissait d'une visite impromptue du beau-père ! Celui-ci s'inquiétait pour son fils, trouvait son attitude curieuse parfois, parfois il le jugeait « absent » ou « tourmenté ».

« ...Dites-moi, Elvire, que se passe-t-il ? Se passe-t-il quelque chose ? Se passe-t-il quelque chose ici, qui... ? Quelque chose entre vous qui expliquerait... ? Ça va bien tous les deux, dites ?

— Oui, ça va. Oh ! Comme dans tous les couples, je suppose, il y a des moments où ça va... moins bien. Il y a des hauts et des bas... C'est la vie... Mais ça va.

— Excusez-moi... Mais Richard me donne du souci. Je pensais qu'il s'en tirerait mieux... L'ambiance, dans le personnel, à l'usine de Saint-Pierre-des-Corps n'est pas ce qu'elle devrait être... Et puis... Il a commis des négligences... La dernière : un retard dans la fabrication ; il était prévu que la fabrication de certaines pièces soit lancée déjà et terminée... tel jour, un mercredi, je crois... enfin, bref ! et que l'on expédie ça le jour même à mon usine de Vierzon. Une commande un peu spéciale, là-bas on n'a plus les outils nécessaires pour la fabrication de ces pièces... bon, j'abrège ! Retard ! Ou il a oublié de les faire exécuter ! Mais il a pas voulu le reconnaître... Il fait quand même venir le transporteur ! Merde ! Et il s'est trouvé avec un camion à remplir, alors qu'il n'y avait rien à mettre dedans ! Il m'a envoyé un malheureux stock de « bouquets »... des embases pour des lanternes, il y en a qui sont standards, compatibles avec différents styles de lanternes,

qu'elles soient en laiton verni ou en acier laqué... C'est pas sérieux ! Il n'est pas malade ? Il a l'air épuisé !

— ...Peut-être... En ce moment... C'est gênant de parler de ça... Il a de grands besoins sexuels à satisfaire. Et... je ne sais pas si... s'il est capable... de les assumer... en plus de son travail depuis que vous lui avez accordé toute son autonomie... À vrai dire je ne sais pas si c'est cela... cela seulement... Parce que, après tout, ce n'est pas si fréquent que cela... Je veux dire... C'est plus souvent qu'auparavant... Mais surtout il s'agit... C'est une question... d'intensité ! À moins...

— À moins ?... À moins ?... Elvire, vous voulez dire qu'il pourrait avoir une... qu'il aurait pris une maîtresse ? Bon dieu ! Je vous trouve bien stoïque, bien courageuse, si c'est le cas ! Ah, le gremlin !

— Non, je ne crois pas... Je ne sais pas, mais je ne pense pas. Il est... bizarre en ce moment ; depuis... depuis quelque temps. Je le trouve « autre », parfois. Lunatique, halluciné...

— Hum ! En tout cas, il va falloir qu'il se reprenne ! Ou il y aura des changements qui ne lui plairont pas ! Ne lui parlez pas de ma visite. Ou, plutôt, ne lui dites rien de son motif ! Je vais réfléchir à la façon d'arranger les choses en essayant d'arrondir les angles.

— Ne lui en voulez pas. Il voudrait tant vous satisfaire, que vous puissiez à juste titre être fier de lui.

— Ouais ! Il faudrait peut-être qu'il s'investisse un peu plus, au boulot ! Qu'il s'intéresse un peu plus, à ce qui, maintenant, relève de sa responsabilité. J'ai l'impression qu'il plane, qu'il est ailleurs, qu'il s'en fout !... »

Ainsi, selon son père lui-même, Richard aurait pu avoir une maîtresse ! Et voilà ce qui l'aurait excité ! Ce qui lui aurait valu à elle également, de « bénéficier » d'un sursaut de la mâle libido de son époux !

Elvire ne parvenait pas à se concentrer sur sa lecture, à en reprendre le fil. Elle repéra sur le bureau l'exemplaire de « Histoire des femmes en Occident–Le monde antique » amené là récemment. Les femmes devraient-elles donc toujours subir ! subir la volonté, les caprices des hommes ! leur mauvaise humeur, leur arrogance, leur mépris ! Des hommes, des mâles, virils mais sympathiques, tendres, ne pouvait-il en apparaître que dans les romans ?

« Mes sœurs, n'avons-nous pas encore trop toléré ? trop longtemps ? Que sommes-nous encore appelées à endurer, à souffrir sans broncher, sans regimber ?... »

Elle contemplait fixement la jaquette de l'ouvrage devant elle, la couverture, le dos épais. Elle regarda sa montre, éleva son poignet, se penchant tout en fronçant les sourcils pour lire la date, puis relevant la tête et avançant le buste, lança un coup d'œil à l'agenda. Elle se décida.

Scrutant les visages elle déambula un moment dans la « Galerie Nationale », au rez-de-chaussée, délaissant l'Escalator elle monta lentement à l'étage.

Sa curiosité n'allait pas aux titres des livres alignés sur les rayonnages devant lesquels elle ralentissait de temps à autre le pas. Elle ne remarquait aucun visage qui lui parut aimable et souriant, amical, aucune personne connue. Elle prit conscience de s'être arrêtée à deux reprises déjà devant le rayon de la science fiction et cessa de rêvasser. Elle se sentait à la fois abattue et exaltée. Elle jugea son comportement quelque peu frivole et vain. Tout le monde ne pouvait avoir une vie aussi régulière et occuper ses loisirs en se rendant le même jour, toujours au même endroit ! Comment avait-elle pu espérer... ?

Et elle le vit ! Il attendait dans une queue, à une caisse, une petite boîte à la main. Elle l'avait immédiatement reconnu !

Le regard errant de-ci de-là, il ne l'avait pas remarquée. Elle s'était d'abord immobilisée. Puis faisant mine de chercher quelque chose dans son sac à main, elle se rapprocha, s'écartant du passage le plus fréquenté. Quand elle releva les yeux, leurs regards se croisèrent, et se perdirent. Mais elle le fixait encore. Et aussitôt il se tourna à nouveau vers elle. Il souriait. Il lui souriait ! Il venait de la reconnaître. Elle lui rendait son sourire ! Il se dandina un instant, et gardant sa place dans la file d'attente, sembla contenir son impatience. Ils se quittèrent et se retrouvèrent du regard à plusieurs reprises. Lentement, en se retournant deux ou trois fois vers lui, elle s'achemina vers le secteur de la hi-fi. Elle ralentit encore le pas en approchant de panneaux supportant les clichés en noir et blanc d'un photographe plus ou moins célèbre, exposés sur la vaste loggia donnant sur le large trou circulaire et lumineux de la cage des escaliers.

Du coin de l'œil elle surveillait la progression de... de « l'ouvrier » dans la file. Il s'apprêtait à régler ses achats. Elle continua sa marche, accéléra le pas. Elle le perdit de vue comme elle s'engageait entre deux rangés de panneaux offrant sans pudeur à tous les voyeurs blasés des hontes et des misères du tiers-monde. Elle s'arrêta un instant, hésita et retira avec certaines difficultés son alliance qu'elle glissa dans une poche de son sac à main. Reprenant sa marche, se hâtant, courant presque sur trois ou quatre pas elle dépassa enfin les dernières photographies. Elle surplombait les escaliers mécaniques et les larges marches de marbre. Elle respira doucement, profondément à plusieurs reprises, tournée vers le vide, puis fit volte-face et avança lentement, aux aguets. Il n'était pas là où elle s'attendait à le revoir ! Elle pressa le pas. Elle l'aperçut ! Avec une nonchalance affectée, mais d'un pas assuré, il

inspectait les travées de l'exposition. Une moue dépitée apparaissait sur son visage. Sur un présentoir elle prit et ouvrit une brochure concernant le matériel multimédia vendu dans le magasin et comparant les mérites respectifs des différents appareillages offerts à la convoitise de la clientèle potentielle, que l'on n'espérait pas seulement « virtuelle ».

Elle compulsait sa brochure sans rien en lire, le regard flirtant avec la marge du haut des pages, sans trop oser le porter trop haut. Oserait-il ? Elle discerna un mouvement qui se rapprochait, puis un autre. On la bouscula légèrement, on s'excusa. Elle releva les yeux. Ce n'était pas lui ! Mais... Il était là, tout près. Il souriait de nouveau. Elle l'encouragea en s'approchant de lui, faisant mine de libérer le passage.

« Quelle circulation ! Bonjour !

— Bonjour... Vous... Vous vous promenez, ou bien faites-vous des achats ?

— Je... Je m'ennuyais, et... et vous... Ah ! des disquettes !

— Oui, j'ai acheté récemment un ordinateur... et je me suis dit qu'il serait sage de sauvegarder les programmes fournis.

— Et maintenant... Vous vous apprêtez à travailler... bientôt ? Ou pouvez-vous jouir encore d'un moment de liberté ?

— Je dois seulement me coucher tôt ! Ma prochaine série de vacances ne commence que demain matin... Hum !...

— Oui ? Vous vouliez dire ?

— Rien !... Euh !... Voudriez-vous que... que nous fassions quelques pas ensemble ?

— ...Volontiers. »

Dans un sourire accentué il exhala un soupir de soulagement, de satisfaction ! Ils descendirent le large escalier côte à côte.

« Puis-je me permettre de vous raccompagner jusqu'à votre voiture, au moins... Où êtes-vous garée ?

— Marchons un peu. Ou êtes-vous à ce point pressé de copier vos disquettes ?

— Oh ! Non ! Il n'y a rien d'urgent !... Puis-je vous offrir quelque chose ?... Voulez-vous boire un verre... ou plutôt... Il y a un salon de thé, juste à côté, je vous y invite ?

— Oui, si vous voulez. »

Chez Boirault, ils choisirent leurs friandises et montèrent s'installer à l'étage.

« Les pâtisseries sont toujours savoureuses ici.

— Vous savez, je me souvenais de vous. J'ai... enfin, j'ai... bien que je vous connaisse si peu... j'ai souvent pensé à vous.

— Vous... Vous êtes seul ? Je veux dire... Vous n'avez pas de... fiancée ?

— Je n'ai pas de fiancée. Pas de petite amie. Pas d'épouse. »

Il lui regardait les mains, admirait son visage.

« Je m'étonne un peu qu'une femme comme vous n'ait pas... ne soit pas... soit seule, elle aussi...

— Cela n'a pas d'importance. »

Il avait approché une main, à plat sur la petite table ronde. Et elle ne voyait que cette fine et large main virile.

« ...Vous m'êtes très sympathique. Je... Et je vous trouve très... très jolie femme. Je... Vous me plaisez beaucoup.

— Vous m'êtes sympathique également, Fabien. »

Elle glissa sa main sous la sienne. Il lui prit les doigts et les serra entre les siens. Il chuchotait.

« ...Pourrions-nous nous revoir bientôt ?

— Voulez-vous déjà me quitter ? Est-il déjà trop tard ? Devez-vous déjà vous reposer en prévision d'un lever très matinal ?

— Non, bien sûr, rien ne presse. Au contraire ! Je peux attendre pour me coucher !

— Et pourquoi attendre davantage après tout, Fabien ? Pourquoi ne pas vous coucher, bientôt, mais près de moi ? Pourquoi pas aujourd'hui, maintenant ? Pourquoi ne pas nous coucher ensemble, cet après-midi, le plus tôt possible ?... »

Il demeurait le souffle court. Elle sentait ses doigts, ses paumes moites, lui serrer, lui relâcher les poignets. Il acquiesça, et, fébrile, régla les consommations.

CHAPITRE IV

Les pommettes brûlantes, arrivée à Malbreuil, elle descendit de la Honda et gagna le hall. Dans le miroir de l'entrée elle s'examina avec complaisance.

Dans les toilettes, après avoir passé ses doigts sous l'eau fraîche, elle se tapota les joues. Elle se sentait en effervescence ! Encore enflammée ! À la cuisine, elle but deux verres d'eau ; et pensa au retour de Richard. Elle craignait qu'il se rendît compte de son état anormal d'agitation. Pour faire baisser la fièvre qui l'habitait encore, et lui changer les idées, elle adopta la solution d'une descente dans la cave, sa fraîcheur sépulcrale, la solution d'une méditation forcée devant les restes du « seigneur de la tombe ».

Elle avait voulu punir Richard de son attitude à son égard. Le punir de son attitude récente, mais aussi de son attitude passée. Lasse de s'efforcer de lui complaire, de le satisfaire, elle avait voulu agir, en catimini, pour se venger ! Pour se venger de lui avec quelqu'un qui avait su lui résister, se dresser contre lui ! Elle ne s'était pas tant décidée, assez soudainement, à s'envoyer en l'air en provoquant une nouvelle rencontre avec l'« ouvrier », que pour humilier Richard. Humilier Richard à ses propres yeux, ses yeux d'épouse soumise toujours, toujours trop compréhensive. Ce qu'elle avait fait pour nuire à Richard, pour l'abaisser à ses yeux, faute d'avoir le courage, la force de s'opposer à lui ici, à Malbreuil, ici, dans la vie quotidienne,

dans leur vie de couple, elle n'avait pas pensé le faire pour se procurer du plaisir, de la joie, du bonheur. Et pourtant ! Pourtant.

Elle n'avait jamais connu... connu ! que Richard, qui devint son mari ! Que son mari ! Hélas ! Elle s'en rendait compte alors, elle avait renoncé à la joie pour l'ombre, l'ombre de la chambre conjugale, l'ombre du gynécée, où règne en maître tout puissant l'époux, le nouveau pater familias, le mâle de droit divin, sur la femelle non pas tremblante peut-être, pas souvent du moins, mais transie ! Oh, elle n'accueillait pas avec froideur son époux lorsque venait le moment d'y passer certes ! Elle ne se montrait pas frigide dans leurs rapports. Elle venait d'en prendre conscience dans l'après-midi, après avoir quitté Fabien avec qui elle avait passé des moments délicieux et inoubliables, si elle parvenait souvent, presque toujours au plaisir dans l'accomplissement du devoir conjugal, elle n'y trouvait que peu de joie, pas de bonheur, elle n'y ressentait pas ce transport qu'elle avait ressenti un peu plus tôt.

Tout nouveau, tout beau ! Sûrement manquait-elle d'objectivité dans ses considérations sur son ménage, sur sa vie sexuelle, amoureuse. Elle subodorait néanmoins qu'il pouvait exister dans la vie d'une femme, dans la vie d'un homme et d'une femme, des moments pleins, des moments forts, de partage intense, plus durable que le court et pauvre coït ! Elle s'interrogeait sur la qualité des derniers actes de chair commis avec son conjoint. Son conjoint ! Pour le meilleur et pour le pire ! Pas pour le rire, pour sûr ! Et pas pour le meilleur non plus !

Elle s'interrogeait sur ces moments où possédée, elle avait ressenti l'avoir été totalement, corps et âme ! Corps et esprit ! Elle avait été soumise, prise ! avait abdiqué toute prétention, toute volonté. Elle s'était offerte, totalement. Mais dans tout cela, elle n'avait pas éprouvé d'amour ! Elle avait pu évoquer la

« communion » à propos de ce qu'elle avait pu éprouver. Mais « communier » ce n'était pas cela, non ! De ce qu'il convenait d'entendre par communier, elle avait eu un bref aperçu un peu plus tôt, oui ! Elle avait eu un aperçu de ce que cela pouvait être, de ce que cela devrait être, aurait dû être ! Elle se sentait vieille d'avoir manqué tant de bons moments, de ne pas avoir eu idée plus tôt de ce que pouvait être l'amour. Quel temps perdu ! Que de vie perdue ! Une si longue tranche de vie !

Elle voulait revoir Fabien, vivre, vibrer, aimer ! Au fond qu'avait-elle à perdre ? Rien ! Elle s'avisait qu'une éventuelle, inévitable séparation d'avec Richard ne lui serait qu'un soulagement, une délivrance ! Elle se libérerait de cet être immonde qui trop souvent s'agitait dans son ventre ! Si Fabien voulait bien d'elle, elle partagerait sa vie avec lui, tenterait de construire avec lui quelque chose de beau, de profond, de vrai ! Et si Fabien s'y refusait, la repoussait ? Elle était encore jeune et belle ! Le regard des hommes le lui disait ! Elle chercherait, elle trouverait un homme aimant, qu'elle aimerait aussi ! Corps et âme ! Et si elle ne trouvait pas l'homme idéal, l'homme attendu ? ! Il devait bien exister quelque part un homme pourtant, un être humain ! avec qui... ! Sinon un homme, pourquoi pas... une femme !

Rien à perdre à essayer d'être heureuse ! À vouloir donner, mais aussi demander, recevoir du bonheur ! Rien à perdre ! Rien à perdre ?... Si ! Malbreuil ! Il voudrait sûrement le conserver ! Malbreuil, acheté, restauré avec en grande partie son argent à elle, son héritage, venu de son père. Ce domaine, cette belle demeure ancienne, à l'histoire tragique, entre les mains de Richard ? ! Et ces vestiges respectables, la vieille tombe, les ossements du très ancien seigneur de Malbreuil ? ! Entre les pattes de ce béotien ? ! Non ! Non, elle ne pouvait s'y résoudre ! Il lui faudrait d'abord s'assurer de la conservation en sa maîtrise de Malbreuil, de la maison, du domaine, des

moyens de son entretien. Conserver Malbreuil ! La tombe ! Les restes du guerrier à la hache sanglante ! Du vieux guerrier qui, dans la pénombre de la cave profonde, de ses orbites vides, semblait la fixer intensément.

Elle perçut des bruits légers, en haut. De légers heurts se répercutant dans la masse du bâtiment. Elle respira profondément, lentement, à plusieurs reprises, ventilant jusqu'en leurs parties les plus hautes ses lobes pulmonaires, prenant conscience de leurs volumes, jusque sous les clavicules. Elle sentait l'air inspiré, les tendre, les enfler contre ses côtes. Elle expirait par les narines, s'efforçant de faire remonter avec lenteur son diaphragme, sans contracter les muscles du ventre, laissant doucement s'affaisser sa cage thoracique. Elle reprenait le contrôle de son souffle ! De son souffle, de sa vie ! Elle songeait au souffle de vie qui autrefois soulevait les côtes, faisait mouvoir la grande carcasse, la forte charpente osseuse du vieux guerrier gisant devant elle. Évanouies, sa vigueur, sa respiration puissante ! Dissipé dans l'haleine lourde de la tombe, les vents changeants du temps, son souffle vital !

Elle s'approcha de la tombe, s'accroupit sur ses talons, précautionneusement, du bout des doigts, s'appuya sur une large dalle brute, étendit le bras. Dans la pénombre, les projecteurs étaient remisés depuis le nouvel aménagement de la cave, sur le sommet du crâne il lui semblait distinguer une marque, une zone, une empreinte plus sombre, plus grande que sa main qui l'effleurait. Elle hésitait, tendue. Elle laissa sa paume s'appesantir légèrement sur le crâne. Elle le sentit contre sa peau, contre sa chair. Un long frisson la parcourut. L'émotion chargeait ses yeux de larmes difficilement contenues.

« J'aurais tant aimé te connaître... te connaître mieux !... Quelle force devait être la tienne, physiquement, mentalement, ô héros des âges farouches ! Moi qui ne suis qu'une faible femelle, si mal élevée dans la crainte et le respect des mâles, que n'ai-je en moi ta force perdue !... »

Un petit choc, très loin, au-dessus. Elle souleva sa main, n'étant plus tout à fait certaine de son contact avec la tête qu'elle craignait soudain de déplacer. Elle se redressa, recula jusqu'au carrelage encore en place, se frotta doucement le bout des doigts, puis les paumes, les mains l'une contre l'autre. Elle souffla entre elles pour faire tomber les derniers petits grains de sable, de terre, de poussière pouvant encore s'y attacher.

Dans la cuisine Richard claquait les portes des placards. Une chaise avait basculé au sol.

« Ah ! Te voilà ! Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? Il n'y a rien de prêt, ma parole ! Et fringuée comme ça ? Dis-moi pas que tu sors ! ? Ou que t'es sortie !

— Cet après-midi, oui.

— Sans blague ! Et t'avais besoin de te mettre sur ton trente-et-un pour aller faire des courses, te maquiller et tout !

— Je n'ai pas fait d'achat. Je me suis promenée. Du lèche vitrine...

— C'est de rien foutre au-dehors qui t'a occupée si longtemps que t'as rien préparé ! C'est pas vrai !... Et fais pas cette gueule-là, c'est plutôt moi qui aurais des raisons d'être contrarié ! Qu'est-ce que t'as encore ?

— Rien ! Tout baigne, si tu n'es pas contrarié !

— Mais si ! Je suis contrarié ! Je viens de te le dire !

— Tu ne sais pas ce que tu dis ! Tu viens de dire que tu « aurais », conditionnel ! des raisons d'être contrarié ! Pas que tu « étais » contrarié !

— Joue pas à ça avec moi ma petite vieille ! Me prends pas pour un con encore une fois ! Qu'est-ce que t'as aujourd'hui à me répondre sur ce ton ! Merde !

— Je te parle comme il me plaît ! J'emploie pour une fois à ton égard le ton que tu emploies habituellement à mon égard !

— Tu croies que c'est le moment, avec les emmerdements que me fait mon père, les emmerdements que j'ai à l'usine, que c'est le moment de me faire chier ! Bordel !

— Ce n'est jamais le moment de rien, de toute façon ! J'en ai marre à la fin !

— Mais qu'est-ce qui m'a foutu une incapable et une emmerdeuse pareille ! Tu te crois facile à supporter, toi, pauvre gourde ? Avec tes grands airs de fille de bonne famille, de bonne femme oisive de génération en génération, de bourgeoise jouant à l'intellectuelle ! Connasse prétentieuse ! C'est qui, qui bosse ? En s'occupant de faire rentrer du fric ? Au lieu de profiter simplement de celui ramassé par des générations précédentes ! Ou de profiter de celui que gagne son conjoint ? Sans rien branler elle-même ! Hein ! Alors un ton plus bas, tu veux ! Adopte un profil bas ! C'est un conseil que je te donne !

— Je n'ai pas peur de toi ! Je n'ai plus peur de toi !... Et je t'invite à te maîtriser, ou tu pourrais le regretter ! Ou tu le regretteras sûrement ! Et je te rappelle que toi aussi tu profites de l'argent, du patrimoine de générations précédentes, car tu profites de mon fric ! Sans mon fric, pas de maison de maître, monsieur le fils à papa ! Sans ton père que serais-tu, pauvre minable foireux ! Est-ce que ce sont tes seules capacités qui te valent de diriger une des deux usines montées par ton père ? Qu'est-ce que tu ferais sans lui, dis-le-moi ! Espèce d'incapable ! Même ton père s'en rend compte !

— De la part d'une épouse, on est en droit d'attendre un peu plus de compréhension, un certain soutien ! Je ne t'ai jamais vue comme ça ! Mais enfin, qu'est-ce que t'as aujourd'hui ?

— Rien ! Rien.

— Mais si ! Si ! Qu'est-ce qui s'est passé aujourd'hui ? T'as rencontré mon père ? Il est venu, c'est ça ? Il t'a parlé ? Vous avez parlé de moi tous les deux ou quoi ? Qu'est-ce que t'as après moi ? Qu'est-ce qui s'est passé, enfin ?

— Rien.

— Déconne pas ma petite. Déconne pas ! Je le saurai bien ! Tu sais ce que je t'ai déjà dit... C'est pas toujours immédiat et pas toujours très conscient, mais...

— Ah ! Ton « intuition » à la con ! »

Il donna un violent coup de pied dans la chaise renversée qui roula et glissa jusqu'au lave-vaisselle dont elle heurta et déforma la porte. Elvire avait suivi des yeux la chaise. Elle se retourna, il était sur elle et lui saisissait les poignets. Elle ne pouvait le repousser, lui résister, il l'acculait contre la lourde table et se pressait contre elle en lui écartant les bras.

Elle ressentait avec dégoût l'estomac proéminent de son mari lui enfoncer les côtes. Si Fabien avait été là pour la défendre... Elle pensait à Fabien, son amant de l'après-midi, son nouvel amant, son premier amant, son premier amour ! Fabien ! qui n'était pas là !

Et elle s'alanguit. Elle ressentait cet étrange sentiment, cette langueur de tout son être qui s'abandonnait, que l'on forçait, qui s'ouvrait, complice. Sa volonté, son âme l'abandonnait dans ce qu'elle avait déjà éprouvé et défini au mieux comme une « communion » ! Mais cette communion lui répugnait !... Non ! Elle s'en avisa tout à coup, ce sentiment qu'elle éprouvait encore, cette impression qu'elle éprouva alors ne lui répugnait pas. Elle oubliait Fabien et son mari même qui criait, lui postillonnait au visage. Elle se laissait envahir, indolente, de cet étrange sentiment, essayant de l'analyser tout en s'y abandonnant. Et cette fois-ci elle n'éprouvait pas de pulsion

sexuelle corrélative. Elle avait l'impression de ne plus s'appartenir, son esprit comme en lévitation, à peine attaché à son corps, le possédant encore à peine.

Elle se sentait faible. Elle crut défaillir. Mais elle revenait à elle. Elle revenait à elle, se sentant plus forte, plus déterminée. Et ce curieux sentiment, cet inquiétant sentiment ne la quittait pas. Après l'assouvissement de ses sens les fois précédentes, elle était redevenue elle-même, femme soumise, à l'esprit vide, épuisé. Ce soir, elle se sentait habitée d'une neuve et grande détermination ! Elle était autre ! Elle était elle-même ! Elle naissait à la vie ! Elle sentait croître en elle une grande vertu, une force nouvelle !

À sa première tentative elle ne put repousser son mari, plus massif, d'une taille plus importante. Pourtant, surprise malgré elle, à la seconde elle put l'éloigner suffisamment pour lui asséner un violent coup de genou entre les jambes. Elle s'entendit lui dire, lui cracher plutôt à la face, en se penchant vers lui agenouillé d'abord, puis effondré sur le flanc, recroquevillé sur lui-même, et sans reconnaître sa propre voix, un avertissement dont le timbre l'effraya elle-même.

« Ne porte plus, jamais ! la main ! sur moi ! »

Son mari l'avait lâchée ! Le contact était rompu ! Et pourtant... pourtant cette fois-ci cela lui parut étrange encore, mais réconfortant, car elle redouta un instant que la force lui permettant de mener à bien ses récentes résolutions n'en vînt à l'abandonner, ce sentiment connu, reconnu, mais si nouveau malgré cela, ne la quittait pas. Pas cette fois. Pas encore, du moins. Elle se sentait habitée d'une volonté farouche, d'une détermination particulièrement insolite ! Elle s'en étonnait. Elle s'en inquiétait, comme une vierge chrétienne des premiers temps du christianisme, martyrisée, dans son délire, aurait pu

s'inquiéter de confondre le baiser du bourreau lui donnant la mort avec le baiser du Christ-Roi, de son dieu, bon et beau, l'accueillant en son paradis. Ces transformations qui l'affectaient, elle les ressentait presque comme une intrusion dans sa personnalité d'une volonté étrangère, de sentiments étrangers.

Un moment elle resta debout, toute droite, les yeux fermés. Elle ressentait comme un baiser obscène et excitant ces nouveaux traits de caractère étrangers jusqu'alors à son tempérament, à son éducation. Elle espérait les voir modifier, altérer de façon significative et durable sa personnalité. Elle se sentait forte, elle se sentait vivante, enfin !

« Ne m'ennuie plus, Richard ! Ou il t'en cuira ! »

Après avoir tout de même disposé sur un plateau une cuillère, un pot de confiture et un paquet de biscottes, elle abandonna son époux affalé sur le carrelage glacé de la cuisine, et, portant d'une main assurée le plateau, monta l'escalier vers la chambre conjugale.

Arrivée dans la chambre elle oublia sa faim rapidement et demeura devant la fenêtre, les yeux perdus dans le vague après avoir fermé les contrevents. Des sentiments confus, mêlés, s'agitaient dans son esprit enfiévré. Que lui arrivait-il donc ? Elle n'était plus elle-même ! Qu'avait-elle fait ? Elle ne s'apitoyait pas sur le triste sort de son mari terrassé, non ! Elle s'interrogeait sur elle-même, sur sa récente évolution, sur cet « aujourd'hui » qui avait vu naître un être nouveau dans un monde nouveau ! Elle-même, transfigurée, dans un monde transfiguré par cela même !

Arrivée dans le dressing-room elle laissa son regard descendre le long de son corps. Elle se dévêtit, suspendit avec précaution, après l'avoir examiné, son chemisier de soie sur son

valet de nuit. Nue enfin, elle gagna la salle de bain et se contempla dans les grands miroirs. Elle se caressa, jouant à découvrir son corps et à sa surprise s'émerveilla de se découvrir si belle, si ferme ; tout en regrettant de devoir bien constater la faiblesse évidente de sa gracile musculature, la fragilité manifeste des fines attaches de ses membres. Jamais elle n'avait laissé aller ses doigts sur son corps si longtemps, si profondément, avec une telle complaisance, une telle délectation... Ensuite, seulement après un court instant d'intense volupté elle se souvint de Fabien et de son époux. Elle choisit ce soir-là d'enfiler, de préférence à une chemise de nuit, et contrairement à son habitude, l'un de ses deux pyjamas à la mode masculine. Elle déambula devant les grands miroirs en s'examinant du coin de l'œil, retenant dans un poing serré sur sa nuque ses cheveux tirés en arrière.

Elle perçut un claquement lointain, puis un autre. Puis le silence revint. Elle se tournait à nouveau vers le miroir comme elle sentit, s'éveillant en elle, une alarme nouvelle. Elle ne le remarqua pas dans la glace lui faisant face, mais une moue, un rictus amer et agressif déformait sa bouche, ses joues, ses pommettes. Ce n'était pas la crainte qui la submergeait soudainement. C'était de l'indignation !

Richard ! Sa douleur s'estompant, il s'était redressé, relevé... Ce n'était pas le claquement de la porte d'entrée. Elle n'avait pas identifié le bruit tremblant des vitres ! L'immonde porc descendait à la cave ! Dans quel but ? La raison lui en apparut soudainement évidente, s'imposant à elle, éclatant violemment dans sa conscience ! Elle crut perdre l'équilibre. Elle étendit les bras, s'appuya à la paroi de verre.

Pour ses essayages elle avait chaussé de légers mocassins sans talon. Elle prit sa course. Le couloir, les marches quatre à quatre, en râlant lamentablement. En bas, s'aidant d'une traction du bras sur le pommeau de la rampe, elle s'élança vers

l'extrémité du couloir, la porte de la cave. Elle marqua un arrêt, l'ouvrit, à petits pas vifs et silencieux dévala l'escalier de vieilles pierres dans la lumière chiche d'une unique ampoule.

Richard tentait d'ouvrir la porte donnant accès à la grande cave, celle du fond, celle de la tombe. Comme ils le faisaient depuis la découverte, un peu plus tôt Elvire l'avait verrouillée et avait glissé la clef dans un interstice entre deux blocs de la vieille paroi.

Laissant retentir de larmoyants gloussements Richard s'énervait sur la serrure qui s'ouvrit enfin, à l'instant où Elvire arrivait au fond, au plus bas des marches. Il ne l'avait pas entendue. Elle retint un cri, redoutant qu'il ne s'enferme de l'autre côté. La porte demeurait entrebâillée, la clef dans la serrure. Elvire s'avança et pénétra à son tour dans le « sépulcre ». Richard s'efforçait de dégager, du sol où elle s'enfonçait à demi, une des dalles couvrant anciennement le coffre de la tombe.

« ...Depuis... C'est depuis que j'ai creusé, depuis que je t'ai trouvé, que tout va de travers ! La nuit je pense à toi, à ce qu'aurait pu être ta vie. Je me mets à ta place. Je m'y crois presque des fois ! Je sais plus où j'en suis... le matin... dans la journée aussi ! Saloperie ! Salaud !... À cause de toi j'ai tout foiré ! Tu me bouffes le ciboulot ! Je veux pas ! J'veux pas ! Je veux rester moi ! Je veux pas ! Je vais te bousiller, connard ! En miettes ! En miettes ! »

Dans son pyjama de satin noir Elvire s'était figée, raidie. Elle entendait son mari crier. Il était parvenu à arracher à la terre une large pierre. En titubant, en geignant, il s'approchait de la tombe. Malgré la pénombre Elvire remarquait des traces de pas sur les étroits et minces sillons du ratissage. Elle était tétanisée. Les paroles de Richard résonnaient, encore incongrue

dans son esprit. Était-il fou ? Quel démon s'agitait dans son âme, son esprit tourmenté ? Elle voulait empêcher que Richard ne commît un irréparable gâchis. Il paraissait hors de lui. Elvire, après ce qui était arrivé plus tôt, hésitait à s'approcher d'avantage.

« Arrête ! Arrête !

— Quoi ? Quoi ? Laisse-moi ! Fous le camp !

— Que veux-tu faire ? Réfléchis ! Ne fais rien que tu regretteras par la suite !

— En miettes ! En miettes ! Je te dis ! Il va me foutre la paix, après ! Comme dans les dolmens, tu sais, tu me l'as dit : on brisait les os ! En petits bouts que j'avais le mettre ! En petits bouts ! »

Richard s'était retourné vers la tombe et reprenait sa difficile progression. Comme mue par un puissant ressort se détendant tout à coup Elvire, à son tour, s'était saisie d'une pierre sans mesurer ses brusques et douloureux efforts ni réfléchir plus avant. Ces quelques réflexions précédentes, la crainte que lui inspirait la force de son époux furent submergées par une exigence impérieuse. Elle devait l'empêcher d'agir, d'accomplir son projet de dément !

Il avait infléchi son trajet, et se rapprochait de l'extrémité de la tombe, de la tête du squelette. Il levait sa pierre. Elvire était déjà là, tout près, derrière lui. Elle projeta la sienne contre sa cheville et le tira en arrière. Il s'effondra. Elle se saisit à nouveau de sa pierre. Poisseuse du sang de son mari, de son propre sang, la pierre échappait de ses doigts gourds, glissait dans ses mains faibles, blessées. Elle parvint à la soulever, à la lancer, contre son époux, à la laisser retomber sur son autre jambe, au-dessus du genou. Mais c'était son crâne qu'elle visait. Il tendait les mains, les bras vers elle. Elle s'approchait encore,

était maladroitement parvenue à recharger la pierre sanglante sur ses avant-bras.

Elle vit le visage de Richard disparaître derrière les mains tendues vers elle, doigts écartés, disparaître derrière la masse de la pierre qui reposait encore sur ses poignets.

Une couleur s'imposa alors à son esprit, et fit chanceler sa résolution. Une couleur ! Le rouge ! Elle hésita. Recula. Richard laissa retomber ses bras et sa nuque au sol. Et un mot : « Dalloz » ! Elle laissa tomber la pierre. Une main écrasée, son mari hurla.

Des textes de lois, elle n'en avait pas lu depuis une éternité. Par contre, elle avait pu voir récemment Richard en lire. La peur du gendarme ! Elle revenait lentement à une attitude, une disposition d'esprit plus... civilisées.

Richard se dégagea en glapissant lamentablement à plusieurs reprises, roula sur lui-même pour s'éloigner d'Elvire. Bras pendants, la mine sévère, la respiration lourde, elle le fixait, son visage blanc et très pâle seul discernable dans la sombre crypte.

« Maintenant sors d'ici ! N'y reviens plus ! N'y redescends jamais ! Laisse-le en repos ! »

« En repos » ! « En repos » ? À peine prononcés, elle sut ces mots non appropriés.

Richard se traînait en couinant d'une façon comique, vers la porte, vers l'escalier, vers sa délivrance. Et Elvire laissa échapper, se manifestant d'abord par quelques spasmes, un rire incoercible. Quand le souffle lui revint elle put s'écrier :

« Je vis ! Enfin, je vis ! Je revis ! »

Et le sang de Richard se glaça dans ses veines. Il s'immobilisa un instant en entendant la voix éraillée, trop sollicitée de sa femme, retentir sous la voûte séculaire. Puis il se démena de plus belle, sans considération de ses douleurs, pour s'évader de ce qu'il redoutait pouvoir devenir aussi, en ce soir-là, son propre tombeau.

Elle le rejoignit en haut des marches, devant la porte donnant sur le couloir. Il ne parvenait pas à en saisir la poignée. Il paniquait. Son visage luisait dans la lumière jaunâtre, couvert de sueur.

« Ne t'approche pas ! Mais qu'est-ce que je t'ai fait pour mériter ça, hein ! Ne t'approche pas, merde ! »

Elle s'approcha, se pencha au-dessus de lui tassé contre la paroi et la porte, et fit jouer la poignée. Comme son buste basculait dans le corridor Richard poussa un cri étouffé ; et son crâne heurta le sol.

« Je vais m'occuper de toi. D'abord je me lave les mains... et je me les soigne aussi. Reste tranquillement ici et attends-moi !

— Que veux-tu faire ? Qu'est-ce t'as derrière la tête, bon sang ? Tu vas quand même pas... Dis ? Tu vas pas me... Tu vas pas... ?

— Si je l'avais voulu, ne crois-tu pas que tout à l'heure... »

Elle l'avait voulu, pourtant. Seules des considérations parasites avaient pu l'empêcher d'accomplir un geste... salutaire ! Oui ! Ce n'était pas le souci de la préservation de la vie de Richard qui l'avait arrêtée, mais uniquement un mouvement, une réaction assez peu spontanée malgré tout assimilable à un réflexe salutaire, également, d'auto-conservation. Dans l'armoire à pharmacie du cabinet de toilette

du hall elle trouva le nécessaire pour désinfecter les plaies que dans sa précipitation et sa maladresse elle s'était faites aux mains. Elle dut couper ses ongles, la plupart cassés.

« Faible femme, aux chairs trop douces et délicates ! Trop tendre petite femme fragile ! Te voilà toute meurtrie et épuisée. »

L'alcool piquait. Les mâchoires serrées, lèvres écartées, elle inspirait et expirait fortement des quantités d'air sifflant entre ses dents.

Tremblotante, elle entrechoqua des flacons qu'elle manqua faire choir. Elle s'appuya des deux mains sur le lavabo. Elle regarda sans la voir vraiment l'eau finir de s'écouler, la bonde au centre de la vasque blanche. Son regard s'attacha ensuite à ses pauvres mains écorchées, aux pansements qu'elle venait d'y coller. Elle releva soudainement les yeux vers le miroir. Elle eut un mouvement de recul. Elle ne se reconnaissait pas, ou si peu. Ses cheveux défaits, plaqués en désordre sur le faciès sévère ! Était-ce bien son visage, ce masque aux traits si durs ?

Elle pensa à Richard, seul, sans surveillance. Dans un tiroir de la commode de l'entrée, elle prit des gants de cuir, et en hâte gagna le combiné téléphonique le plus proche, dans le salon et le débrancha. Que n'y avait-elle pensé plus tôt ! « Parfois certains aspects de la modernité m'échappent encore », pensa-t-elle. Elle ôta la pastille du microphone de celui de la cuisine, d'un ancien modèle aisément démontable, mais dont les fils étaient raccordés au réseau par une boîte de jonction au capot vissé.

Richard avait tenté de rejoindre la sortie, sur l'arrière du bâtiment, vers la cour de Malbreuil, l'annexe, les garages, les voitures. Où cachait-il donc le double de ses clefs de contact ? Elle l'avait trouvé à demi debout près de la porte de derrière,

appuyé de l'épaule gauche contre le mur, une main tenant son avant-bras blessé, la jambe repliée, la cheville, le pied écrasés, hauts au-dessus du sol. Comme il tremblait, elle avait poussé, un peu trop violemment, une chaise contre son autre jambe saignant elle aussi à travers le pantalon, et dont il se soutenait avec peine. Il s'était laissé tomber sur le siège, manquant basculer sur le côté.

« Rassure-toi ! Je ne te veux pas... Je ne te veux plus de mal. Mais que cela soit clair : depuis toujours je suis ici chez moi, à Malbreuil ! Je veux y demeurer encore. Je veux y être chez moi ! Chez moi ! Autre chose : nous... ne compte plus sur moi pour satisfaire tes besoins libidineux ; je t'accorde ta liberté sexuelle, Richard ! Sexuelle seulement ! Ne tombe pas amoureux, ne cherche pas à refaire ta vie avec une femme en essayant de me dépouiller, n'essaye pas de m'obliger à vendre Malbreuil pour assurer ton indépendance. Je ne le tolérerais pas ! Tu comprends bien, Richard ! Je ne le tolérerais pas !

— J'ai mal ! Je me sens mal, ça va pas ! Faut faire venir un toubib. T'aurais bien assez pour me racheter ma part, non ?

— Pas question ! Ce serait trop me démunir.

— Suffirait que ta mère vende...

— Elle a l'usufruit de tout ce qui me revient encore de mon père. Je ne peux l'obliger à vendre et je ne le souhaite pas. J'ai mis plus que toi dans Malbreuil. Ne compte pas non plus me baiser sur ce registre-là ! Un divorce à fifty-fifty ! Oublie ça ! Envoie-toi en l'air avec qui tu veux, mais ne tente pas de me niquer la gueule, ou... »

Elle s'était penchée vers lui.

« Ne me touche pas ! Non, me touche pas ! On s'arrangera ! On s'arrangera.

— Je ne le tolérerais pas ! Comprends-le. Je te tuerais plutôt.

— Déconne pas ! Tu charries là...

— ...

— Je... Je pourrais... avoir une... ma liberté sexuelle ?

— Tu procèdes avec discrétion. Tu continues à vivre ici. Pas d'habitude, pas de familiarité pouvant créer des liens trop affectifs. Je tiens à te surveiller d'une certaine façon, ici, sinon au-dehors...

— Tu ne seras pas jalouse ?

— Pauvre con !... J'imagine que tu m'as sûrement déjà trompée... Tu m'as trompée ! Oui, je le sais ! Je le sais.

— Calme-toi, calme-toi ! Qu'est-ce que tu vas chercher ! Je t'assure, Elvire... Comment peux-tu... ?

— Tais-toi ! Je m'en fouts. Je le sais. Une sorte de... Une intuition... Plus que cela ! Mais appelons cela, pour l'instant, une intuition féminine récemment exacerbée ! Tu dois savoir de quoi il retourne ! N'as-tu pas été affecté toi-même de quelque chose de semblable, incorrigible vantard prétentieux ? »

Richard ne répliqua pas. Il était livide.

« Laisse-moi voir. Cela mérite-t-il de déranger un médecin ?

— Ne me touche pas ! Ne me touche pas ! Je t'en prie ! D'accord ! D'accord ! Tout ce que tu veux, tout ce que tu as dit, d'accord, mais ne me touche pas, ne me touche pas... »

Richard pleurait, recroquevillé sur sa chaise, soutenu par l'angle formé par le dossier et le mur.

CHAPITRE V

Richard dut se faire soigner. On prétextait l'effondrement d'un maladroit empilage de moellons et de vieux carrelages.

Il avait parfaitement compris ce que lui avait signifié son épouse. Il n'entreprit aucune démarche à l'encontre d'Elvire. Il se plaignait à peine des démangeaisons endurées sous le plâtre emprisonnant pied, cheville et jambe. Simplement demanda-t-il confirmation à plusieurs reprises de la proposition d'Elvire de lui accorder toute latitude en matière de divertissement amoureux.

Elvire suppléa à l'indisponibilité passagère de son époux et se rendit à l'Adéc³, à Saint-Pierre-des-Corps. Elle n'avait qu'à de rares occasions eu l'opportunité de visiter les lieux. L'Adéc occupait une usine auparavant dévolue à la fabrication d'éléments en béton destinés à la construction de pavillons. Subsistait de cette activité, auprès des bâtiments, un grand portique doté d'impressionnants palans et stationné à l'extrémité de ses fils de rails.

Elvire emprunta le véhicule de son mari, plus long, plus large, plus puissant que la Civic. Elle le parqua en dehors des emplacements balisés, par le travers, devant la double porte vitrée donnant accès au vaste hall d'accueil des visiteurs et faisant office de show-room, et aux bureaux. Elle gravit

3 Articles et Dispositifs d'Éclairages.

l'escalier, s'engagea dans le couloir, ouvrit la porte du bureau de Richard.

« Madame ! Madame ! S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Vous devez faire erreur ! Vous désirez, Madame ? Avez-vous un rendez-vous, Madame ?

— Je suis Elvire Nogaret ! »

Poussant la porte Elvire pénétra dans la pièce.

« Mais, Madame ! Vous ne pouvez pas... Pardon ? Vous disiez... ?

— Je suis Elvire Nogaret.

— Madame Elvire Nogaret ?

— Elvire Nogaret, épouse Lambrecht ! Ma mère et moi-même possédons un certain nombre des actions de cette entreprise fondée par le père de mon époux. Mon époux, hospitalisé, ne pourra accomplir sa tâche quelques jours durant. Je le remplace.

— Hospitalisé ? Vous le remplacez ! Mais qu'est-il arrivé à... monsieur Lambrecht ? Est-ce grave ?

— Deux fois rien ! De légères blessures à une main et aux jambes. Un pied dans le plâtre.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Comment est-ce arrivé ?

— Remettez-vous ! Il sera vite debout. Et vous ? Ne seriez-vous pas Véronique Desmazières ? La secrétaire de Richard ?

— Oui ! Excusez-moi, Madame. Je ne me suis pas présentée. Et c'est la première fois que...

— Ce n'est pas grave ! Je vous ai reconnue. Entrez donc. »

Avec appréhension la secrétaire avait répondu à la poignée de main de sa patronne improvisée, et avec inquiétude s'était laissée entraîner dans la pièce comme on refermait la porte

dans son dos. Madame Nogaret ne lâchait pas sa main et la fixait d'une étrange façon, le visage figé, les yeux réduit à deux fentes, le sourire éteint tout à coup.

Véronique Desmazières redouta un instant de s'évanouir.

« Oui, c'est bien la première fois que nous nous rencontrons Mademoiselle. Vous connaissez Richard. Richard vous connaît ! Et Richard, plus ou moins malgré lui, n'a guère de secret pour moi... »

La patronne ne lâchait pas la main de la secrétaire. Celle-ci avait répondu aux avances de son patron peu après son embauche parce qu'elle craignait sinon perdre son emploi, mais aussi parce qu'elle était seule, en manque d'affection, en manque ! Puis elle s'était attachée, plus que l'on ne s'était attaché à elle. Elle s'était alarmée lors de récentes convulsions, accompagnées de discours incohérents de Richard, survenues lors de quelques moments de solitude partagée au bureau après le travail ou à son domicile.

« Vous êtes très dévouée et bien brave d'avoir supporté ce que Richard vous a infligé jusque-là. Mais quelques puissent être les sentiments que l'attitude de mon époux à votre égard vous inspire, sachez-vous contenter du peu de bienfaits que vous en retirez... »

Machinalement Véronique Desmazières tentait de retirer sa main de celle de madame Nogaret, sans y parvenir. L'autre la fixait toujours, sombrement.

Véronique Desmazières était livide. Une sueur froide lui dégoulinait le long du dos, ou perlait au-dessus de sa lèvre supérieure, révélant là un fin duvet. On lui libéra la main. Elle manqua s'effondrer. On la retint un court instant par le bras.

« Ça va aller ? Allons ! Allons ! Ne vous en faites pas ! Il sera vite rétabli.

— Je suis désolée, Madame... Voulez-vous... Est-ce que vous allez... ? Est-ce que je dois rester, ou... ?

— Mon époux n'a rien de sérieux à vous reprocher du point de vue professionnel... Moi non plus. Le statu quo ante peut perdurer sans problème, pour peu que vous sachiez rester discrète et modeste.

— Je...Je... Bien... Bien, Madame... Merci.

— Ne me remerciez pas. Redressez-vous et respirez lentement et profondément. Ça ira bientôt mieux.

— Je vais vous montrer où...

— Point n'est besoin ! Je m'y retrouverai seule sans aucune difficulté. Demandez donc au chef d'atelier de monter jusqu'ici, voulez-vous ! »

Le personnel se montra surpris de la connaissance qu'Elvire Nogaret avait des affaires de l'Adéc, des marchés en cours, des procédés de fabrication, surpris de sa connaissance des lieux, de sa facilité à se retrouver dans les fichiers des armoires ou de l'ordinateur. Elle, s'en étonna à peine, elle s'en amusa surtout. Mais en fin de journée, elle y songea. Elle demeura, seule dans « son » bureau, les yeux fermés, plongée dans une longue introspection.

Elle, auparavant si indolente, si neutre, si passive, maintenant si volontaire, si capable ! Elle sentait en elle un tel bouillonnement, de telles potentialités ! Une telle griserie ! Un tel tumulte dans son esprit ! Un tel désordre ! Un tel trouble ! Des éclairs lumineux, des reflets ! Blancs ou colorés ! Des lueurs ! La lueur de regards ! Amoureux ! Haineux !

Un vertige la gagna. La tête lui tournait.

Elle ressentait comme une sourde pulsation au plus profond d'elle même. Une rumeur sourde. Un tumulte de pas pressés. Une course ! Un cri !

Elle releva brutalement la tête, yeux grands ouverts sur le bureau, la grande pièce vide !

Tout semblait tranquille. Tout était tranquille. Mais son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine ! Le sang battait à ses tempes, prises dans un étau douloureux ! Se penchant en avant, elle se prit la tête à deux mains, pressant ses paumes sur ses yeux, les coudes serrés le long du buste.

On frappa quelques coups discrets à la porte. Elle se redressa, laissant reposer les avant-bras sur les accoudoirs de son fauteuil, s'appuyant lentement contre le dossier. Elle laissa monter son regard vers le plafond blanc au-dessus, en basculant la tête vers l'arrière. Son crâne se pressait contre le haut du siège. On frappa encore, plus timidement. Elvire, de nouveau, se sentait calme, pleine d'une parfaite assurance flegmatique, pleine de sang-froid et, curieusement, elle en prit conscience, elle éprouvait manifestement alors ce sentiment incomparable de « communion » déjà expérimenté. Et elle était seule, pourtant.

« Oui ! Entrez !

— Pardonnez-moi, Madame, avez-vous encore besoin de moi ce matin... Il est tard, et il serait difficile de trouver à se faire servir pour le déjeuner si... »

La secrétaire demeurait figée, interdite, sur le seuil. Elvire, toujours la nuque en appui contre le dossier, clignait des yeux, la regardait par en dessous. Elle la voyait comme un jour, vers cette même heure de la journée, l'avait vue Richard.

Richard s'était levé, déplacé jusqu'aux fenêtres, avait tiré sur les câbles des stores à lamelles. Il avait dit à cette Véronique de

rester où elle se trouvait, et de se déshabiller. Elle la voyait avec les yeux de Richard. Elle la voyait inquiète, paniquer, prétexter que quelqu'un pouvait entrer, monter l'escalier, la surprendre, les surprendre ! Richard avait braillé un péremptoire « à poil ! ». Et l'autre avait obéi, entassant ses vêtements à même le sol, mais à l'intérieur du bureau. Se retournant à plusieurs reprises pour lancer des œillades apeurées vers le couloir, le palier, la rampe de l'escalier au loin, Véronique Desmazières se tenait debout, pieds joints, les mains masquant son pubis et n'osant croiser le regard de Richard qui lui ordonna sèchement de se mettre « en position ». La femme avait gagné l'angle de la pièce où se trouvait de biais un grand canapé au-devant d'un arbuste artificiel montant jusqu'au plafond. Passant derrière le canapé elle s'était courbée par-dessus, et les fesses en l'air avait attendu que Richard la rejoignit et la besogna rudement.

Elvire se leva et marcha vers le fond de la pièce.

« Ce beau sofa est-il aussi confortable qu'il y paraît ? »

Elle s'y installa en croisant les jambes. Nonchalamment elle allongea un bras sur le dossier, assez élevé et jeta un bref coup d'œil derrière elle.

« Avez-vous eu l'occasion de vous y installer ?... Cette pauvre plante perd ses feuilles. Elle ne peut manquer d'eau. Quels ouragans peuvent-ils ici provoquer une telle défoliation ? Dites-moi ! Le savez-vous ? Et, dirait-on, le dossier est déformé... ou paraît l'être... ou bien devrait-il l'être, tout au moins ! »

Véronique Desmazières se cramponnait toujours à la poignée. Elle avait baissé la tête et fixait le sol. Elvire

remarqua que de légers spasmes lui faisaient hocher doucement la tête. La secrétaire pleurait en silence. Quelque chose poussa alors Elvire vers cette femme ; elle la prit dans ses bras. L'autre ne résista pas, elle s'abandonnait, demandait pardon en balbutiant. Elvire la consola, lui caressant le dos, la nuque, lui baisant les cheveux, les tempes.

« Je vous taquinai ! Vous pouvez garder Richard comme amant... Vous pouvez essayer de le garder comme amant ! Mais ne cherchez pas à l'épouser, à lui tourner la tête, à le subjuguier. Je l'apprendrais et je m'y opposerais. Il se peut que prochainement il se montre plus inconstant. Efforcez-vous de ne point trop l'aimer... Je n'ai plus besoin de vous ce matin. Merci ! Ne vous laissez pas aller. Ressaisissez-vous ! Allez donc vous restaurer ! »

Elvire savait avec certitude Véronique Desmazières sincèrement éprise de Richard et totalement désintéressée. Et Richard le savait également, l'avait su. Elvire observa la femme qui s'éloignait dans le couloir. Une jolie femme, jeune, bien faite. Sans cellulite, ou si peu, sur les cuisses ou les fesses. Avec un gros grain de beauté sur la hanche ! Des seins harmonieux à la fois pigeonnants et fermes. Quelle imagination ! Non. Quelle intuition ! Elle avait vu juste ! Elle avait vu ! Non pas vu... elle s'était souvenu ! Oui. Souvenu ! Aussi précisément qu'un souvenir ! Tant au visuel, qu'au sonore ! Et les odeurs aussi ! L'odeur de cette Véronique ! Quel don merveilleux lui avait-il été fait ? Elle se souvint de l'odeur de Fabien.

En début d'après-midi elle dit à Véronique d'appeler monsieur Fabien Picault, récemment licencié, et de lui demander de bien vouloir passer à l'Adéc, pour « affaire le concernant », en prenant un rendez-vous à l'heure de son choix.

« ...Madame, s'il vous plaît...

— Oui ?

— Monsieur Picault voudrait connaître le motif précis du rendez-vous qu'on lui propose.

— Dites-lui que vous ne trouvez personne qui puisse vous renseigner, que le directeur est absent en ce moment. Mais dites-lui qu'il serait possible de le recevoir aujourd'hui même à partir de... quinze heures ou quinze heures trente. Ne lui dites pas que c'est moi qui le recevrai. »

Il ne vint que le surlendemain. Il était vêtu avec moins de recherche que lors de leurs rencontres précédentes. Véronique l'introduisit dans le bureau directorial. Il se tourna brièvement vers la secrétaire et, un peu raide, la remercia d'un signe de tête. Celle-ci referma doucement la porte et Fabien fixa alors la personne qui, derrière le bureau, se levait pour le contourner et venir à sa rencontre.

« Bonjour Madame...

— Bonjour Fabien. »

Ses yeux s'agrandirent. Il ouvrit la bouche, incapable pourtant d'articuler un mot. Elle s'était approchée de lui, et de l'extrémité de l'index lui remonta le menton.

« Agréablement surpris, j'espère ?

— Mais... Hum !... Que... Que fais-tu... faites-vous ici ?

— Je voulais te revoir. J'ai demandé que l'on te convoque. J'ai pensé que la chose pouvait se révéler amusante pour nous deux, distrayante !

— Mais que faites-vous... que fais-tu donc ici ? Tu... Avant, je ne t'avais jamais vue ici !

— Mon mari, Richard Lambrecht, est souffrant. Je le remplace pour quelque temps. Une semaine, quinze jours, ou plus, je ne sais...

— Ton... mari, Richard Lambrecht ? ! Je croyais que tu vivais seule ! Tu m'avais dit que tu étais libre, bon sang ! Tu te rends compte !

— Je ne t'ai rien dit de semblable ; mais plutôt, je crois, que cela n'avait pas d'importance. Je suis libre, sentimentalement ! Voilà ce qui importe. Je suis libre de mes faits et gestes, voilà ce qui importe !

— Tout de même ! C'est quand même ennuyeux. Que va-t-on faire pour...

— Est-ce que je ne te plais plus ? Suis-je encore désirable à tes yeux ?

— C'est pas ça ! Si ! Je te trouve toujours... enfin, très... Tu avais envie de me voir... juste... comme ça ?

— Je ne te suis plus sympathique ? Tu n'éprouves plus rien, plus d'attrance, plus de sentiments à mon égard ?

— Oh, si ! Mais... Pourquoi m'as-tu choisi ? Moi ? Tu as des comptes à régler avec ton mari ? Tu m'as choisi seulement pour... par bravade, parce que je suis fâché, si l'on peut dire, avec lui ? Parce qu'un prolo comme moi, pour toi voilà quelque chose de plus excitant qu'un bourgeois de ton monde ? Ou quoi, à la fin ? ! À quoi tu joues ?

— Mais je ne joue pas. Je t'ai rencontré dans une librairie. J'ai provoqué par maladresse la chute d'un livre. Tu l'as ramassé. Tu m'as parlé. Tu t'es montré aimable. Tu m'as plu. Il n'y a là rien d'abominable. Je suis une femme, un être humain qui exerce son libre arbitre. Je suis une femme libre ! Et si je dois demeurer encore avec lui, mon époux, c'est pour de simples raisons, de simples contraintes d'ordre patrimonial ! Choses qui ont, malgré tout, une certaine importance.

— Qu'espères-tu de moi ? Pourquoi t'es-tu entichée de moi ? Tu es si jolie, et, malgré tes problèmes de patrimoine, évidemment plus riche que moi ! Que puis-je donc t'offrir ?

— Ton amour. Ne serait-ce que de l'amour ! Je suis preneuse ! Tu sais, sauf quand j'étais petite, de la part de ma mère, si on veut ! de l'amour, on ne m'en a jamais vraiment donné. De l'amour j'aimerais en recevoir de la part d'un compagnon, d'un homme, d'un... égal. De quelqu'un qui ne me considérerait pas d'emblée comme une débile, une merde, parce que je ne suis qu'une femme ! Tu comprends ? De l'amour je veux en donner, je veux en recevoir !... Veux-tu... ?

— Oui ! Oui, je veux de ton amour, je veux t'en donner ! Oui, je te veux !... Je te veux ! »

Ils s'embrassèrent, se baisèrent les joues, les yeux, les lèvres. Elle se dévêtit avec empressement et le tira vers le fond de la pièce, vers le canapé dans l'angle du bureau. À voix basse il fit remarquer que la porte n'était pas verrouillée.

« Inutile ! Et ce sera plus excitant ! Reste habillé, si tu veux ! Tiens-moi les mains dans le dos, pousse-moi contre le dossier, et prends-moi ! Prends-moi ! Bourre-moi ! Comme un patron sa secrétaire ! »

CHAPITRE VI

« Je ne pensais pas que vous vous intéressiez de si près à nos affaires. Mais je trouve heureux et rassurant que vous maîtrisiez la situation et que, à défaut peut-être de vous passionner, vous vous occupiez de la chose... »

Le père de Richard se montra satisfait, et avec son épouse fut reçu à Malbreuil un mois après le déplorable incident dont son fils fut victime.

« Comment diable as-tu pu... ? Comment t'es-tu débrouillé pour que ça te tombe dessus ? Quand même ? !

— Oh ! Une maladresse... »

Richard n'était pas très à l'aise et lançait des regards lourds en direction d'Elvire.

« C'est de ma faute, en fait ! J'ai entrepris des fouilles dans la cave la plus profonde et...

— Des fouilles ? Elvire t'as passé son virus de l'histoire ! Vous avez éprouvé le besoin de creuser le riche sol de cette auguste et antique demeure ! J'aimerais bien voir ça, la façon dont vous procédez. Je n'ai jamais visité un chantier de fouille...

— Je n'y tiens pas. Quand on descend... En remontant on salit toujours ! Et nous n'avons rien trouvé de remarquable...

— J'aimerais bien, pourtant ! On secouera bien nos pieds et on les brossera soigneusement sur le paillason que vous n'avez pas manqué...

— Non ! Nous ne souhaitons pas faire visiter la cave !

— C'est vrai ça ! On te dit que non ! On veut pas le faire visiter, ce foutu chantier !

— Mais comme tu veux, Richard. Comme vous voulez. Moi, ça ne me pose aucun problème. »

On plaignit encore après le déjeuner, mais avec un peu moins de chaleur qu'un peu plus tôt, le blessé, puis on s'en retourna vers le Berry.

Elvire, s'approchant de Richard, retroussant les lèvres sur ses dents, lui recommanda de tenir sa langue. Et, en s'éloignant, elle fit une remarque désinvolte sur la façon dont le père de Richard aimait parfois s'imposer, peu habitué qu'il était à tenir compte des souhaits de son entourage, encouragé qu'il fût à prendre d'excessives libertés par une épouse trop conciliante, trop passive !

Richard répliqua sèchement, l'invitant à « foutre la paix » à ses parents.

Quand il était passé à l'Adéc Raymond Lambrecht avait chaleureusement et longuement serré la main d'Elvire, lui avait longuement tenu le coude, avant et après lui avoir évidemment fait, elle n'avait pu y échapper cette fois-ci, les quatre baisers de la salutation d'usage dans sa famille. Et ce contact avec son beau-père, ce contact nouveau, lui avait été riche d'enseignements, elle s'en rendit compte ensuite. Elle le connaissait mieux. Elle savait que l'admiration nouvelle qu'il

lui portait, s'accroissait d'un amour pas seulement paternel, ne demandant qu'à s'épancher.

Elle ne désirait plus Richard et ne désirerait jamais son père ! Et pourtant le désir d'un homme la travaillait plus fort. Le désir de Fabien ! Le besoin de le voir, de l'entendre, de le toucher. Le besoin de son amour. Le besoin de lui faire l'amour ! Et l'espoir de la satisfaction de ce besoin ! Voilà qui donnait un goût à la vie. Et sa vie prenait un sens.

Elvire se sentait de plus en plus vivante, de plus en plus vive. Son corps revivait. Son esprit se montrait plus vif, plus alerte. Ses capacités, son activité se voyait décuplée. Quelle griserie, quelle exaltation !

Sa vie était transformée ! Depuis peu, certes ! Mais il lui semblait en si peu de temps avoir accompli tant de chose. Il lui semblait avoir accompli tant de choses, avoir acquis une telle expérience du monde, des êtres ! Elle oubliait sa longue et encore récente inertie.

Après que Richard eut repris possession de son bureau à l'Adéc, Elvire éprouva le besoin de l'y visiter, régulièrement. Elle se montrait condescendante à son égard et souvent appuyait un instant la paume sur le dessus de sa main poilue et massive, et elle le fixait en lui demandant si tout allait bien, s'il se ressentait toujours de son accident. Et cela déplaisait à Richard.

À chacune de ses visites elle prenait le temps de s'informer des affaires de l'Adéc ; et faisait le point de la liaison de son époux avec la secrétaire, Véronique Desmazières, en la saluant d'une poignée de main un peu trop longue et appliquée. Véronique Desmazières en éprouvait à chaque fois un certain malaise. Et cela aussi déplaisait à Richard. Mais bientôt Elvire espaça ses visites importunes. Elle continuait de rencontrer Fabien. Et son engouement pour lui se confirmait.

Un jour elle avait surgi à l'improviste chez Fabien qui peu après devait partir travailler. Après l'amour, elle s'avisa d'avoir pris moins d'initiative lors des ébats.

Fabien dut la laisser seule dans l'appartement pour ne pas se mettre davantage en retard. Elle se sentait abattue. Non pas alanguie, non pas baignée d'une douce langueur heureuse après l'assouvissement de son désir. Non ! Elle ne se sentait pas heureuse. Elle éprouvait comme un déchirement, une sourde angoisse. Pourtant son amour pour Fabien bientôt lui apparut intact, plus fort. Mais elle se sentait plus dépendante vis à vis de cet amour qu'elle lui portait. Plus dépendante ! Il lui semblait que cet amour choisi, jusque-là, était alors devenu subi !

Elle revoyait Fabien, mais craignait à chaque fois de le perdre. Elle ne proposait plus de rendez-vous, mais quand elle était trop lasse d'attendre un appel, elle en sollicitait un, au téléphone, redoutant de s'imposer ou de déplaire. Elle n'espérait plus pouvoir bientôt imposer Fabien à Malbreuil comme au préalable elle l'avait un moment envisagé.

Elle évitait toute situation conflictuelle avec Richard, mais aussi tout motif de contrariété potentielle à l'encontre de Fabien. Elle appréhendait de plus en plus qu'on la délaissa, se montrant de moins en moins sûre d'elle. Elle s'inquiéta, et, cela s'imposa petit à petit dans son esprit en déroute, elle redevenait, elle était redevenue une femme soumise, une femelle craintive !

Fabien l'appelait à Malbreuil sans honte désormais. Il s'enhardissait, ne se comportait plus en jeune homme subjugué par une belle femme plus mûre, a priori plus expérimentée. Son assurance grandissait, de jour en jour, apparaissait de rencontre en rencontre plus manifeste. Le jeune homme se muait, s'était mué en homme plus déluré, en mâle hardi. Et si Elvire n'avait pas encore eu à déplorer le moindre signe d'irrespect, de mépris

ou de lassitude chez son amant, elle appréhendait qu'il ne se pervertît en un autre Richard, le charmant Fabien.

Depuis une semaine elle se trouvait sans nouvelle de lui. Une longue semaine où il ne l'avait pas appelée, où il n'avait pas répondu à ses appels, à ses messages abandonnés au répondeur.

Elle n'y tint plus, osa se rendre chez lui, jusque dans le hall de son immeuble, du moins. Mais elle en ressortit, gagna la cabine téléphonique la plus proche. On ne répondit pas. Elle demeura hésitante un instant puis regagna l'immeuble et monta l'escalier jusqu'au deuxième étage, jusqu'à l'appartement de Fabien. Elle demeura un long moment au milieu du palier, envisagea de battre en retraite, mais finit par se décider. Elle s'avança à pas comptés, et, au lieu de sonner, tapota de l'index. Presque aussitôt la porte s'ouvrit. Elvire, surprise, se trouvait face à une femme, à une vieille femme abattue, aux yeux rougis, vêtue de gris et de noir. Elle crut avoir fait erreur en arrivant sur le palier... Mais non, pourtant ! Elle se trouvait devant l'appartement de Fabien et la petite étiquette glissée dans le carénage du bouton de la sonnette le lui confirma.

« Mademoiselle ?

— Pardon ? Euh ! Bonjour Madame, je... Fabien... Fabien Picault est-il absent ? Je... J'espérais... J'espérais le voir...

— Vous... Euh ! Je suis la mère de Fabien.

— Excusez-moi. Ça ne fait rien. Cela ne fait rien. Je... Je repasserai. Merci.

— N'êtes-vous pas... Elvire ? Il m'a parlé de vous. Vous êtes bien Madame... Elvire ?

— Oui. C'est moi. C'est bien moi... Je veux dire... je me prénomme Elvire.

— Entrez ! Entrez !... Je vous imaginais plus... enfin... plus jeune. Mais il avait raison, Fabien, vous n'êtes pas une simple jolie fille, vous êtes une dame, une jolie dame !

— Merci... Il... Il vous a dit... pour nous ?

— Oui, il m'a dit. Il est très heureux de... de vous avoir rencontré...

— Vous a-t-il dit que je suis... Hum !...

— Que vous êtes ?... Que vous êtes mariée ?... Oui.

— Et... Vous n'en êtes pas... pas trop fâchée ?

— ...Pas trop... Vous lui avez apporté tellement de plaisir, de bonheur. Il était heureux avec vous, même si vous ne viviez pas ensemble.

— Savez-vous quand il rentrera ? Je... Je n'ai pas réussi à le joindre. Je voulais l'aviser de ma visite, mais... Vous disiez... : Il « était » heureux ! Il veut rompre ?... »

La mère de Fabien pleurait en silence. Elvire contenait difficilement ses larmes.

« Pardonnez-moi ! Je venais d'arriver. Je suis venu chercher des papiers de Fabien pour l'hôpital...

— Pour l'hôpital ?

— Fabien a eu un accident d'auto. Il est... Un accident... grave.

— Mais... Quand ? Où ? Où est-il ? À l'hôpital, où ?

— Je ne sais pas si vous voudrez... s'il est nécessaire... pour vous, d'aller le voir. Peut-être que ça lui ferait plaisir... Mais, pour vous... Il est très diminué... Il a été très... Il ne m'a pas vraiment reconnu, je crois, après être sorti du coma, puis de l'anesthésie après ses opérations. Je ne comprenais pas tout ce qu'il disait. Il a déliré longtemps. Je... Vous savez... Autant vous le dire... Je ne suis pas sûre qu'il ait encore toute sa tête, et... et je crains qu'il ne soit défiguré pour la vie.

— Défiguré ! ?

— Il a été découvert tardivement. L'accident n'a pas été entendu et n'a pas eu de témoin. Il avait perdu conscience. Il était en... en sévère... hypothermie, quand on l'a trouvé. »

Elvire reprit conscience allongée sur le canapé du salon, dans l'appartement de Fabien. Sur ce vieux canapé inconfortable qu'elle avait appris à apprécier, malgré cela.

Elle refusa qu'on appellât un médecin à son chevet. Elle voulait voir Fabien ! Madame Picault l'en dissuada.

« ...Il y a de la route à faire. Ça ne serait pas sage après ce qui vient de vous arriver. Reposez-vous. Je vais prendre les papiers des assurances et... j'irais le voir ce soir, moi. Remettez-vous, et si vous le souhaitez... Vous êtes toute pâle ! Voulez-vous que je vous raccompagne chez vous ?

— Non merci. Allez-y. Ne vous retardez pas pour moi.

— Reposez-vous ici. Vous avez la clef, si je me souviens bien ce que Fabien m'avait dit. Vous refermerez en partant, quand ça ira mieux. Si vous le souhaitez vous irez le voir demain... ou plus tard... Je... Si vous changez d'avis... Je ne vous en voudrais pas... »

Elle rentra tard à Malbreuil. Après la tombée de la nuit. Richard rentra plus tard encore. Elle se sentait seule, abandonnée. Sans force. Vide.

Le lendemain après-midi, au volant de la Civic elle prenait la route.

La mère de Fabien était près de lui. Un sourd malaise gagnait Elvire. L'odeur caractéristique des lieux où se pratiquaient des actes médicaux l'indisposait. Et elle ne parvenait pas à en faire abstraction malgré son long périple à travers les couloirs, les ascenseurs de l'établissement de soins.

En pénétrant dans la chambre elle reconnut madame Picault, mais pas Fabien sous les pansements. Elle eut un petit vertige et s'appuya contre la cloison près de la porte.

Sa mère s'était lentement penchée vers Fabien et lui avait parlé doucement. Puis elle s'était redressée et tournée vers Elvire qui s'approcha. Fabien s'agitait un peu. Il remuait faiblement les lèvres. Madame Picault dévisageait son fils et Elvire. Enfin elle se recula et alla s'asseoir près des fenêtres, avant de se relever et d'informer son fils et son amie qu'elle sortait prendre l'air et reviendrait un peu plus tard.

Fabien roulait des yeux fous et tendait les doigts, la main, tentait de tendre son bras valide vers Elvire. Avec précaution elle lui prit la main. Il semblait s'apaiser. Il la fixait. Puis il ferma les yeux. Il était calme. Il reposait sa main dans celle d'Elvire.

Soudain Elvire s'alarma. Elle voulait crier, appeler de l'aide ! Mais demeurait paralysée et aphone ! Elle s'apaisa tout aussi soudainement, prenant conscience de la chaleur de la main de Fabien dans les siennes, de la régularité de sa respiration qu'elle remarqua alors.

D'une main elle reprit le mouchoir bourré dans la poche de sa veste. Elle n'y voyait plus. Elle se sécha les yeux. Fabien la regardait. Il était méconnaissable derrière le masque de pansements. Ses lèvres bougeaient. Elle se pencha, approcha son oreille. D'une voix faible il la remerciait. Elle sentit la pression plus forte des doigts de Fabien sur les siens.

« Merci... T'es venue... Merci... Suis content... Content... »

Elle se tamponna encore les yeux puis se pencha sur lui et déposa un baiser léger sur ses lèvres. Le souffle de Fabien s'approfondit et des larmes roulèrent sur ses tempes, jusque sous la gaze des compresses. Il avait besoin d'elle. Mais elle se

sentait désemparée et ne savait comment l'aider, que lui dire. Elle devait être forte pour deux et ne savait pas, ne savait plus si elle en serait capable.

« Je ne te laisserai pas, Fabien. Ne te laisse pas aller ! Vis ! Bats-toi !

— C'était bien... nous deux... Roulais trop vite...Vu les phares... Lui... avait un stop... Me suis dit... arrivé dans... carrefour avant... pour pas... qu'il me gêne, après... j'étais pas en avance ce soir-là... Le virage... avant le carrefour... Pas rétrogradé... Pas rétrogradé... Connais la route, pourtant... D'habitude... en troisième, maximum... mais là... pas ralenti... voulais... premier dans le carrefour... pour pas avoir à le doubler... dans les virages après... Sortie virage... dans le carrefour... à gauche... le bas côté... l'arrière de la voiture... qui chasse... sur le sable, sur l'herbe, à droite... le fossé... La voiture... en travers... et les embardées... Et... je bois jamais. Mais... Mais trop vite... dans le virage... »

Le véhicule de Fabien Picault, après plusieurs tonneaux, avait fini sa course dans la cour d'une ferme, contre des machines agricoles.

« C'est fini... Efforce-toi de ne plus y penser pour l'instant. Ton travail aux horaires irréguliers, la fatigue, la nuit... Dans ces conditions tout le monde serait susceptible de commettre une erreur de conduite.

— Je n'avais pas une... situation sociale... valorisante... Je gagnais ma vie, seulement... Et maintenant... Vois dans quel état je me suis mis... J'avais eu... le bonheur de te plaire... Je ne peux plus rien te donner, Elvire... Plus rien... Tu parles, un infirme... laid !... et sans le sou !... Un infirme impuissant et repoussant...

— Ne dis pas ça. Tu n'en sais rien au fond. J'ai discuté avec une infirmière en arrivant ici. Tu n'as aucune lésion à la colonne vertébrale, ni au bassin...

— J'ai pensé à toi, Elvire !... Oh, Elvire, comme j'ai pensé à toi... Mais rien... Pardonne-moi... Plus rien !

— Ne pleure pas ! Ne pleure pas ! Je t'en prie, Fabien, ça ne peut être que passager. L'accident, la douleur, les calmants, la chaleur de la chambre, le cadre !... Tout cela est peu aphrodisiaque, reconnais-le.

— J'ai... Il y a une infirmière... Très jolie, oui... J'ai essayé... en me souvenant de son visage... Ou juste après les soins... Quand elle était encore dans la chambre... Mais... Je vais te perdre... Je t'ai perdue, Elvire !... Mais c'est gentil d'être venue.

— Ne te tourmente pas. Ne t'en fais pas. Tu ne m'as pas perdue. Ça marchera à nouveau ! »

Elle lui souriait, parvenait difficilement à soutenir son regard humide, à éviter le débordement de ses propres yeux.

« Nous sommes seuls dans ta chambre, Fabien. Veux-tu que nous fassions un petit essai ? Pour voir. Comme ça. As-tu des blessures sur le ventre ?... Puis-je... glisser ma main dessus... et plus bas ?

— ... »

Elle avait glissé sa main. Elle sentit Fabien, après un moment, après quelques caresses, quelques manipulations appuyées d'un baiser plus profond que ceux plus chastes ayant précédé, s'enfler progressivement, puis par à-coups, avant de se tendre convenablement. Elle fit encore descendre sa main... Elle les enserra de ses doigts, les écrasant doucement mais fermement, les malaxant délicatement, laissant porter son poignet, son avant-bras contre la hampe devenu inflexible

qu'ils massaient. Fabien se raidit bientôt de tout son corps, serrant plus fort dans sa main la main d'Elvire.

CHAPITRE VII

Elle ne pouvait faire autrement que rouler lentement.

Elle dut s'arrêter encore. Elle mit son clignotant et se gara aussitôt. Un véhicule qui la suivait klaxonna en la dépassant. Elle baissa la vitre, puis sortit et marcha le long de sa voiture en pleurant.

Fabien ! Elle ferait des efforts pour lui faciliter le retour à une vie normale, pour l'aider à retrouver goût à la vie... Une vie normale ! Était-ce concevable seulement ?

Était-il possible que cela recommençât comme avant ? Certainement pas. Certainement pas, hélas ! Le Fabien qu'elle avait connu avait disparu. Comment pourrait-elle encore lui trouver du charme, comment pourrait-elle toujours éprouver de la joie, du plaisir, du bonheur à le revoir... à voir ce corps martyrisé, devenu autre, étranger. Fabien n'était plus lui-même, plus le Fabien qu'elle avait connu, qu'elle aimait, qu'elle avait aimé !

Elle roulait dans une banlieue triste. De larges et hautes bâtisses sinistres se succédaient à gauche, à droite. La rue pourtant large, en légère courbe, semblait former un monde clos, étouffant. Les minables et malheureux immeubles masquaient tout l'horizon, toute vue sur un monde meilleur. Elle remarqua trop tard l'intersection, la voiture arrivant sur la droite. Elle avait freiné. La Honda s'immobilisa par le travers, devant la Renault 5. Un Klaxon retentit encore, rageur. Un

homme passa la tête par la portière et l'injuria. Il la traita de « poufiasse » et sans courtoisie lui intima l'ordre de « bouger » sa « caisse de pute de là » ou bien allait-il s'employer à « la bousiller à coups de latte » !

Un peu plus loin elle s'arrêta à nouveau, prit l'air une nouvelle fois, tentant de retrouver son calme.

Elle ne se sentait pas le cœur d'abandonner Fabien. En mémoire de ce qu'elle avait vécu avec lui, elle ne pouvait que l'accompagner encore. Son honneur, au moins, lui interdisait de s'en séparer à ce moment. Pourquoi, un tel malheur accablait-il Fabien ? Pourquoi, sur eux, un tel malheur ? Elle décida de revenir le visiter. Elle se moucha et s'apprêtait à remonter dans sa Civic quand l'avertisseur d'une Renault 5 passant à sa hauteur en ralentissant, retentit.

Dans l'habitacle, elle sortit de la boîte à gants le plan de Blois qu'elle s'était procuré dans une Maison de la presse plus tôt dans l'après-midi. Elle ne se repéra pas immédiatement. Après s'être arrêtée à deux ou trois reprises, après avoir déchiffré quelques plaques de rues, put-elle seulement s'orienter efficacement.

Elle avait beaucoup bu, à cause de la chaleur de la chambre, de l'émotion, de la transpiration des heures récemment écoulées, pour retrouver un peu de tonus, pour s'éclaircir les idées, se laver le corps, l'âme, des miasmes de l'hôpital ; elle avait beaucoup bu depuis son départ, tôt, de Malbreuil. Elle éprouvait une envie de plus en plus impérieuse d'uriner. Elle avait épuisé la réserve d'eau minérale stockée sous ses sièges. Et des bouteilles en plastique, vides, se promenaient sur la moquette, entre les sièges, à l'arrière, au rythme des virages.

Sans doute avait-elle dû tourner trop tôt, prendre une voie non indiquée sur son plan. Elle roulait maintenant en dehors de la ville, dans la campagne. Elle s'énervait ! Tout en continuant sa progression sur ces chemins inconnus, elle tentait de

compulser, de déchiffrer la carte succincte du guide dépliée sur le siège passager. Ses manipulations pour la poser sur le volant, la déployer d'une main, pour en chercher le pli adéquat provoquèrent plusieurs déchirures. Elle ne parvenait pas à se localiser ! Elle pensait à Fabien. Elle s'impatientait ! Et l'envie d'uriner devenait un besoin douloureux et urgent à satisfaire ! Elle ne parvenait pas à se concentrer.

Au sortir d'une courbe, après un champ en friche où poussaient déjà quelques arbustes, elle dépassa une ferme abandonnée. Entre le vieux mur de clôture, assez haut de ce côté, et d'épais taillis, elle aperçut le départ d'un sentier. Elle stoppa, exécuta une rapide marche arrière et se gara sur l'accotement. Elle prit dans son sac, avant de le glisser sous son siège, un paquet neuf de mouchoirs en papier et avec prudence s'engagea dans le passage. Parvenue suffisamment loin de la route elle s'enfonça entre de grands buissons. Elle entendit encore le bruit assourdi de deux ou trois véhicules, puis le bruit des feuilles, des branches dans la brise, des brindilles de bois mort se brisant sous ses chaussures.

Elle découvrit un petit havre de paix, assez bien abrité, y compris du ciel, et au sol recouvert d'une végétation rare et basse. L'endroit convenait. Après un bref coup d'œil circulaire elle s'installa. Cette soirée d'automne était douce, mais, son collant baissé, elle ressentit la fraîcheur de la pénombre où elle se trouvait et du soir qui approchait. Après les efforts fournis jusque-là pour se retenir, la miction, en ce lieu inhabituel, en nécessita d'autres. Quelques bruits incertains dans les sous-bois ralentirent encore le processus. Elle s'efforça de se tranquilliser et sifflota entre ses dents. La libération débuta soudainement et se poursuivit longuement. Elvire écarta les pieds pour ne pas éclabousser ses souliers. Ses talons, pourtant large, mais relativement hauts, s'enfonçant dans l'humus, lui compliquèrent

la tâche, ainsi que des moustiques assoiffés commençant leur danse aérienne et fébrile autour d'elle.

Quelques légères rafales de vent, plus soutenues, agitèrent les ramures. Des frôlements, des frottements ! Elle se séchait, les jambes toujours fléchies. Un grincement ; des craquements proches ! Elle releva vivement la tête et se redressa comme mue par un ressort mais sans parvenir à remonter son collant avant que les deux hommes se saisissent d'elle, et ne finissent par la maîtriser et la bâillonner, d'une main d'abord, puis, lui ordonnant d'ouvrir la bouche et de se taire, lui serrant douloureusement entre pouce et majeur les joues, juste derrière les dents, en lui bourrant dans la bouche le paquet de mouchoirs qu'elle avait laissé tomber.

Elle se débattit. Elle étouffait presque. Un homme lui tenait les bras repliés dans le dos. L'autre lui donna un coup de poing à l'estomac. Elvire se recroquevilla autour de sa douleur. L'homme qui l'avait frappée l'examina alors de la main, restant prudemment sur le côté. Il la palpait, la sondait, faisant à voix basse des commentaires élogieux et vulgaires de son anatomie, il l'injurait.

« ...Tiens, y a qu'à aller à la ferme ! Si jamais elle gueule, on l'entendra moins celle-là. Pousse-la par là où qu'on est passés, où qu'le mur il s'est éboulé. »

Elvire perdit un soulier. Elle boitait. On le lui jeta devant elle.

« Arrête-toi, qu'elle le remette. On est pas si pressés, nous. On veut pas l'abîmer la petite dame ! On veut pas qu'elle foute du sang partout en esquinant ses petits pieds. Et comme elle a pas ses bricoles, y a pas de raison... Hein ! T'es bien gentille avec nous, tu files doux... On est pas des brutes, t'auras pas trop

à t'plaindre. Tu fais chier : on te dérouille ! C'est pas compliqué ! Tu piges ?... Tu vas y arriver à la renfiler cette tatane !... »

Le soulier était relativement étroit. Il l'y aida.

« Mets-y du tien ! Et pas de problème ! Ça dépend que d'toi... Aller en route ! Et ralentis un peu, toi, que la pétasse suive la cadence.

— Tu vas voir à la cadence que je vais y mettre, tout à l'heure ! »

Ils traversèrent rapidement un ancien jardin envahi de hautes broussailles. Ils pénétrèrent dans la vieille bâtisse par une porte affaissée et joignant mal qui fut ouverte d'un violent coup de pied.

« Lâche-la pas ! Je fais un tour là-dedans, pour voir.

— Magne-toi ! »

On entendit un bruit, un claquement. Une autre porte enfoncée !

« Eh, amène-la ! Y a un plumard. Figure-toi qu'un pauvre type s'est mis en tête de retaper la bicoque ! Il doit venir y bosser le week-end, ce taré.

— Vaut mieux pas rester ici !

— Bordel ! T'as pas de couilles, ou quoi ! Par le couloir on peut se tirer par-devant ou par-derrière, et par la cuisine se tirer par la grange ! Alors me gonfle pas, tu veux ! Si besoin on se tire avec la greluce dans la bagnole, tu piges ! »

Le long d'une paroi, dans la pièce dévolue à l'usage de chambre par le courageux et optimiste restaurateur des lieux, s'entassaient des matériaux, du matériel, des outils divers.

« C'est peut-être pas prudent, quand même... Si le proprio s'amenait... Moi, j'aimerais mieux qu'on mette les bouts... T'as qu'à me donner les clefs de sa bagnole...

— Et puis quoi encore ! Qu'tu t'fasses pincer avec sa tire... T'as que des conneries à dire ! L'appétit vient en mangeant ! Un beau morceau comme ça ! C'est ici et maintenant !

— Ça me fout les glandes...

— Ben, c'est normal mon pote ! C'est bien une question de glandes, au fond ! Pas vrai, ma jolie ?

— J'veux dire... Merde ! J'ai mal au ventre, faut qu'je...

— Chiasseux ! Va te vider ! Dehors, ou dans un recoin, plutôt assez loin, à l'autre bout de la baraque ! Mais d'abord aide-moi à l'attacher, emmerdeur ! »

On maintenait toujours Elvire les bras dans le dos, et on la poussait contre une cloison. Dans la cloison un jambage de bois montait vers le plafond, vers une poutre vermoulue. Le plus bavard, le plus hardi, le meneur, se saisit d'un marteau abandonné au sol, prit dans une boîte de carton de longs clous à chevron, en planta un dans le jambage, un peu au-dessus de la tête d'Elvire, un autre dans un montant de l'huissierie proche, à même hauteur, puis il trouva, sur place, un petit rouleau de cordelette.

« On la fout à poil ! On lui écarte les bras, on lui attache les poignets aux pointes !...

— J'peux plus m'ret'nir. Faut qu'j'y aille...

— Bon sang ! Attends, Tiens-la encore !... Tu vois ! Elle a bien compris celle-là qu'elle n'y pouvait pas grand chose... Bon, tu peux y aller maintenant ! Moi, j'l'attache de l'autre côté. »

Le petit maigre, un peu voûté, s'esquiva. Elvire, abattue, se laissait malmener, résignée. L'autre lui attacha au poignet droit une deuxième longueur du cordeau, qu'il avait tranché avec un couteau sorti de sa poche. Elle repoussa de la langue le paquet de mouchoirs dont l'enveloppe avait heureusement résisté. Elle le cracha, mais garda le silence.

Qu'allaient-ils faire d'elle ensuite ? Elle avait vu leurs visages ! Se pouvait-il... ? La tueraient-ils, après ?

Elle baissait toujours la tête. La cordelette de son bras gauche n'était pas encore tendue sur le clou. Le plus costaud des hommes qui demeurait alors seul avec elle, s'appliquait à confectionner un nœud qui ne la serrât pas trop sans être toutefois trop large. Elvire assistait à tout cela comme en spectatrice. Elle prenait maintenant du recul. Elle envisageait la situation avec sang froid. Quelques respirations plus profondes. Et... Et elle sut que ce sentiment, cette énergie nouvelle, expérimentée récemment, et récemment perdue, lui était revenue ! Elle ne voulait pas, elle ne voulut plus en supporter davantage ! La situation permettait maintenant... L'outrage subi commandait ! L'honneur commandait !

Brusquement elle relava l'avant-bras qu'elle abandonnait jusque-là à son bourreau. Elle saisit le type à la gorge, tout en redressant la nuque. Elle avait dans le même temps accroché les doigts de sa main gauche au clou auquel son poignet était déjà relié par la cordelette. Elle pivota sur elle-même, poussant sur sa jambe droite ! Une traction sur le bras gauche ! Son bras droit se détendit ! Elle sentait un rictus lui déformer le visage, comme elle soulevait l'homme par le cou, comme elle le projetait contre la paroi, contre le colombage. À peine un cri

étranglé, un choc. Quand cessa la pression des mains rugueuses sur son bras, quand l'homme, par l'arrière du crâne, demeura suspendu au clou d'acier, elle émit un bref rauquement.

Le petit maigre revenait. Elle prit le couteau à cran d'arrêt dans la poche du premier, se libéra de ses liens. Il entra dans la pièce. Elle s'était plaquée contre la cloison, derrière la porte. Elle la repoussa. L'homme eut un haut le corps lorsqu'il aperçut son compère. Il pivota aussitôt sur lui-même. Elvire lui porta un coup de couteau à l'abdomen. Il recula et s'effondra aux pieds de son complice. Il regarda ses mains, qu'il s'était porté au ventre, toutes ensanglantées.

« Je... Je voulais pas... pas vous faire de mal, moi ! Vous... Vous avez bien vu, hein ! »

Sans un mot elle s'approchait lentement de lui. Lui, stupéfait, la fixait, les yeux exorbités. Il trouvait cette femme incroyablement belle, et terrible. Car c'était bien de la terreur qu'elle lui inspirait alors. Il puisa suffisamment de ressources en lui-même pour ce relever. Elle lui pressa de la paume le sternum, l'appuya contre le mur, près du mort, et d'un ample mouvement du bras, suivant une courbe habile, elle amena la lame sous les côtes de l'homme, et la poussa ainsi de bas en haut, sans effort, jusqu'au cœur.

La nuit tombait. À l'aide d'un chiffon elle essuya le montant de la porte, la poignée qu'elle avait touchée, le manche du couteau, aussi. Elle fit jouer la ficelle sur le clou, derrière la tête, autour duquel elle avait pu laisser la trace de ses doigts. Elle se rhabilla. Il manquait un bouton à son corsage. Elle le retrouva malgré l'ombre grandissant alors, et ramassa également le paquet de mouchoirs. Elle brouilla les traces au sol à l'aide d'un autre chiffon. Elle chaussa des brodequins de toile maculés de ciment et en serra les lacets sur ses chevilles.

Elle marcha sur les empreintes de pas qu'elle avait laissées à travers la jungle de l'ancien jardin en venant malgré elle jusqu'en cette bâtisse. Elle remit ses souliers pour conduire, et une vingtaine de kilomètres plus loin jeta les grosses chaussures à crampons dans un fossé profond.

Ses gestes manquaient de sûreté. Elle tremblait. Son bras droit tremblait. Mais ce tremblement n'était pas dû à un excès d'émotion. Elle ne ressentait au fond d'elle-même que le sentiment d'avoir accompli ce qui devait l'être, d'avoir agi dignement, ainsi que le commandait... « l'outrage subi », et « l'honneur ».

« Deux espèces d'êtres : les Mangés et les Mangeurs ! Je ne suis pas un mouton ! Toujours ai-je été un loup ! »

Elvire ne s'étonnait pas de son attitude, de ses dispositions d'esprit. Compte tenu de la nature des événements et des actes accomplis lors de cette triste journée, peut-être aurait-elle dû éprouver plus de... Plus de quoi ? Il n'était pas question d'avoir des remords pour deux violeurs punis... pour un mari violent corrigé et mis au pas, non plus ; il n'en avait pas été question d'ailleurs. Il ne devait pas en être question ! Seulement ce tremblement en tendant le bras, en brandissant du bras droit le petit et léger boîtier de la télécommande pour verrouiller la voiture dans le garage à Malbreuil... Elle avait fourni un grand effort ce tantôt-là. Et ses fragiles muscles de femme, de bourgeoise oisive avaient été mis à rude épreuve, tendus à se rompre ! Cette volonté revenue, qui était sienne maintenant, devait être servie par un corps plus puissant, plus capable, plus fiable, plus à même de répondre à des sollicitations plus intenses. Elvire prit la résolution, les séquelles de ses efforts

estompés, de faire du sport, de la musculation, afin de se forger un corps plus en adéquation avec son mental !

Elle dormit fort mal cette nuit-là. Son sommeil fut hanté de cauchemars où le meurtre lui était chose familière.

D'une hache, d'un long couteau, d'une épée, elle tue ! frappant au cœur ou à la tête !

Avançant dans les sous-bois, s'engageant dans un marécage fétide, courbée en avant, pataugeant dans la fange, la face dans le vent frais de la nuit, la barbe caressée par les longues feuilles et par les tiges raides des iris des marais, suivant les hauts-fonds, s'approchant d'une éminence où des lueurs de brasiers percent les ténèbres, ses hommes à sa suite, commandant l'assaut, elle libère les femmes de ses tributaires, enlevées ! Les reflets des scramasaxes dans la lueur des flammes ! Et le sang qui gicle, qui éclabousse ! Et, autour des feux rougeoyants de la guerre ardente, la danse furieuse du tout puissant glaive aux reflets mortels, avide du sang riche des hommes ! Et le vin rare, précieuse liqueur aux riches rutilances, qui coule à flot ! Et la joie du vainqueur ! L'ivresse de la victoire ! Du délire amoureux ! Et la douce mort suivant l'amour ! Et des doigts petits et mignons démêlant sa barbe où le sang de l'ennemi honni a séché !

« Il me faut un corps plus fort ! »

Elle se réveilla, se leva avec peine, et hagarde, à tâtons, gagna la salle de bain. Derrière elle, elle alluma le dressing, puis clignant des paupières dans la pénombre se tint à un lavabo. Elle s'écarta les cheveux du visage pour boire un verre d'eau. Elle se reconnut à peine dans le presque noir de la salle de bain !

Ces yeux cernés, ces joues creuses ! Cet air sévère, cette mine de déterré ! Elle se passa lentement une main hésitante sur les joues, sur le menton. Sa peau était douce et lisse... Après un petit stage aux toilettes elle se recoucha.

Les violeurs la saisissent par les cheveux, par les bras, les jambes qu'ils lui écartent ! Sur la table de la cuisine ! Le violeur ! Richard la viole ! Richard ! À même le sol ! Devant une bibliothèque haute comme un immeuble ! Reçu, il s'endort comme un monstre ivre à ses côtés. Et comme il s'endort, allongé à côté d'elle, elle tente de dégager sans l'éveiller, sa main qu'il garde prisonnière dans la sienne. Alors une bestiole sort de la bouche entrouverte de Richard, s'échappe de ses ronflements, suit son menton, sa mâchoire, descend le long de son épaule, de son bras, suit le bras d'Elvire, et entre dans sa bouche ouverte sur un cri d'effroi silencieux. Elle se redresse, se penche vers lui, sur cette bouche ouverte sur le souffle paisible du sommeil et y dépose un long baiser appuyé, elle se penche sur Fabien, jeune, beau, fort comme un dieu guerrier de jadis. Elle se redresse et le contemple lasse après l'amour, satisfaite, mais inquiète. Elle lui tient la main, tourne la tête vers lui. Elle voit une souris s'éloigner, parcourir son bras, remonter celui de Fabien, son épaule, et pénétrer entre ses lèvres, disparaître. Envahi de faiblesse, le regard trouble dans le pâle clair obscur, Fabien, allongé sur le dos, gît, immobile. Elvire se penche vers lui pour déposer sur ses lèvres enflées, en dessous des pansements, sur ses lèvres entrouvertes sur un souffle fragile, un doux baiser. Elle se penche, se penche, se penche ! Un vertige la saisit. Leurs dents s'entrechoquent ! Alors elle sent, sortant de la gorge de Fabien, et entrant dans la sienne, comme une boule de chagrin, comme une petite bestiole ! De dégoût, elle pousse sur ses bras, se redresse ! Elle rouvre grand les yeux, sur les dents du crâne ! dans la froide

pénombre de la cave de Malbreuil ! Un nouveau vertige ! Emportée par son examen du grand guerrier à la hache sanglante, elle bascule, et tombe, tombe, tombe dans la fosse.

Couverte d'une sueur froide, elle se réveilla en sursaut, sur la descente de lit. On frappait à la porte de sa chambre. Aussitôt elle se retrouva debout.

« Ça va ? C'est moi, Richard. Ça va ?

— Oui ! Laisse-moi.

— Je rentrais... Il est tard, mais... J'allais me coucher... Et je t'ai entendue. Qu'est-ce que t'as à brailler comme ça ?

— Rien ! J'ai dû rêver... Laisse-moi, je te dis. Bonne nuit. »

Elle n'avait pas ouvert. Richard n'insista pas. Elle se sentait mal. En renversant une chaise dont le dossier rebondit sur le parquet elle se précipita vers la salle de bain. Penchée sur un lavabo elle tenta de vomir sans y parvenir. Son malaise grandissait. Son esprit était en effervescence et la confusion la gagnait. Elle tomba à genoux sur le tapis de bain en se prenant la tête à deux mains, se recroquevillant sur elle-même. Elle ne se redressa violemment que lorsque son front toucha le sol. En geignant, en râlant, elle reculait, hochant la tête et le buste de droite et de gauche. Elle s'arrêta contre le mur, le heurtant du dos et de la tête.

« Mais qu'est-ce que c'est qu'ce cirque ? »

Richard se tenait dans l'embrasure. Sa silhouette se découpait, d'un noir menaçant, sur le fond orangé par la lumière de la lampe de chevet. Un instant une grande frayeur balaya d'un vent de panique l'âme d'Elvire. Un bref instant. Puis elle s'entendit intimer à son mari, d'une voix, d'une intonation qu'elle ne se connaissait pas, mais qu'elle reconnut

seulement à la fin de sa diatribe, l'ordre de ne plus s'introduire dans sa chambre.

« Ne pénètre plus dans mes appartements sans y avoir été invité ! Pas plus dans mes appartements que dans ma cave ! Hors d'ici ! Hors d'ici !

— Parle-moi autrement, tu veux ! Je ne suis pas ton chien !

— Hors d'ici ! Hors d'ici ! »

Elvire se saisit de la barre murale verticale qui, au-dessus de l'extrémité de la baignoire servait de support et de guide à la douchette. De deux vives secousses de l'échine elle l'arracha du carrelage et, la brandissant à bout de bras, se tourna vers Richard, et marcha sur lui. Le flexible se rompit et la pomme de douche tomba au sol en tintinnabulant sur le carrelage.

« Hors d'ici ! »

Richard battit en retraite à travers la chambre sans oser tourner le dos à Elvire. Il recula sans précipitation, mais en hâte, jusqu'à la porte.

« Pauvre tarée ! »

Il perçut le déplacement de l'air sur sa joue avant que la barre n'écrasât un angle du montant de l'huisserie. Il courut alors s'enfermer chez lui.

Les cheveux en désordre, debout, dans son pyjama de soie noire, les pieds nus, les lèvres retroussées, la respiration sifflante, la barre de métal chromé, toujours fermement maintenue, brillant dans la faible lumière ambiante, Elvire demeurait figée sur le seuil de sa chambre. Elle frappa une nouvelle fois l'huisserie.

« Est-ce possible ? Est-ce possible ? »

Elle entendit quelques bruits sourds, des raclements, vers l'autre extrémité du couloir. Ce pleutre de Richard se barricadait !... Mais... était-ce possible ? Elle se précipita le long du corridor, dévala les marches. Au rez-de-chaussée elle s'immobilisa devant la porte de la cave. Verrouillée ! La clef se trouvait dans son sac à main, dans les étages.

« Que veux-tu donc faire ? Que puis-je faire ? »

Elle pensa un moment forcer la porte avec son arme improvisée en guise d'outil.

« Est-ce possible ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne me contrôle plus ! Je ne me contrôle plus ! »

Elle s'appuya contre les vieux panneaux de chêne, et, la tête inclinée, pleura.

« Que m'arrive-t-il ? Bon sang, est-ce possible ? Est-ce possible !... Mais qu'ai-je à y perdre ?... Mais... Mais je veux... je veux rester lucide, rester moi-même ! »

Ses jambes fléchirent, ne la soutenant plus. Elle glissa le long de la porte. Sa nuque rebondit doucement contre la traverse au niveau de la serrure, son menton s'appuya contre sa poitrine. Assise, une jambe allongée devant elle, une autre repliée sous elle, elle parvenait difficilement à conserver l'équilibre. Elle s'inclina, pivotant sur son séant. Son bras amortit heureusement sa chute, préservant sa tête d'un heurt trop violent du sol.

Elle avait froid. Elle prit conscience du carrelage glacé, du froid pénétrant ses pieds, son corps, sa colonne vertébrale. Elle se releva. Richard, dans la clarté de la cage d'escalier illuminée, depuis la première marche sur laquelle il se tenait, un long tisonnier au poing, l'observait. La barre de la douche en main, en s'approchant, elle lui lança :

« Si jamais j'avais le besoin de ton aide, je te le ferais savoir. Efforce-toi de ne plus m'ennuyer ! »

Sans l'attendre Richard remonta les marches quatre à quatre.

Au matin, elle prenait pour l'après-midi même un rendez-vous chez un coiffeur. Elle se fit couper les cheveux relativement court : « À la garçonne, pratiquement, alors ? Quel dommage, Madame ! ». Elle fit le tour de plusieurs boutiques spécialisées dans la vente d'articles de sport, se procura des tenues et quelques accessoires. Elle s'abonna pour un an au Palestrium, un complexe sportif récent dont la plupart des salles offraient, selon une publicité, une vue magnifique sur la vallée du Cher

CHAPITRE VIII

Après le déjeuner il fut décidé, comme à chaque fois qu'en ces occasions le temps le permettait, de se promener au-dehors. Elvire avait fait procéder au nettoyage complet du parc, tout en y conservant sciemment quelques îlots de nature plus ou moins sauvage, plus ou moins étendus. Elle laissa Richard et sa mère prendre un peu de distance. Monsieur Lambrecht hésitait à se joindre à sa femme et à son fils. Il prit le parti de lambiner un peu plus et de se rapprocher d'Elvire.

« Sacro-sainte petite promenade dominicale et digestive !... »

— Oui...

— Le fi-fils à sa man-man tête sa gou-goutte !

— Vous parlez de Richard, de votre fils ?

— Eh, oui !... Je le comprends de moins en moins ! Il m'agace de plus en plus ! Outre ses maladresses habituelles, à l'Adéc il se met le personnel à dos. Je m'y rends à l'improviste, sous différents prétextes, parfois en l'absence de Richard. Le climat y est de plus en plus malsain, c'est palpable. Vous, vous n'y allez plus guère parait-il. J'ai un... indicateur, là-bas ! « C'était bien mieux à l'époque où madame Nogaret était là. Quand elle était là c'était mieux qu'avant, et mieux qu'après ! Mieux que maintenant ! ». Voilà ce que l'on m'a dit, si vous voulez le savoir !...

— ... Oui... Et ?

— Ben, ça m'ennuie tout ça... Le management, l'art du management bien compris, ça ne consiste pas à faire péter ses galons pour un oui ou pour un non ! Et ses galons de directeur, il les fait péter, et pas toujours à bon escient ! Il manque de discernement. On ne le croirait pas si hargneux, si méchant, quand on le voit le dimanche matin, incliner pieusement la tête, à la messe. À propos... On est arrivés plus tôt et on est passés à l'église, pour la messe justement. On comptait vous retrouver tous les deux là-bas. On a été un peu surpris de ne pas vous y voir. Il paraît que vous ne l'y accompagnez plus !

— Effectivement.

— ... Et pourquoi ?

— Parce que je n'ai d'autre dieu que mon vouloir, ou mon caprice !

— Ah !... C'est nouveau ? !... Ça va bien ici, entre vous ? Ça se détériore ou... Excusez-moi de vous demander une telle chose. Mais ça me contrarie qu'il gère l'Adéc à la mode Navyflo ! Il se démerde presque aussi mal que cet ex-directeur ni très humaniste ni très malin ni le moins du monde efficace de cette boîte bretonne !

« Par exemple, un truc en passant : il chronomètre l'assemblage d'un chapiteau, le dessus des lanternes. Ça consiste en la soudure par point des éléments qui le compose. Certains modèles, en cuivre et laiton, sont soudés à l'argent d'ailleurs... Il a oublié d'en tenir compte dans ses savants calculs... Il divise les soixante fois soixante minutes de l'heure par le résultat en secondes de son chronométrage, et voilà le nombre de chapiteaux devant être produit en une heure, et hop ! en une semaine, et hop ! en un mois ! Il oublie qu'il faut le temps de réunir les pièces, empiler les chapiteaux, souvent refaçonner les électrodes, parfois aller aux toilettes, que lorsque les commandes sont plus rares, ça presse moins, etc... Et il dit

que « tous ces fainéants pourraient faire mieux et plus vite », qu'ils pensent qu'à nous faire perdre du fric, à casser la boîte !...

« Il manque d'esprit concret ! Pour pouvoir demander aux ouvriers de mettre un vrai coup de collier de temps en temps, quand c'est utile, faut pas les houspiller tout le temps. Il méprise les gens, les juge mal, je le crains. Il les indispose inutilement ! Il exaspère les bonnes volontés ! Et c'est grave ! Faudrait pas que l'Adéc ça se termine comme Navyflo, quand même ! Il commence à me faire chier, Richard, avec ses conneries !

« Ici, ça se passe comment avec lui ?... Quand vous vous êtes connus tous les deux, puis à votre mariage... Je trouvais que vous formiez un très beau couple. J'étais content, ma femme aussi. Qu'une jolie femme, élégante, instruite, d'un si bon milieu, veuille bien de notre Richard... Nous étions flattés...

— Nos familles appartenaient au même milieu...

— Si on veut...

— Et elles se fréquentaient...

— ... Quel enthousiasme, Elvire !... Pardon !... Et depuis votre mariage, toutes ces années passées, évidemment, c'est plus tout à fait comme au début ?

— Richard s'est toujours montré un tantinet irritable, agressif, soupe au lait... disons, hypersensible. Un peu... « agité », parfois.

— Réellement ? Vous pensez... Vous n'en avez pas trop souffert ?

— Je supportais les manifestations souvent caricaturales de ses traits de caractères...

— Vous tolériez... Auriez-vous changé d'attitude ? Cela aurait-il pu suffire à... à aggraver son cas ?

— ...

— Il est vrai que vous avez l'air plus sûre de vous, plus forte. Vous évoquez moins une belle poupée fragile et délicate. Vous faites... vous êtes plus... plus femme ! Plus forte, oui ! au mental comme au physique.

— J'ai effectivement mis un frein aux comportements trop machistes de Richard à mon égard et je m'emploie par des activités toniques à fortifier mon corps. Je rêve d'un corps musclé, nerveux, dur et résistant de légionnaire !

— M'acceptera-t-on dans la légion étrangère, à mon âge ?

— Ne plaisantez pas. Vous voyez bien ce que je veux dire.

— Oui, oui. Être jeune, beau et fort ! Jeune, belle et forte ! Pour en revenir à Richard et à l'Adéc : cela vous dirait-il de le remplacer de nouveau ? On pourrait l'envoyer visiter la clientèle, l'envoyer sur les salons, ou... je ne sais pas... créer et lui confier un show-room, un petit show-room, en région parisienne. Avec les clients faudrait bien qu'il arrondisse les angles. Reste à le persuader d'accepter ça de bonne grâce, de faire contre mauvaise fortune bon cœur... Reste à vous persuader d'accepter ! »

La femme baisse enfin les yeux et s'incline, recule, pivote sur elle-même et sort. Sur un bref salut d'un coup de menton fièrement relevé, ses deux fils la suivent. Mon épouse ! Mes enfants ! Mes deux vaillants fils, ma fierté ! Ma force ! Chairs de ma chair ! Soutenant contre moi leur mère, mon épouse !

Elvire demeurait couchée, allongée sur le dos, yeux ouverts sur la nuit de la chambre. Elle fixait le plafond ou quelque point très loin, au-delà. Elle attendit que son souffle s'apaisât avant de se tourner sur le côté et de chercher à retrouver le sommeil. Il lui semblait se rappeler plus facilement ses rêves qu'autrefois. Ou peut-être rêvait-elle plus qu'avant. Et tous ces cauchemars nouveaux, d'un genre nouveau, qui hantaient ses

nuits, constituaient petit à petit un puzzle, un ensemble gagnant petit à petit en cohérence. Tous ces cauchemars, tous ces rêves habitaient sa mémoire, son souvenir. Et les fantômes et les songes de la nuit ne quittaient plus son esprit ! Ils y élaboraient une vision de temps anciens, d'une époque rude, farouche, barbare ! Ce n'était pas là réminiscences de lectures oubliées, de manuels lycéens ou universitaires, ou de visites de musées, de tableaux romantiques tentant d'illustrer les pages les plus anciennes de notre histoire. Ces rêves étaient l'histoire d'une vie. L'histoire d'une vie hors de l'« Histoire » ! Ces rêves constituaient comme les bribes d'une mémoire, reconstruisaient comme le souvenir d'une vie très particulière et très lointaine.

Ma jeune concubine, ma chère concubine est enceinte. Une indiscretion de sa servante le leur a fait savoir. Ils en craignent les conséquences. Mon épouse la jalouse ! Elle et mes fils craignent que leurs conditions n'en soient altérées. Ils craignent pour leurs rangs, le prestige et la richesse qui s'y rattachent ! Mais je ne parviens pas à apaiser leurs craintes ni leurs sentiments injustement haineux. Mais je suis le maître en ma maison ! Comme je suis le maître depuis les marais et les grands étangs au levant, au-delà du fleuve ! Comme je suis le maître jusqu'à ces autres régions de marécages vers le midi, jusqu'à la deuxième rivière qui s'en échappe et rejoint le grand fleuve s'écoulant vers le ponant ! Comme je suis le maître vers le ponant toujours, sur l'autre rive du grand fleuve, jusqu'à cette autre rivière, cette belle rivière glissant au septentrion de mes possessions ; depuis le levant, la belle vallée, au nord ! Tous ces rivages reconnaissent ma puissance ! Toutes ces contrées me versent tribut ! En tous ces lieux les hommes ont appris à me craindre ! à me respecter ! En ma maison je veux que l'on m'obéisse, que l'on respecte ma volonté ! Et peu m'importe que l'on m'aime, pourvu que l'on me craigne !

Après avoir quitté les salles du Palestrium Elvire se rendit avenue de Grammont à la succursale de la Banque de Crédit et d'Investissement. Elle souhaitait retirer des espèces. Fabien vivait maintenant chez son impécunieuse mère. Et c'est là qu'Elvire continuait de lui rendre visite. Elle contribuait par quelques largesses à améliorer le train de vie de la veuve et de son fils.

Malgré une faiblesse qui perdurait, Fabien ne nécessitait pas des soins de chaque instant. Mais de violents maux de tête et des moments d'égarements, des moments d'« absences », difficilement prévisibles, l'affectaient durement et trop souvent. Sa mère l'aidait comme elle le pouvait lors de ces passages à vide qui parfois se prolongeaient plusieurs jours. Et la cohabitation de la mère et du fils dans leur petit logement se révélait en ces périodes critiques relativement pénible. D'autant plus que la promiscuité était aggravée par le fait qu'alors Fabien se trouvait souvent incapable de gérer même ses simples besoins naturels. Les subsides alloués par Elvire, pour modérés qu'ils fussent, permirent quelques aménagements et autorisèrent madame Picault à se reposer et à se faire aider.

Le solde du compte était insuffisant ! Elvire pianota à nouveau sur le clavier du distributeur de billets. En vain ! Quelques enfoncements nerveux de touches plus tard, un relevé craché par la machine en main, elle montait dans sa voiture et prenait la direction de Saint-Pierre-des-Corps, la direction de l'Adéc.

Véronique Desmazières classait des dossiers dans une grande armoire métallique grise. Elle se retourna et aperçut Elvire Nogaret. Elle se leva, la salua et s'approcha avec empressement, un timide sourire de circonstance, crispé, sur les lèvres.

« Bonjour ! Et vos amours avec ce cher Richard ? »

Le visage de la secrétaire se déforma. Elle fondit en larmes.

« Pardonnez-moi, Véronique. Je suis énervée, mais je ne voulais pas spécialement me montrer désagréable avec vous. »

D'un discours haché par des spasmes de chagrin Véronique excusa Elvire, lui assurant qu'elle ne lui en voulait pas, qu'elle s'en voulait plutôt à elle-même.

« ... Je m'en veux d'avoir répondu aux avances de... monsieur Richard, de votre mari. Je ne croyais pas que ce serait comme ça ! Je croyais qu'il éprouvait pour moi... Je croyais qu'il m'aimait. Je ne sais pas si je pourrais encore supporter longtemps de travailler ici avec lui. Je préférerais encore travailler avec vous, Madame Nogaret. C'est vrai, dans le travail, je n'ai jamais rien eu à vous reprocher. Vous êtes peut-être sévère, mais vous vous êtes toujours montrée juste. Avec Richard en ce moment... J'en veux à Richard de... »

Une nouvelle crise de larmes silencieuses, et de nouveaux petits étouffements l'interrompirent.

« Eh oui, Véronique ! Ce n'est pas nécessairement un avantage d'être la maîtresse de son patron. On y gagne souvent d'être plus exploitée encore et de différentes manières.

— Oui, mais... Ce n'est rien, ça... En plus...

— ... En plus ?... En plus, un homme qui n'est pas fidèle à une épouse, il est difficile, et illusoire de lui demander d'être fidèle à une maîtresse. Bien sûr... il vous trompe, il nous trompe !

— Il me traite comme... comme... Après ce qu'il y a eu entre nous... ce qu'il y a encore... Il pourrait au moins... Qu'est-ce que je lui ai fait ?

— Remettez-vous ! Reprenez-vous ! Un peu de dignité, Véronique ! Ne vous laissez pas aller, ne vous vautrez pas trop complaisamment dans vos malheurs affectifs. Reprenez-vous. Reprenez en main votre destin !

« Je viens voir mon mari. Je ne veux pas qu'on nous dérange. Éloignez-vous un moment. Faites donc un tour aux archives, ou... en bas, peu m'importe, en prenant de quoi vous occuper... »

Véronique s'éloigna, pas vraiment rassérénée.

« ... Tu me prends manifestement pour une débile profonde ! Je n'ai jamais gaspillé l'argent, jamais dépensé inconsidérément ! Et si maintenant je dépense plus, il n'y a rien là de réellement dispendieux ! Ouvrir un compte à ton nom ! Sans m'en aviser ! Ne plus approvisionner le compte joint ! Tu voulais me mettre dans l'embarras, que je vienne pleurer un peu de pèze auprès de mon seigneur et maître, de ce lion superbe et généreux ? Ou quoi ?

— Tu retires souvent du liquide ; on sait même pas où ça passe !

— Moi, je sais où ça passe ! C'est ce qui importe ! Et ça ne met pas en jeu l'équilibre de nos finances. Et tout ce que tu dépenses, toi ! je ne sais pas où ça passe ! et depuis des lustres !

— T'es de plus en plus bizarre, incontrôlable. J'en ai parlé avec mes parents. Évidemment mon père me met tous les torts sur le dos. Et j'en ai touché un mot à ta mère.

— À ma mère ! Sans blague ? !

— Le docteur Grignard pense que, sûrement, si tu voulais bien suivre une psychothérapie...

— Tu cherches quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? Bientôt t'iras aussi voir le préfet, ma parole ! Tu veux me faire déclarer incapable, ou je ne sais quoi ! Tu veux me faire interner ! Je te le déconseille mon salaud ! »

Il s'était levé. Elle s'était vivement avancée vers lui, et d'un geste violent, d'un coup, lui avait saisi les bourses ! Elle voulait de l'argent, elle en aurait ! Il esquiva un geste de défense. Elle lui repoussa les bras et le gifla aussitôt de sa main libre. De l'autre elle serra plus fort, en imprimant à son poignet un mouvement de torsion. Elle portait les ongles courts dorénavant, ce qui, d'un point de vue pratique, avait, en l'occurrence, quelques avantages.

« Bas les pattes, Richard ! Tu peux mordre les nichons de Véronique jusqu'au sang, en la méprisant pour tout l'amour, non payé de retour, qu'elle te donne. Moi, je ne me laisse pas faire ! Et ne crois pas qu'elle se laissera faire, dans le registre qui la concerne, encore très longtemps. Je ne me laisse pas faire ! Ton carnet de chèque ! Ta carte bancaire ! Et le code, c'est quoi ? Magne !... Te tiens pas quitte de tout ça. On en reparlera, une fois calmés, plus benoîtement, à la maison... D'accord ?... D'accord ?

— D'a... D'a... D'ac...cord !

— D'accord qui ?

— D'ac... D'accord, Elvire ! »

Elle l'avait acculé dans un angle du bureau. Elle lui appliqua une secousse et une pression plus fortes et le lâcha. Il n'était plus maintenu debout par la poigne d'Elvire ni son épaule contre le haut du sternum. Il s'effondra lamentablement, le visage d'un blanc crayeux, cadavérique. Elle s'inclina vers lui.

« Je suis tout à fait capable de me passer de toi, s'il le faut. Capable de te remplacer moi-même, de te remplacer par quelqu'un d'autre. Ne tente pas de me nuire. Ne m'oblige pas à me débarrasser de toi ! Comprends-tu ? Et évite bien, surtout, bavard impénitent, de te plaindre de tout ceci ! »

Au deuxième essai elle parvint à imiter parfaitement la signature de Richard. Le code était correct, elle en avait eu l'intuition quand il le lui avait révélé.

Même lors de ses longues périodes d'hébétude une lueur éveillait le regard de Fabien, son triste visage martyrisé s'illuminait lorsqu'il apercevait la fidèle Elvire venant le visiter. Son état, son apparence lui avaient interdit de reprendre une vie ordinaire. Malgré la présence presque continuelle de sa mère à ses côtés, Elvire était devenue son principal point de repère, l'astre autour duquel gravitait son âme trop souvent en fuite, son esprit trop souvent en déroute, le seul corps, le seul et merveilleux corps humain vers lequel il pouvait s'avancer encore sans provoquer de drame, vers lequel il se sentait toujours attiré, le seul qui voulait bien accepter sans répugnance son corps ravagé de cicatrices, ses manières parfois brusques, ses gestes maladroits, le seul qui voulait bien l'accueillir, ne faire qu'un avec le sien.

Elvire éprouvait un genre de fascination morbide à s'offrir, à se donner à un Fabien si diminué, mais si attirant, si dépendant par sa laideur, à prendre un Fabien si malléable, si dépendant par ses fréquentes indigences mentales, mais alors toujours d'une belle vigueur animale, mais toujours si vaillant, si aimant. Il était un amant monstrueux, engendré par quelque dieu fou et oublié des âges les plus lointains, des confins les plus obscurs d'un monde ruiné. Il était un animal puissant, et docile, obéissant aussi, jusqu'à accepter, avec délectation, de se

désaltérer de toutes les liqueurs, se repaître de toutes les substances pouvant sourdre, émaner du beau corps aimé de sa très belle, très vigoureuse et très exigeante maîtresse.

Elle visitait Fabien chez la discrète mère de celui-ci, la brave mère dévouée, sachant s'enfermer le temps voulu dans la cuisine, après y avoir tiré jusque dans un angle un vieux siège à piétement métallique doté d'un seau hygiénique encastré dans l'assise. Elvire disposait alors des lieux à sa convenance, en prenait possession ; et de Fabien. Elle arrivait le matin ou l'après-midi, ou le soir. Généralement sans prévenir. Et toujours, quelque fût son état, Fabien se réjouissait de la voir, s'efforçait de la satisfaire.

Mais jamais Elvire ne s'absentait une journée entière, jamais elle ne passait une nuit entière en dehors de Malbreuil. Car sa vie était là, à Malbreuil. Son esprit, son âme s'y exaltaient. Souvent elle descendait dans la cave, au plus profond du très antique tumulus et demeurait debout, en méditation devant la tombe, devant les restes du grand guerrier à la hache sanglante ! La nuit, toujours, la plus grande partie de la nuit, elle la passait à Malbreuil où ses songes, ses rêves animaient son âme, la nourrissaient, plus qu'ils ne pouvaient le faire en un quelconque endroit au sol moins riche, moins parlant, à l'histoire moins dense ou ne lui appartenant pas, comme ici, cette histoire-là lui appartenait.

Des yeux de violeurs ! Des yeux de tueurs !... Dans la pénombre, des yeux haineux, aux blancs menaçants, mais des yeux que l'on baisse. Les yeux de mes fils ! Ils reculent, se détournent. Plus loin, mon épouse, qui sous mon regard courbe la nuque, et que rejoint sa malveillante progéniture. Je sors, dans la lumière du jour, je respire plus librement, plus fort. Je m'éloigne, me rapproche des hommes qui m'attendent.

Un cri de femme ! qui crie mon nom ! qui sur lui se déchire ! Comme se déchire ma cuirasse sous le coup que l'on me porte ! Des cris d'hommes qui accourent ! Trop fier ! Trop altier ! Trop confiant ! Trop convaincu de mon ascendant ! Je pivote trop lentement sur moi-même ! Je saisis ma hache, la dégage et frappe le premier de mes vauriens d'enfants, qui de sa lance me transperce le flanc ! Le deuxième, lui aussi, me porte un coup. Dans ma bouche, le goût du sang ! Le goût du meurtre ! Mon cœur se soulève ! Et j'élève le bras, et trop peu violemment je l'abaisse. Il s'échappe, échappe à ma hache que ma main laisse choir.

Et ce cri, qui sur mon nom, encore, se déchire ! Ce cri de femme ! Ma chère concubine ! Je m'effondre. Elle accourt. Elle se penche sur moi. Ses longs cheveux, si fins, si doux ! Mon regard se trouble. Un cri d'homme ! Je vois ma hache dans la main de mon fils ! Et ma concubine, si jolie, au si beau visage, à la si douce et longue chevelure, sur moi s'effondre. Et ce sang qui coule dans ma bouche ! et qui n'est pas le mien ! On la pousse.

Mon ami ! Depuis l'enfance où nous jouions ensemble, toujours fidèlement tu m'as servi ! Je lui demande. D'un signe de tête il me fait savoir qu'elle est morte. Il me dit qu'ils le rattraperont. Mais il me rappelle qu'il est de ma race, qui toujours a bien servi le clan ! Que le clan vit, aussi loin que l'on se rappelle, depuis plus de cinq générations, par ma race ! Il me demande quelle est ma décision !

Je sens son genou, sa cuisse dans mon dos. Je m'incline vers ma chère concubine au crâne ensanglanté, qui, près de mon autre fils, le premier à m'avoir assailli, à l'avoir, lui, déjà, payé de sa vie, au sol, gît. Et je pleure. J'en prends alors conscience, je me meurs.

La puissance de mes fils a servi ma puissance. En devenant plus puissant, en manifestant sans équivoque sa puissance peut-

on se libérer de ses oppresseurs ! Mais de ses géniteurs, seulement, on ne s'en affranchit, que par leur mort ! Voilà très longtemps, cela me fut révélé à mon grand détriment : à la mort seulement de ses géniteurs peut-on s'affranchir d'eux totalement ! À leur mort ! Alors, seulement !

Après plusieurs clignements d'yeux, Elvire se rendit compte qu'elle les ouvrait sur l'épaisse nuit de sa chambre. Elle se leva aussitôt et dans l'obscurité se précipita vers la porte. Dans le couloir elle alluma puis revint sur ses pas pour enfiler une robe de chambre, se chausser et prendre son sac à main. Elle courut, descendit les marches aussi rapidement qu'elle le put. Elle engagea la clef dans la serrure de la porte de la cave, la fit tourner, poussa vivement le battant qui heurta la paroi, et dévala le très raide escalier. Elle extirpa de sa cachette la grosse clef de la porte du bas.

Dans la lueur blafarde de l'unique ampoule de l'applique grillagée elle grattait le sol à l'aide d'un carreau de terre cuite, au pied de la tombe. Des gouttes de sueur débordaient ses sourcils, lui coulaient dans les paupières. Elle se releva, ôta sa robe de chambre, l'accrocha sur un angle de la vieille porte d'entre les caves. De son avant-bras, de la manche de sa veste de pyjama, elle s'essuya le front. Elle ressaisit le carreau mais se ravisa, et le remit sur la pile où elle l'avait pris. Elle gagna en quelques foulées pressées la première cave et ramena du réduit sous l'escalier certains des outils ayant déjà servi en ce lieu.

Elle reposa la brosse sur le bord du trou. Du bout du doigt, avec précaution, elle achevait de dégager le pourtour du crâne qu'elle découvrait. Courbée au-dessus, Elvire pleurait. De l'extrémité de ses doigts tremblants, elle caressait doucement l'os, autour de la brèche mortelle.

« Et toi, ma chère concubine, a-t-il suffi que l'on te couchât près de moi, sous la terre, pour que tu reposes en paix ? »

Entre ses doigts toujours tremblant Elvire émiettait finement la terre qu'elle laissait doucement glisser entre eux, sur le crâne défoncé. Elle la tassait doucement tout autour, puis au-dessus, de légères pressions de ses phalanges, de ses paumes. L'excavation comblée, le sol nivelé, ses pleurs à peine calmées un peu plus tôt, reprirent, s'accrochèrent. Elle ne se maîtrisait plus. Elle se portait les mains au visage, tentait d'essuyer les larmes emplissant ses yeux, ruisselant sur ses joues. Elle touchait du front le sol ameubli.

Elle râlait, elle délirait, elle rêvait. Elle voyait des images danser devant ses yeux. Des visions de joies. Des couleurs estivales. Elle entendait des rires cristallins et joyeux, des mots tendres, des mots doux, qu'elle ne comprenait pas. Elle éprouvait du désir. Elle éprouvait du plaisir, elle éprouvait le bonheur. Elle éprouvait le malheur. Elle ressentait le froid hostile de l'hiver. Le froid de la mort, qui gagne les membres et le cœur, avant que tout ne sombre dans l'anéantissement glacial de la tombe.

Elle entendit cette voix qui articulait des sons déchirants, des paroles douloureuses et rageuses qu'elle ne comprenait pas ! Et ces mots incompréhensibles qui l'angoissaient, lacéraient son gosier ! Cette voix étrange sortait de sa propre gorge !

Recroquevillée à même le sol, elle revint à elle dans la fraîcheur sépulcrale de la cave. Elle frotta de ses mains la surface de la terre déplacée. Elle remit sa robe de chambre et demeura un instant songeuse. Elle attrapa son sac à main et gravit en hâte les marches. En débouchant dans la lumière du couloir elle aperçut Richard à son autre extrémité. Il remonta

aussitôt vers l'étage. Elle fouilla dans son sac et trouva enfin la clef de contact de sa voiture.

Elle parqua la Honda devant une pharmacie, à proximité du lycée agricole. Dans sa boîte à gants elle retrouva non seulement un plan schématique de Fondettes, avec sur une face de la feuille l'appellation des lieux-dits, sur l'autre face les noms des différentes voies de la commune, une carte Michelin, et la carte « d'état major » des environs achetée peu avant leur établissement à Malbreuil.

Elle alluma le plafonnier. Les Hautes-Roches. Belle-Vue. Les Tourelles ! Le promontoire dominant la confluence de la Choisille et de la Loire ! Ce ne pouvait être que là ! Sûrement, c'était là !

Elle redémarra et suivit la départementale. Roulant à trop vive allure elle manqua l'intersection avec la rue des Hautes-Roches. Elle continua sa route afin de pouvoir remonter cette rue une fois dans la vallée. Elle dut ralentir dans les courbes plus serrées qu'il n'y paraissait. En bas, après avoir dépassé le rond-point desservant le pont sur la Loire, restant sur la rive droite, elle dépassa de ce côté-ci également la rue des Hautes-Roches. Elle décida de suivre la Nationale, de monter la rue de Beaumanoir et celle du Clos-des-Buis.

On ne parvenait pas par là au plus haut du versant. La rue, sans issue, aboutissait au grand portail à claire-voie d'une propriété où, entre les arbres montant vers le sommet du coteau, se dressait une imposante maison à l'architecture contemporaine, au toit d'ardoises à structure pyramidale surmonté d'une large souche de cheminée cubique. Elle laissa tourner le moteur tandis qu'elle compulsait encore ses cartes. Après avoir manœuvré, en redescendant elle faillit, à la sortie de la première courbe, accrocher un véhicule en stationnement qu'elle n'avait pas remarqué plus tôt. Elle suivit à nouveau la Nationale 152 en direction de Luynes et tourna dans la rue

Jules-Inglebert, qui, presque droite et très en pente escaladait le coteau. Elle suivit ensuite, malgré un panneau interdisant de l'emprunter en tournant sur la droite, la rue de Bois-Milhiers. Un peu plus loin, après deux virages, une légère côte encore, un haut mur de vieilles pierres bordait la rue, à droite, sur plusieurs centaines de mètres. Elle redescendait déjà vers la vallée de la Choisille. Elle fit une rapide marche arrière et s'arrêta près de l'entrée de la propriété dissimulée par le mur. Elle se saisit de la carte au vingt-cinq millième.

Elle se trouvait sur le promontoire prolongeant le plateau, entre, au nord-est, le petit thalweg qui l'entaillait, emprunté par la départementale, la vallée de la Choisille à l'est, la vallée de la Loire au sud, la dépression suivit par la rue Inglebert à l'ouest. Au plus haut du promontoire ! Sur le promontoire qui dominait, de plus de quarante mètres, Tours, au sud-est, et la Loire et ses îles, et l'ancien gué de LouisXI, et LaRiche, sur l'autre rive, et le Cher !

C'était là ! Là, que tout s'était déroulé, là que tout s'était accompli !

Les cieux pâlissaient à l'est. Elvire monta sur l'aile de sa voiture, puis sur le pavillon. S'appuyant des mains sur le mur elle put y poser un pied, ensuite, après une poussée de l'autre jambe elle s'y retrouva debout. Elle gagna alors à petits pas prudent mais rapides le couronnement du pilier le plus proche. Elle dominait de grandes pelouses. Dans le petit jour elle distinguait de jeunes arbres isolés, un terrain de tennis dont les mats des projecteurs, éteints pour l'heure, se découpaient en noir sur le ciel. Au fond, des bois épais, plantés de pins principalement, bouchaient l'horizon, la vue sur les vallées, sur Tours, qu'elle savait s'étendre beaucoup plus bas, derrière. L'on était là tout près de la ville et l'on se croyait au bout du monde. Mais Elvire percevait tout de même la rumeur de la circulation qui commençait à s'intensifier au-dessous, sur la Nationale, sur

le pont du périphérique. De l'autre côté de l'immense pelouse aux arbres épars, une grande demeure blanche, basse, à plusieurs ailes.

Les lampes du portail où elle se trouvait juchée s'illuminèrent, ainsi que les réverbères jalonnant la longue allée bitumée rejoignant un garage dissimulé par de grands arbustes et la demeure. Elvire perçut une petite voix aigre en dessous d'elle ; celle de l'Interphone. Elle n'y attacha pas grande attention et ne comprit pas, ne chercha pas à comprendre ce que pouvait dire la voix en question.

« Ici ! Tout s'accomplit ici ! »

Les bois fermaient le dessus du plateau, maintenaient encore dans cet espace restreint, relativement, sous le ciel qui s'éclairait du rayonnement solaire perçant à un horizon invisible, un réduit d'ombre, d'obscurité.

« Enfin, merde ! Vous, là-haut, vous m'entendez, ou quoi ? Qu'est-ce que vous foutez là ? Descendez ! Descendez ! »

La voix, au ton agressif, était celle d'un homme, en blouson, mais cravaté, armé d'un fusil de chasse, et campé sur l'allée d'asphalte rougeâtre.

« Oui. Pardonnez-moi, Monsieur. Je descends. »

Elvire quitta le pilier pour le mur, fléchit sur ses jambes, du bout des doigts d'une main s'assura par une légère pression sur son sommet, et sauta en souplesse sur la pelouse à l'intérieur du domaine qu'elle examinait. L'homme eut un mouvement de recul et redressa le canon de son arme.

« Vous êtes dingue ! Foutez le camp ! Ou bien on appelle la police ! Qu'est-ce que c'est que ces manières !

— Veuillez m'excuser, je vous en prie, pour la méthode un peu cavalière que j'ai pu choisir pour examiner votre propriété, et, je m'en rends compte, pour m'y introduire, alors que vous ne comptiez peut-être pas m'y inviter. J'aimerais que vous m'autorisiez, Monsieur, à visiter votre petit domaine, les extérieurs seulement ! jusqu'à l'amorce de la pente, et un peu plus bas si vous êtes propriétaire plus loin que la lisière des bois.

— Euh !... Madame, je... Mais pourquoi donc... Et comment se fait-il... Que vous est-il arrivé ? Vous sentez-vous bien ? Avez-vous besoin d'aide ?... »

Le jour se levait. Baissant les yeux sur elle-même, Elvire releva les mains, les considéra un moment, se toucha le visage, jeta un coup d'œil à ses pieds, à ses environs immédiats. Elle resserra le col de sa robe de chambre. Elle s'avança lentement, sans vraiment se rapprocher de l'homme, en se dirigeant vers le fond de la propriété.

« Je ne suis pas très présentable. Pardonnez-moi cela également. Une insomnie ! Cela m'arrive fréquemment. Au lieu de tourner en rond, ou de lire, comme d'habitude, j'ai décidé de faire un petit tour en voiture, une promenade. Une crevaïson... Et voilà ce qui explique ma triste apparence, mon teint... terreux, mes mains terreuses aussi. Je me suis souvenu de cet endroit, un peu plus tôt, dans la nuit. Et, en me retrouvant à passer devant, je n'ai pu résister à la tentation de découvrir ce qui se cachait derrière ce long et haut mur... »

L'homme restait méfiant. Depuis l'Interphone du portail il informa son épouse du déroulement de son affaire et sans doute

l'invita-t-il à exercer, la main sur le téléphone, une discrète surveillance. Tous les volets roulants remontèrent et les rideaux s'agitèrent, s'écartèrent faiblement, tandis qu'il accompagnait prudemment, marchant à distance, le canon du fusil bas, mais toujours verrouillé, son étrange et matinale visiteuse.

Elvire apprit que cette propriété était issue du partage en plusieurs lots d'une autre englobant à l'origine le dessus et le flanc sud du promontoire entre la rue Jules-Inglebert et le petit domaine de Belle-Vue, plus bas.

« Belle-Vue ! En contrebas, au-dessus de la Choisille.

— Belle-Vue ?... Bel... Un lieu anciennement consacré à Belenos, ou Bel...

— À Belenos ?

— Un ancien dieu celte, Monsieur. Sans doute est-ce cet ancien dieu qui se cache derrière cette appellation si répandue de lieux d'où la vue n'est pas toujours si belle qu'on pourrait le croire. Belle-Vue ! Un nom issu de siècles d'acculturation chrétienne, qui nous trompe sur son sens, son origine... Mais les vieilles racines, pour qui les cherche, affleurent encore, ici ou là !

— Et que cherchez-vous ici, chez moi, plus précisément ?

— Ces lieux... ne me sont pas aussi parlant que je l'avais espéré... Ils sont méconnaissables...

— Méconnaissables ? Comment ça ?

— ...

— ... Évidemment si vous les comparez seulement à quelques vieilles gravures que j'ai pu voir... Certes, tous ces pavillons construits sur les flancs du coteau... Ne serait-ce que depuis le siècle dernier, il y a eu ici quelques bouleversements... Ah ! Aussi, pendant la dernière guerre, les Allemands avaient installé dans le coin des batteries de D.C.A. Eh oui ! Sur ces hauteurs qui, il faut s'en souvenir, dominant

Tours et Saint-Pierre-des-Corps ! Grands carrefours routiers et ferroviaires ! Avec tous ces ponts sur la Loire et le Cher !...

« J'oubliais ! Ce ne sont pas les premiers travaux à avoir dénaturé le site : bien plus tôt il y eut même une fortification médiévale sur cette motte ! Un fortin construit sur l'ordre de Foulque Nerra, un comte d'Anjou. Pour surveiller Tours, une quarantaine de mètre plus bas... Si les arbres ne bouchaient pas la vue, si on les abattait, ce qui serait dommage quand même, vous pourriez voir toute l'agglomération à vos pieds : Saint-Cyr, sur ses coteaux moins élevés dominant la Choisille et la Loire, LaRiche sur l'autre rive, et Saint-Avertin, Chambray, sur les pentes au-dessus du Cher... et Tours, bien sûr, dans la plaine, et plus loin Saint-Pierre-des-Corps, qui doit son nom à un vieux cimetière païen...

« Imaginez, à l'origine, dans cette riche vallée agricole les petites collines sur lesquelles la ville s'est construite d'abord. En reste celle, encore discernable, et bien marquée de nos jours, qui est ceinturée par les murailles gallo-romaines, derrière la cathédrale... Vous connaissez ?... Les autres petites éminences, dont Beaumont, ou Les Montils, ne subsistent plus guère que par leurs noms. Imaginez la Martinopole autour de l'emplacement du tombeau du saint, saint Martin !...

« C'est à cette motte, fortifiée par Foulque le Noir, que le lieu-dit, juste en dessous, doit son appellation : le Pont de la Motte ! Le pont de la route de Luynes qui franchit, qui franchissait la Choisille à sa confluence avec la Loire. N'oubliez pas le guide ! Hum !... Pardon !

— Je vous remercie pour votre patience, votre compréhension. Je suis désolée de vous avoir importuné. Je vous demande encore une fois de bien vouloir me pardonner de vous avoir, sans doute, retardé.

— Rien de très grave. Ça ne fait rien... Vous seriez intéressée par la maison, le terrain ?... Mais nous ne sommes pas vendeurs, hélas !

— Non, en vérité ; non ! Voyez-vous, nous venons d'acheter récemment un domaine près de LaMembrolle. Le cadre est plus campagnard, la bâtisse plus ancienne à première vue... Rien de comparable à vrai dire... Si ce n'est... que c'est là qu'il aurait voulu... Je vais rentrer maintenant. Je ne voudrais pas que mon mari s'inquiète inutilement. Merci, Monsieur ! Merci, et au revoir ! »

De retour à Malbreuil, sans faire la moindre toilette, Elvire se jeta sur son lit, puis ressentant la fraîcheur, s'y glissa, et s'endormit.

C'était là-bas qu'il aurait voulu reposer ! Là-bas, au-dessus des vallées, au-dessus de la grande vallée, sur la pente ensoleillée ! Là où il avait vécu ! Avait-il vécu assez longtemps pour exprimer... ? Avait-il pu exprimer sa volonté ? Son fils, après lui, avait-il gouverné le clan, régenté tout le pays, que lui, avait conquis ? Était-ce son fils qui l'avait fait inhumer sur le versant le plus froid d'une lointaine colline ? ! qui l'avait cloué dans la tombe, sous un lourd fardeau de pierre ? !

Elvire s'éveilla. Sa transpiration avait dilué en partie la crasse de ses mains et de son visage, et maculé ses oreillers, ses draps. Il était encore tôt. Elle se redressa tout à coup et redescendit à la cave avec une puissante lampe sur accus et une baladeuse. Elle se pencha sur la tombe, s'allongea sur son bord, la tête au-dessus de la poitrine du vieux guerrier. Des côtes portaient des marques. Elles avaient été entamées par les coups reçus. « Les meurtriers ! Les meurtriers ! Les vils tueurs ! ». Et pire ! Elvire, munie d'une languette de bois dur, d'un pinceau aux poils raides, après avoir attentivement examiné la cage thoracique effondrée, l'anormal écartement d'autres côtes, après

avoir poursuivi en un point précis la fouille, en acquit alors la certitude : c'était de malemort que le grand guerrier avait péri ! Et l'on redoutait tant son retour, tant qu'il revint, que, pour l'en empêcher, pour le tenir dedans la tombe, le fixer plus sûrement dans et à la terre qui le retenait de trop incertaine façon, on lui avait enfoncé un pieu à travers le corps ! On l'avait cloué dedans sa tombe ! Et le sol avait conservé la trace du pieu maintenant pourri, maintenant dissous. Et quand le pieu s'était enfin totalement défait, dilué dans le temps, l'humidité, dans le mycélium de champignons microscopiques, dans les moisissures, par le travail secret d'imperceptibles êtres fousseurs, le noble guerrier s'était trouvé libéré, affranchi de sa malédiction !

Elvire pleurait encore au-dessus de la tombe. Et ses larmes s'écrasaient sur le sol sacré de la fosse, s'écrasèrent sur les os vénérables du vieux guerrier trahi et martyrisé.

Encore osa-t-elle toucher le front altier. Cette fois-ci elle laissa sa main s'appesantir sur le crâne ombreux. Elle éprouvait une tendresse indicible pour cet être si lointain et si proche à la fois, mort depuis si longtemps, mais qu'elle sentait pourtant en elle si vivant ! Elle ne connaissait ni son nom ni son visage, mais elle ressentait à son égard comme une irrépressible sollicitude, elle se sentait liée à lui par quelque indéfinissable inclination, et ce, à un point tel, qu'elle en éprouvait un cruel malaise. Elle retira sa main. Elle se redressa. D'un mouchoir trouvé dans une poche de sa robe de chambre elle sécha ses larmes. Elle demeura, debout, un long moment sur le bord de la tombe. De temps en temps elle tournait les yeux sur la gauche, au-delà des pieds du guerrier à la hache sanglante, vers la terre fraîchement remuée et nivelée, et son âme était submergée d'une grande affliction l'amenant à suffoquer à plusieurs reprises. Ses sanglots s'espacèrent. Épuisée elle décida enfin de

monter prendre du repos. Après un shampoing et une douche elle se recoucha.

Richard se retourna juste à temps pour la voir et put éviter le coup de pelle lui visant la hanche, en se protégeant, d'un heureux réflexe, du manche de sa pioche.

« Merde ! T'es dingue ! Arrête un peu, hein ! Arrête ! T'es pas au Palestrium ? T'es pas partie faire ton sport ? T'es déjà revenue ? Avance plus ! N'avance plus ! Elvire ! N'avance plus ! Je faisais rien de mal, enfin ! C'est chez moi aussi ! Je peux bien essayer de savoir c'que tu y fabriques, quand même !

— N'as-tu donc pas entendu mes avertissements ? ! N'as-tu pas retenu mes ordres ? ! Que profanes-tu ce lieu ? ! Que cherches-tu à violer cette sépulture ? Qu'est-elle pour toi ? Qu'a-t-elle été pour toi ? Rien ! Rien ! Tu n'es rien pour elle ! Tu n'as jamais rien été pour elle !

— Qu'est-ce que tu dis ? Mais qu'est-ce que tu racontes, à la fin ?

— Que tu veuilles souiller, du contact de tes mains...

— C'est ça ! C'est ça ! Je comprends ! Reste où t'es ! Reste où tu t'trouves ! Y a quelqu'un d'autre là-dessous ! Au fond de l'espèce d'entonnoir ovale que t'as creusé l'autre nuit, t'en as trouvé un autre ! Une autre ! Une femme ! Il y a un deuxième squelette, et c'est celui d'une femme ! De la même époque ?

— Richard, sort d'ici ! Et tâche de la fermer là-dessus ! Richard, je ne te le pardonnerais pas si tu en parlais ! Entends-moi bien, Richard ! Médite bien sur ce que je te dis ! Et sur ce que, déjà, je t'ai dit.

— J'en ai marre ! C'est quoi tout ce cinéma, ce cirque ? Tu te contrôles plus ! Là, tu me fais le coup de l'exaspération, encore, et pour quoi ? ! Tu creuses des trous comme une folle ! Tu chiales comme une madeleine sur des os vieux de deux ou trois

millénaires ! Tu te tires en bagnole en pleine nuit, pour grimper sur des murs, faire peur aux gens ! Je t'ai suivie l'autre nuit ! Je t'ai vue ! J'avais honte de toi ! Je te surveille depuis un certain temps ! Je n'ai plus confiance ! Tu me fouts la trouille, bordel ! Tu comprends ? Je sais pas ce qui se passe chez toi. Mais tu déjantes complètement. T'es de plus en plus souvent à côté de la plaque ! Va falloir que tu te reprennes, que tu fasses un effort ! Ça va pas pouvoir durer longtemps comme ça ! C'est plus possible de continuer comme ça !

— Tu ne dois plus venir ici, Richard. Sors de notre tombe, au plus vite ! »

Richard tourna autour de la fosse, en surveillant Elvire avec vigilance. Il doutait tout à coup sérieusement d'être en mesure d'avoir le dessus tout aussi bien en cas d'affrontement physique que verbal. Il avait vu briller les yeux d'Elvire après qu'il se fût fait surprendre, vu briller sur ses joues les larmes de son indignation non feinte. Mais, loin de l'abattre, cette indignation, cette peine, au lieu de faire perdre à Elvire ses moyens, l'emportaient vers une colère manifeste, vers une menaçante et froide excitation, difficilement, dangereusement maîtrisée.

CHAPITRE IX

« Je ne croyais pas être obligée, disons-le, de devoir prendre un rendez-vous pour te voir ! As-tu donc tellement à faire ?

— Je n'aime pas que l'on me dérange en venant à l'improviste.

— Autrefois, voilà pas si longtemps d'ailleurs, je pouvais venir te voir à peu près n'importe quand. Ou c'est toi qui venais. Tu passais souvent, même ! Et tu pouvais me consacrer des après-midi entiers.

— J'ai grandi.

— Ce n'est pas une question de croissance ou de maturité...

— Je suis assez occupée.

— Bon sang ! Mais bien sûr ! Et qu'as-tu donc de si important à faire que tu ne visites plus jamais ta pauvre vieille mère, ou que tu n'aies même plus le temps de la recevoir ?

— Nous nous voyons moins qu'autrefois, c'est vrai. Mais j'ai ma propre vie à mener. Et je trouve que nous nous voyons suffisamment.

— ... Depuis que vous êtes arrivés ici... ou un peu après, en fait... ce n'est plus comme avant !

— Merci ! J'avais cru le comprendre. Je le reconnais. Et alors ?

— Elvire, tu peux me parler, tu sais... Si quelque chose ne va pas... En parler, ça peut soulager. Le dire, c'est déjà résoudre le problème...

— Quelles sornettes me chantes-tu là ! Allez voir votre curé ou votre psychiatre, Messieurs, Mesdames, dites-lui tout, et tout ira mieux ! Crois-tu que j'aurais quelque chose à leur raconter ? Quelque chose qui mériterait de leur être raconté, à ce genre de fumistes ? ! Et que je m'en trouverais mieux, en plus ? !

— Je me rends bien compte que tout ne va pas aussi bien que tu voudrais me le laisser croire ? Je te sens sur la défensive... Avec Richard, ça va comme tu veux ? Vous entendez-vous toujours aussi bien qu'au début ?

— Tant que je me comportais en me conformant à l'image de la femme que l'on m'avait inculquée, il n'y avait pas de problèmes majeurs...

— Ah ! Il y a donc bien des problèmes au sein de votre couple ! Elvire, il n'y a tout de même pas... quelqu'un d'autre ?

— Si. Mais cela importe peu, au fond. Ce qui importe, c'est que je me refuse dorénavant à être méprisée par un macho, une brute !

— Mais ton mari ne m'a jamais paru tel que tu le décries ! Un amant ! Tu as un amant, voilà, en fait, la véritable cause... »

Elvire se dressa d'un coup, comme un diable sortant de sa boîte. Elle se retrouva debout, marchant de long en large devant le canapé où sa mère restait enfoncée. Le ton de la discussion s'éleva.

« Tu ne comprends rien ! Je me refuse à ce que Richard me traite, continue à me traiter comme une merde ! À me traiter sans plus de considération ! Je me refuse à me comporter obligatoirement comme une épouse soumise, aimante, passant tout à son homme ! Je me refuse maintenant à suivre en tout les avis de mon époux ! Je me refuse à subir les injures, les coups !

Et si pour cela il me faut moi aussi en crier, des injures, ou en donner, des coups, j'en crie, j'en donne !

— Mais enfin... ! Enfin ! C'est... C'est ton amant qui te dresse contre Richard comme ça ? C'est incroyable ! Richard était catastrophé quand il m'a demandé de te parler, quand il m'a demandé d'essayer de...

— C'est Richard qui t'envoie ! Pour me ramener dans le droit chemin ! C'est un peu fort ! C'est Richard qui t'envoie !

— Songe à tout ce temps que vous avez passé ensemble ! Vous avez déjà une vraie vie en commun. Une vie de couple, cela se gère, cela se construit. Il y a des hauts et des bas. Aux bas, il faut apprendre à y faire face ! Il faut savoir les surpasser pour construire un foyer harmonieux, où un enfant, où des enfants ! pourraient grandir sereinement...

— Arrête un peu, tu veux ! Tu me saoules avec tes conneries !

— Elvire ! Qu'est-ce qui te prends ? Je ne te reconnais pas ! C'est toi qui va arrêter ! Tout de même ! Ça n'a pas de sens ! Je te rappelle que vivre ensemble... que le mariage c'est un contrat, passé devant les hommes, mais aussi, et surtout ! un contrat passé devant Dieu ! un sacrement ! avant d'être une histoire d'amour !

— Une histoire d'amour ! Et... Et Dieu !... »

Elvire s'étranglait en criant. Elle saisit un lampadaire qu'elle balança en un va-et-vient rapide et le projeta dans les airs.

« Et puis quoi encore, bordel de merde ! »

Le fil se tendit. Le mouvement giratoire entamé par le lampadaire se vit brusquement modifié. La prise s'arracha. Le socle, un disque de fonte caréné de plastique, s'abattit avec fracas, le faisant éclater, sur le plateau de verre de la table basse

devant le canapé. Madame Yvette Nogaret s'était rapetissée davantage et détournée légèrement comme la lampe tombait vers elle. Élargi vers le haut, le diffuseur de verre dépoli, un cône inversé, à l'extrémité du mât du lampadaire, se brisa contre le corps en forme de vase d'une grosse lampe posée sur une colonnette derrière le siège. L'assise métallique du diffuseur fendit le vase qui, entraînant son étroit abat-jour, s'effondra sur la mère d'Elvire.

Après son bref emportement, ses cris et ceux de sa mère, après le bref vacarme provoqué par la casse du verre et de la faïence, Elvire reprenait son souffle, cherchait à retrouver son calme. Toujours debout, depuis l'autre côté de la pièce, l'œil fixe, elle considérait sa mère avec incompréhension et demeurait interdite. Sa mère qui s'était d'abord penchée en avant, se redressait, se portait les mains à la poitrine et à l'épaule et pivotait sur elle-même. Elle geignait, couinait misérablement. Elle étendit ridiculement une jambe en avant et la replia aussitôt.

Une crise cardiaque ! Sa mère subissait une attaque cardiaque ! Elle en avait déjà été victime, à deux ou trois reprises, sans conséquences trop fâcheuses. Elvire n'avait jamais encore assisté à l'une de ces crises. Sa mère tantôt la fixait du regard, tantôt semblait chercher des yeux... son sac ! son sac à main !

Elvire sortit enfin de son inertie, s'avança vivement. En quatre ou cinq enjambées elle se trouvait près de sa mère. D'un geste brusque elle prit le sac et l'ouvrit. Dans un claquement sec elle le referma et se pencha sur sa mère. En un sursaut celle-ci tenta de se reculer. Elvire se redressa et, se tournant vers la grande fenêtre, demeura longtemps pensive. Sa face perdait de sa dureté. Son visage, dans la lueur douce de l'après-midi filtrant à travers les vitres et les grands rideaux, gagnait en impassibilité.

Elle était seule, seule avec sa mère, dans la grande maison. Ce n'était pas jour de ménage de Lucienne Heurtebise. Et Richard rentrerait tard. Il rentrait de plus en plus tard !... Malbreuil !... Les caves de Malbreuil ! La cave de Malbreuil !

Elle se tourna vers sa mère et s'en approcha. Elle ne savait trop comment s'assurer de son état. Comme elle l'avait vu faire dans quelques films ou feuilletons télévisés, elle tâta sa mère du bout des doigts, au cou, au niveau de l'artère, de la carotide. Elle ne percevait aucune pulsation flagrante. Elle essaya de l'autre côté... Elle n'en était pas très sûre, mais... Elle posa le sac sur l'accoudoir. De l'extrémité des doigts, toujours, elle pressa simultanément aux niveaux supposés des deux carotides. Rien ! Elle se concentra. Si... Peut-être ! À moins que ce ne fût la pression, le battement de son propre sang ! Elle pressa un peu plus ; un peu plus fermement ; un peu plus longtemps. Elle pressa longtemps. Suffisamment, à son sens. Rien ! Plus rien.

Elle remit un peu d'ordre dans le bureau, ramassa quelques éclats de verre, de céramique, en particulier sur le canapé. Un gros morceau du vase se trouvaient sur l'assise, et un plus petit, un seul, sur la jupe de sa mère. Elle décida de la conduire dans le grand salon et de l'allonger sur la méridienne.

Elle étudia sa mère de près, tentant de surprendre sa respiration, et lui examina attentivement le cou... Elle décrocha enfin le téléphone.

« Quel malheur votre fâcherie, votre bouderie, que vous ne soyez pas revenue plus tôt après être sortie de la pièce ! Elle est morte à cause de votre dispute ! Vous n'auriez pas dû vous emporter de cette façon. Tous ces ravages ont dû la bouleverser, lui faire un choc !... Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi. Ce n'est pas le moment de vous accabler de reproches. Et cela n'y changera rien. Il est vrai que vous n'étiez sans doute

pas suffisamment sensibilisée à ses problèmes. J'en ai ma part de responsabilité. J'aurais dû vous en parler, vous informer précisément des risques que...

— Docteur... Je... Je n'ai pas pu... Quand j'ai trouvé dans son sac des comprimés... J'ai essayé de lui en faire avaler un, après l'avoir allongée... Mais... C'était trop tard... Trop tard... »

Après l'équipe du S.M.U.R., après le docteur Grignard, le médecin le premier contacté et le premier sur place, le docteur Labroult, qui suivait madame Yvette Nogaret depuis de si nombreuses années et le dernier sur les lieux, se retira finalement.

Elvire le revit brièvement lors des obsèques, avant la crémation, et eut l'occasion de lire sa prose pompeuse et difficilement déchiffrable dans le registre des condoléances. Ensuite, ce digne représentant du digne corps médical ne se trouva plus au rang de ses préoccupations.

Sa mère était morte. Mort salvatrice de sa génitrice ! Elvire était libre ! Elvire venait de gagner enfin son indépendance. Son indépendance financière ! Sa pleine autonomie ! Malbreuil ! Malbreuil ne pouvait plus lui échapper. Que le divorce devînt inévitable, elle pourrait tout de même conserver Malbreuil ! Elle en avait maintenant les moyens. Les moyens d'y demeurer le seul maître ! Assurée de pouvoir gérer sa vie à sa guise, de pouvoir assumer ses choix, elle reprit plus sereinement ses occupations.

Au début d'une séance de footing, après avoir descendu l'allée de Malbreuil et refermé derrière elle le portillon, elle frappa à la porte de la conciergerie. Le vieux Camille Heurtebise, peu vigilant cerbère, arriva à pas lents. Malgré la fraîcheur du fond de l'air, il faisait beau. Elvire, peu frileuse, était légèrement vêtue d'une tenue noire très souple et très moulante, simplement agrémentée d'une ceinture avec une

petite sacoche sur le ventre. Ils se saluèrent. Elle avait déjà remarqué les louables efforts que le vieil homme faisait pour ne pas paraître la regarder trop complaisamment lorsqu'il en avait l'occasion. Avec ce décolleté joliment arrondi et profond, en cet équipement minimaliste révélant si parfaitement un corps si bien tourné, Elvire savait troubler inmanquablement le vieillard. Camille Heurtebise ne parvenait pas à détacher ses yeux des formes sculpturales de l'aimable personne de sa propriétaire. Il ne pouvait se satisfaire de simplement croiser son regard. En prenant conscience, il s'en excusa.

« ... Madame, pardonnez-moi, même à mon âge le spectacle d'une jolie femme ne me laisse pas en repos. Et vous... vous êtes si désirable... Je veux dire, si belle... Vous pourriez réveiller un mort !

— C'est moi qui devrait vous demander pardon de vous tourmenter de la sorte.

— Oh non ! Ce n'est pas un tourment ! Mais, Madame, faites attention, en vous promenant comme ça vous pourriez... exciter des convoitises... de gens mal intentionnés. Vous voyez, quoi ! Faut être prudente. Faudrait pas que...

— Bien sûr. N'ayez crainte.

— Voulez-vous que je vous offre quelque chose. j'allais me faire un café. En voulez-vous une tasse.

— Oui, s'il vous plaît. »

Heurtebise approcha une chaise de la table couverte d'une toile cirée aux motifs colorés. Elvire s'assit aussitôt en le remerciant. Elle crut un instant que le vieux Camille allait avoir un malaise. Parce qu'elle avait ouvert et refermé machinalement deux ou trois fois les jambes ? À cause de la vue plongeante qui s'offrait à lui ? À cause des mamelons turgescents pointant à travers la mince étoffe ?

« Je vous remercie d'avoir bien voulu, malgré votre âge, reprendre le petit entretien du parc, des parterres. Je vous avais dit que vous pourriez procéder à cet entretien à votre convenance, quand vous le souhaiteriez, sans nous prévenir nécessairement de vos interventions. Maintenant je veux que vous me préveniez, moi. Vous n'interviendrez qu'avec mon accord.

— Oh ! Je vous ai dérangé, vous ou votre monsieur ? Je suis désolé, j'ai fait trop de bruit...

— Rien de tout cela, rassurez-vous. J'aurais besoin d'une certaine tranquillité, j'aurais besoin également et surtout de votre discrétion, car vous ne serez pas sans remarquer certaines choses... Je pourrais bien sûr accéder à Malbreuil par le chemin de terre et les bois, par le vieux portail de l'autre côté. Mais l'accès est malaisé et peut-être, tout compte fait pas plus discret.

« Mes rapports avec mon mari ne sont pas très cordiaux. J'ai besoin d'indépendance. Je ne suis pas une épouse bien sage. Comprenez-vous ? J'ai beaucoup de retard à rattraper, beaucoup d'énergie à dépenser. Quand je serai accompagnée, à mon retour, ou à mon départ de Malbreuil, je vous téléphonerai. S'il y a quelqu'un chez vous, vous m'ouvrez le portail, que je n'ai pas à m'arrêter, qu'on ne soit pas tenté de dévisager la personne qui m'accompagne. Je veux votre discrétion, votre silence sur tout cela. C'est une affaire entre vous et moi. Je serais très fâchée que vous trahissiez ma confiance ; et ce ne sont pas des paroles en l'air, croyez le bien. Si vous voulez bien répondre à mon attente, je me montrerai reconnaissante, d'une façon ou d'une autre, Monsieur Heurtebise.

— Je ne dirai rien ; à personne. Madame, je ferai tout mon possible pour vous satisfaire, vous savez. »

Heurtebise finit de remplir les tasses et apporta le sucre dans son emballage de carton qu'il posa devant Elvire. Après qu'elle se fût servie, il se saisit à son tour d'un morceau de sucre et le mit dans sa tasse tout en jetant un regard à sa troublante patronne. Ses doigts trempèrent dans le café brûlant. Elle lui prit la main au pouce et à l'index humide.

Depuis peu Elvire sentait sa poitrine monter et descendre, sa respiration s'alourdir.

« Camille Heurtebise, ma morale n'est plus, n'est pas la morale commune. Je puis vous remercier, dès maintenant, de notre complicité naissante. Vous, vous n'avez plus beaucoup de temps à perdre, et moi, je vous l'ai dit, j'ai beaucoup de temps à rattraper, beaucoup d'énergie à dépenser. »

Elle lui lécha les doigts. Il se laissa faire. Elle s'assit sur ses genoux. Il ne s'y opposa pas. Elle le baisa sur la bouche. Il répondit, maladroitement, à son baiser.

Dans la journée, en veillant toujours à ce que ni la femme de ménage ni Richard ne fussent présents, elle amena donc parfois Fabien à Malbreuil, et se livra avec lui en maints endroits de la vaste demeure à divers exercices hardis. Il arriva qu'il eût des moments d'absence, quoiqu'elle veilla à ne l'entraîner à Malbreuil qu'au mieux de sa forme, en dehors des périodes de fortes céphalées. Alors, s'il advenait qu'elle ne pût le surveiller un moment, elle l'attachait par une chaîne cadenassée au cou à un radiateur, ou au conduit du chauffage central. Elle aimait en revenant ensuite vers lui, le prendre, là, sur le sol, en son triste état de bête en rut ; elle aimait alors se faire prendre par lui.

Madame Picault, toujours au chômage, lors des heures de liberté que les escapades de son fils avec Elvire lui permettaient, avait fait la connaissance d'un préretraité, un

nouveau voisin. Et c'est bientôt avec soulagement et non plus avec inquiétude qu'elle en vint à voir partir Fabien. C'est avec impatience qu'elle en vint à attendre la venue d'Elvire, afin de pouvoir s'échapper de l'atmosphère pesante de son petit logement où la vie lui devenait de plus en plus insupportable, et ce, d'autant plus, que Fabien, en l'absence de sa maîtresse, laissait libre cours à son aigreur et se montrait, selon les dires de sa mère, souvent très désagréable, voire agressif à son égard. Il arriva même qu'elle s'interrogea devant Elvire sur la possibilité d'un placement de Fabien dans un établissement spécialisé, qu'elle envisagea un internement, comme « chose en définitive peut-être souhaitable ». Sans doute ces idées-là lui avaient-elles été soufflées par l'homme récemment connu et aimé, admettant difficilement que sa nouvelle amie consacraît tant de temps à un tel fils.

Même si la chose n'était pas si simple à réaliser, car elle aurait nécessité également la collaboration, l'accord d'un médecin, du préfet, que sa belle-mère ou son beau-père, madame ou monsieur Lambrecht, lui eussent proposé d'enfermer Richard, Elvire s'en fût réjouie. Mais elle ne voulait accepter pareil traitement pour Fabien. Elle proposa d'employer une garde-malade pour soulager madame Picault, la remplacer la nuit et quelques jours par semaine. Il se révéla particulièrement difficile de trouver une personne suffisamment disponible et peu exigeante en matière salariale, et qui retint les suffrages à la fois de la mère de Fabien, de Fabien lui-même, et d'Elvire ; qui la voulait âgée et peu avenante, sans le dire expressément. Elvire procura les moyens de la rémunération de cette employée à domicile, ainsi que, mais dans une mesure moindre, le nouvel ami de madame Picault.

Après que Richard eut quitté sa chambre à l'étage de la Maison Neuve pour en occuper une autre au rez-de-chaussée de l'Aile Basse, il arriva qu'Elvire s'enhardît à trois ou quatre

reprises à garder ou ramener, à cause d'une absence inopinée de la garde-malade, Fabien, la nuit, à Malbreuil. Les deux dernières fois elle avait surpris Richard dans son ancienne chambre. Il prétextait y rechercher la batterie de rechange de son ordinateur portable, puis, comme elle se préparait à effectuer une séance de yoga sur le tapis du couloir alors que Fabien s'était assoupi, « un livre » dont Richard eut de grandes difficultés, à la demande d'Elvire, à retrouver le titre. Elle le soupçonna de l'espionner et d'avoir peut-être découvert en ces occasions la présence d'un étranger dans la maison.

CHAPITRE X

« Et mon père m'a encore passé un savon ! Merde ! Je ne suis quand même plus un gosse, pour qu'il me fasse sans arrêt des remontrances ! Ça va jamais comme il voudrait ! L'm'fait chier à la fin !...

« Je ne sais pas pourquoi, quand tu me fais l'honneur de rester un tant soit peu en ma présence, je continue à te raconter mes journées et mes ennuis à l'usine ? Je me demande si ça t'intéresse, si ça t'a jamais intéressée !

— Cela m'intéresse. Ainsi je peux avoir une certaine compréhension de la situation, ainsi je peux être au courant, et ça m'a permis, par exemple...

— On le dirait pas qu'ça t'intéresse ! T'as toujours l'air ailleurs ! En train de planer ! En train de penser à tes vieilles histoires ! Le Moyen Âge, l'Antiquité, et avant ! Et au macchabée de la cave ! Toujours dans tes phantasmes, on dirait ! Et les autres ?

— Les autres ? Quoi, les autres ?

— Et moi ? Moi, tu t'en fouts !

— Pauvre petit bonhomme, qu'on ne considère pas comme il le mérite, pas comme le centre de l'univers !... En ce qui concerne ton père, il a peut-être plus à cœur que toi-même les intérêts de la boîte dont il est à l'origine. Essaie de le comprendre. Et essaie d'admettre que tu n'agis peut-être pas toujours au mieux.

— Évidemment ! T'es de son côté ! Je fais rien de bien ! Rien de bien selon ses critères ! J'ai viré un type que j'avais pris à l'essai. Ça lui a déplu ! J'ai embauché une nouvelle secrétaire. Ça lui a pas plu ! Et mon père a eu le culot...

— Ah oui ! Tiens donc ! Tu as embauché une secrétaire... Et comment s'appelle-t-elle ? Comment c'est, son petit nom, à la nouvelle ? Hein ?

— Tu m'as donné le feu vert pour ce genre de truc, j'te l'appelle !

— Et ton père, il a eu le culot... ? Le culot de quoi ?

— Oh la barbe ! Qu'est-ce que t'as ? Tu vas pas t'y mettre toi aussi, non !... Masse salariale et tout ça...

— Le culot de te dire qu'une entreprise ne devait pas servir de baisodrome à son dirigeant... Ou quelque chose de semblable. Qu'il ne faut pas tout mélanger, le boulot et la bagatelle ; voilà sans doute ce qu'il pense, ton père. Que bientôt il y aura plus de minettes dans les bureaux que de mecs dans l'atelier ! Viles pratiques donjuanesques !

— De toute façon, avec toi c'est comme avec lui, j'ai toujours tort !

— Dans la famille parano, j'ai tiré le fils ! »

Sur un juron Richard sortit à grands pas. Il fit claquer la porte de l'entrée, et Elvire ne tarda pas à entendre rugir le moteur de sa voiture. Sûrement, songea-t-elle, se rendait-il auprès de la nouvelle secrétaire pour l'honorer, et se défouler sur elle.

Ensuite Elvire et Richard se boudèrent plus encore qu'ils ne l'avaient fait jusque-là. Elvire se comportait comme si la Maison Neuve de Malbreuil était entièrement dévolue à son seul usage, semblant ne plus se satisfaire d'en avoir déjà plus ou moins annexé tout l'étage et les caves.

Richard se cantonnait la plupart du temps dans l'Aile Basse et la cuisine donnant sur la cour, dans l'angle des corps de bâtiments. Ils se parlaient, se regardaient à peine dorénavant. Il arrivait à Elvire, par provocation, tôt le dimanche matin, avant le départ de Richard pour la messe, et de façon à se faire bien remarquer de lui, de déambuler dans la cuisine pendant qu'il petit-déjeunait, dans le couloir ou le salon, avec pour tout vêtement sa veste de pyjama ouverte sur son buste arrogant, son ventre plat. Ce petit manège excitait Richard plus que de raison ; et il arriva qu'il s'empotât. Elvire le rabroua alors vertement.

Elle le traita de « tartufe », de « pharisien libertin », de « Chrétien pas fin ». Lui, répliqua que si elle y avait mis du sien, il n'aurait « jamais eu besoin d'aller voir ailleurs », que, si elle et son père le traitaient de « coureur de jupons », de cela la faute ne lui incombait pas entièrement ! Et que son inconduite n'avait rien à voir avec ses opinions philosophiques, ses options religieuses, qu'il fallait « savoir faire la part des choses entre des parties de jambes en l'air et des choix déontologiques... euh !... ontologiques ! »

« Croyant concupiscent ! Pieux licencieux ! Fidèle approximatif ! Mystique lubrique ! Dévot porno !

— Pétasse... exhibitionniste ! »

Deux heures plus tard, en revenant du bourg, de l'église, Richard trouva la maison silencieuse. Il goûta la paix des lieux et se laissa aller dans le gros fauteuil disposé dans un angle du grand salon, les mollets sur le pouf. Son estomac criant famine le sortit de sa somnolence. Il fit un rapide tour du rez-de-chaussée, sans trouver sa femme, ni dans l'Aile Basse ni dans la Maison Neuve. Il l'appela. Pas de réponse. Il osa monter l'escalier vers les appartements monopolisés par Elvire.

Plusieurs portes étaient fermées à clef. « Paranoïaque toi-même ! » grinça-t-il entre ses dents. Il l'appela de nouveau. Toujours aucune réponse.

La voiture d'Elvire n'était pas dans la cour. Il marcha nerveusement jusqu'aux communs : l'auto s'y trouvait. Richard commençait à s'énerver ; puis bientôt, il s'inquiéta. Il courut à travers la pelouse, descendit la butte, monta la pente vers les arbres. Personne ne répondait à ses appels. Il pensa tout à coup au ruisseau ! Tout à coup la triste histoire de madame Dargansac, racontée dans les cahiers du grand-père Heurtebise, lui revint en mémoire ! Il prit sa course en sens inverse, quitta le couvert, dévala la pente, remonta la butte, traversant la cour entre les bâtisses en équerre, en commençant à s'essouffler s'engagea dans l'allée, la quitta peu après pour les sous-bois humides.

Le souffle lui manquait pour crier encore le nom de son épouse. Mais, malgré le ronflement de forge de sa respiration, le battement de son cœur qui lui cognait dans la poitrine, qui lui résonnait jusque dans la gorge et les oreilles, il perçut des rires, des éclats de voix. Il gagna le portail, ouvert, au milieu de la grille remplaçant un peu plus loin le haut mur de clôture.

Elvire se tenait debout dans l'eau de la retenue, assez loin du bord. Elle portait deux grandes bottes, des cuissardes de caoutchouc lui montant jusqu'à l'aine, et assurées par deux larges bretelles sur les épaules. En cette fin d'été il faisait beau, il faisait chaud, mais une légère brise, en de petites rafales à peine sensibles, rafraîchissait l'air au-dessus du plan d'eau et en lisière du bois.

Il y avait deux hommes sur la rive. L'un, en bottes basses, était le vieux Camille Heurtebise, qui agitait mollement une canne à pêche. Richard remarqua alors qu'Elvire, car il ne pouvait s'agir que d'Elvire avec un chapeau blanc et de larges lunettes de soleil, maniait elle aussi une canne. L'autre homme,

plus mince, plus jeune à première vue, assis au bord, le pantalon remonté sur ses mollets, trempait ses pieds nus dans le ruisseau. Richard, s'efforçant de reprendre son souffle, s'approcha lentement. On le remarqua. Camille Heurtebise sortit de l'eau et s'adressa à lui.

« Bonjour Monsieur. Je montre à madame Elvire comment pêcher à la mouche ! J'ai un peu perdu la main. Mais avec mes explications, elle commence à bien se débrouiller.

— Mes amis, le soleil devient brûlant. Je dois penser à préserver ma peau délicate de femme fragile, et il serait temps peut-être de songer à se mettre à table ! Sans le moindre poisson à nous mettre sous la dent, en cette vallée de larmes, pauvres pêcheurs que nous sommes ! »

Elvire s'était retournée vers eux et revenait vers le rivage. Elle grandissait au-dessus des flots au fur et à mesure de son approche. Elle avait encore sur le dos la longue veste de son pyjama noir, qui n'était pas boutonnée ! juste maintenue par les bretelles des cuissardes de caoutchouc, passées par-dessus. Et le vent subtil faisait jouer par instants les pans et les revers de la veste légère, révélant qu'avec les bottes, la veste était le seul vêtement d'Elvire. Revenant de sa surprise, Richard se tourna vers l'inconnu qui se redressait en fixant son épouse, avant de pivoter sur lui-même et de lui faire face. Richard maîtrisa difficilement un mouvement de recul, de répulsion.

L'homme portait au visage les séquelles d'un terrible accident.

« Merci Camille ! Reprenez cette canne. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient je vais garder les bottes. Elles me plaisent bien.

— Gardez-les, Madame. Elles sont comme neuves. Un cadeau qu'on m'a fait. Mais je ne pense pas devoir les utiliser de si tôt.

— Merci. Au revoir et bon appétit.

— Bon appétit à vous, Messieurs-Dames.

— ... Richard, je te présente Fabien Picault. Il a eu un accident de voiture. Il a été contraint de changer d'emploi, voici bientôt un an. Son nouveau travail lui imposait de longs et fréquents trajets. Il a eu un accident. Monsieur Picault déjeune avec nous. »

Richard ne put terminer le repas rapidement préparé par Elvire. Il s'excusa, gagna les toilettes et vomit le peu qu'il avait avalé. En s'essuyant la bouche il prit conscience qu'il pleurait.

Les mois suivants le gouffre entre Richard et son épouse ne cessa de se creuser. L'inquiétude de Richard, sa peine augmentaient. Il s'attristait plus souvent encore sur son propre sort que sur celui d'Elvire, évidemment. Il s'en voulait de l'avoir perdue, il en voulait à Elvire de s'être éloignée de lui. Il n'en pouvait plus de se dominer, de ronger son frein. Il n'en pouvait plus de son impuissance à ramener sa femme à lui, de son impuissance à restaurer l'ascendant qu'il avait eu sur elle, sa suprématie tant morale que physique. Ils étaient devenus des étrangers l'un pour l'autre. Ils ne se parlaient presque plus. Cela avait au moins l'avantage d'éviter les discussions enflammées et les disputes qui s'ensuivaient. Et si Elvire adoptait trop souvent une attitude provocatrice, se montrait injustement agressive, Richard ne se hasardait plus à tenter le diable en manifestant une quelconque combativité. Constatant l'excessif esprit belliqueux d'Elvire, il s'efforçait d'éviter tout sujet de friction, il ne lui rapportait plus par le menu, sous leurs aspects strictement professionnels, ses journées de travail. Il évitait de lui parler. Il évitait de la rencontrer, de demeurer plus

longtemps que nécessaire en sa compagnie. Ils se croisaient seulement, de temps à autre, dans la grande demeure ou dans la cour.

Mais Richard s'efforçait toujours, dans la mesure du possible, de surveiller, avec discrétion, son épouse. Il l'espionnait avec toute la prudence requise. Car le fauve, faussement tranquille, qu'elle semblait être devenu, ne lui inspirait plus la moindre confiance ; et lui aussi, et depuis plus longtemps qu'elle d'ailleurs, ne manquait jamais de s'enfermer à double tour dans sa chambre. Et certaines nuits des cris inarticulés, des chocs sourds se répercutant dans la structure de la vieille maison, ou plus sonores dans les tuyauteries du chauffage central, lui donnaient la chair de poule, lui faisaient se hérissier les cheveux sur la nuque.

« ...Elle n'était pas comme ça, avant. C'est arrivé après notre déménagement, depuis que nous habitons à Malbreuil. Ça a commencé un peu après qu'on s'y installe. Après que... J'y ai souvent réfléchi. Je crois bien que moi aussi, un moment... Mais... Mais ça m'a passé. J'ai pu m'en libérer. Mais elle, non ! Ça dure, ça empire. Peut-être parce qu'elle n'est guère croyante ; et parce qu'elle est une femme. Ça doit bien avoir une importance ! Vous ne pensez pas ? Depuis... notre « première mère », depuis Ève...

— On ne peut pas décréter comme vous le faites que...

— Vous ne comprenez pas !

— A-t-elle consulté un médecin ? Un généraliste, ou un psychothérapeute ?

— Mais elle refuse, évidemment ! Enfin... J'ai... Un jour que j'en avais ras le bol de son cirque, je lui ai demandé de voir un toubib et un psy. Elle m'a ri au nez d'abord. J'ai cru qu'elle allait me frapper, bon sang ! Elle m'a injurié. Puis en arrivant en haut des marches elle m'a crié que c'était d'accord, qu'elle

demanderait à ceux qu'elle verrait de bien vouloir me recevoir pour me faire un rapport. Ça n'a rien donné, vous pensez ! Ils l'ont trouvée normale. Mieux qu'la normale, même ! Vous pensez ! Elle a trouvé le moyen de les subjuguier ! Elle les a embobinés !

— Peut-être vous faites-vous des idées. Avez-vous essayé de voir les choses sous un jour différent ? Ne serait-ce que de son point de vue à elle ?

— J'arrête pas de penser à tout ça et...

— Même si tout ce que vous me dites, tout ce que vous me laissez entendre est le strict reflet de la vérité...

— Naturellement !... Vous croyez que je serais venu vous trouver si j'envisageais une autre solution ? Je n'ai pas envie de... Je ne souhaite pas divorcer ! Elle non plus, d'après ce que j'ai pu comprendre.

— Voilà déjà qui est positif. Manifestement vous avez de lourds griefs à l'égard de votre épouse. Mais quels griefs pourrait-elle avoir à votre rencontre ? Nul n'est parfait ! Votre épouse est une femme de ce monde où la perfection ne peut être qu'approchée, jamais réalisée. Votre épouse a sûrement des torts. Mais, avez-vous réfléchi aux torts que vous pourriez avoir vis à vis d'elle ?

— Mais... ! Des broutilles ! Vous ne m'avez pas bien écouté, ou vous ne m'avez pas bien compris ! Son comportement, enfin ! Faut-il tout vous répéter ! Ces poses grotesques ! Par le trou de la serrure, je vous dis, je l'ai vue ! Elle ne vient plus à la messe avec moi, mais vous devez vous souvenir d'elle, elle est plutôt jolie femme ; et bien elle ressemblait à une gargouille ! Une gargouille vivante ! Toute nue, à genoux, les jambes écartées, les pieds sur la pointe, les talons ramenés sous... sous son intimité, appuyée sur les talons, penchée en avant, les bras tendus, les mains retournées et à plat sur les cuisses, les poignets vers les genoux, les doigts allongés vers le ventre !

Essayez donc ! Et la figure complètement déformée, les yeux qui louchent vers le haut, la bouche grande ouverte, le menton écrasé contre le cou, la langue tirée à en toucher la pointe !

— La pointe ?

— La pointe du menton ! Et... ses cris ! Ces cris de bête ! Ces espèces de... feulements, de rugissements !

— De rugissements ? N'avez-vous pas dit rauquements, tout à l'heure ?

— C'est pareil ! Vous voyez bien ce que je veux dire ! Et après, ces gesticulations rapides, debout, allongée, comme si elle faisait des pompes ou presque, et je ne sais pas combien de fois ! Et après, couchée sur le dos, bras et jambes écartés ! La respiration forte ! La poitrine, le ventre qui montent, qui descendent ! La respiration qui finit par ralentir ! Au sol, sur le tapis du couloir, comme morte ! Tournée vers moi ! Le sexe, vers moi ! Elle savait que j'étais là !

— Vous aviez dit qu'un instant vous l'aviez cru morte. Avez-vous tenté de lui venir en aide alors ?

— ...

— Peut-être devez-vous faire l'effort, charitable... La charité est l'une des vertus primordiales du chrétien, je vous le rappelle, l'une des vertus qui mènent à la connaissance de Dieu... Peut-être devez-vous faire l'effort charitable d'écouter votre femme, l'effort de la comprendre. Sans doute, si tous deux vouliez vous parler, vous écouter, avec patience, avec respect, avec amour, sans jeter sur l'autre l'anathème, sans doute pourriez-vous sortir de cette situation pénible, déchirante où chacun fait souffrir l'autre. Quels efforts surhumains devez-vous fournir pour être si désagréables l'un envers l'autre !... Vous souhaitez rester ensemble ! Les efforts à fournir pour y parvenir ne seront peut-être pas si difficiles ! Montrez-vous patients, compréhensifs, charitables ! Manifestez à l'autre de

l'amour ! L'amour que l'on doit à son prochain, l'amour que l'on doit à une épouse, à un époux !

— Nous en sommes à un stade où... où l'amour n'est d'aucun secours ! Et quand elle se trimballe, qu'elle est descendue de l'étage avec seulement ce genre de grandes bottes, avec ces bretelles qui lui pressaient les seins, sans rien d'autre sur elle ! Hein ! Et avant ça, les cris ! Ces autres cris, comme des fois ça lui arrive ! On croirait pas que c'est elle qui est capable de ça ! Ces espèces de braillements de dément ! de... d'onomatopées ou de... borborygmes ! Et je la croise au rez-de-chaussée, en allant à la cuisine. Je lui demande ce qu'elle a à gueuler comme ça. Et elle, en me lançant un regard mauvais, elle articule un de ces sons bizarres, mais posément, en me fixant, en me soufflant au visage, quelque chose comme : « Hel ! Hiii ! Hel ! Hiii ! Hey ! Hal ! Hey ! Hal ! Hon ! Hon ! Hu ! Hon ! Hu ! » J'avais la trouille si vous voulez le savoir. Elle venait de prendre dans un placard un rouleau à pâtisserie... Je l'avais jamais vue s'en servir. Vous savez, un cylindre de bois avec deux belles poignées arrondies. Et elle est remontée avec ça.

— À propos, tout à l'heure... Je repensais à cela pendant que vous parliez... J'avais un paroissien à une époque, qui s'intéressait au yoga. Nous avons discuté un peu à ce sujet et j'avais lu, parcouru quelques ouvrages sur ce thème. Le hata yoga, et tout ça. Votre femme vous a-t-elle dit faire de la gymnastique, du sport ? Suit-elle, ou a-t-elle suivi des cours de yoga ?

— De yoga ? Non ! Enfin, non, je ne pense pas. Elle s'est inscrit dans un centre de culture physique... J'ai oublié comment ça s'appelle...

— Oui, vous devriez parler davantage avec elle, renouer le contact ! Je crois que vous avez assisté... je crois qu'elle effectuait, dans le couloir à l'étage, des mouvements de gymnastique, de gymnastique yogique. Le yoga est une

discipline corporelle également et surtout en occident, et pas seulement, et pas souvent, en occident, une discipline mentale et philosophique. À mon avis, si je m'en remets à ce qui me revient maintenant à l'esprit de mes lectures, des textes et des photos, je n'ai pas conservé ces ouvrages je crois, ça ne m'étonnerait pas que votre femme ait effectué, alors que vous l'observiez par le trou de la serrure, une série de mouvements enchaînés, une série... d'« asanas ». Des asanas, oui !

— Vraiment ? Et qu'est-ce que ça change au fond ? Dites-le moi ?

— Rien. Au fond. Car je vous le redis, certes, je suis prêtre, mais on ne célèbre pas ce genre de rituel, on le classe dans les sacramentaux, on appelait cela jadis les « petits sacrements », « sacramenta minora », à la légère ! Et il serait préférable, s'il s'avérait que le cas de votre épouse relève... Il serait préférable que votre épouse, dans un moment... de lucidité, manifeste son accord pour... Elle a bien voulu déjà voir un médecin et un psychiatre, elle devrait bien vouloir, et alors, après un contact avec l'évêché...

— Pourquoi ne voulez-vous pas essayer ? Si jamais c'était ça ! Et le contraire m'étonnerait vraiment, bon sang de bon soir ! Et si ce n'était pas ça, nous aurions toujours essayé, nous en aurions le cœur net !

— Les sacramentaux ne peuvent être accomplis que dans les formes prescrites par l'Église. Ce n'est pas un jeu ! Et je vous le répète, je ne suis pas habilité à pratiquer l'exorcisme. Votre femme, si je m'en remets à vos dires, ne me paraît pas même épileptique ou hystérique simplement ! Ni possédée ! Voyons ! Jamais l'évêque, car la décision de pratiquer un exorcisme dépend de l'évêque, jamais l'évêque n'y consentira dans ce cas précis !

— Vous sauriez bien mettre en œuvre la procédure. Vous devez bien disposer des textes...

— Oui, sûrement. On attribue le rituel de l'exorcisme à Cyrien, un saint évêque de Carthage. Mais un grand nombre de points doivent être vérifiés avant de pouvoir pratiquer l'exorcisme. Le « Rituale romanum », le Rituel romain, énumère une vingtaine d'observations à respecter par l'exorciste, il énumère les signes permettant de discerner un cas de possession véritable d'un cas de possession simulée, ou d'une maladie. En résumé, disons que... Attendez... J'y suis ! Écoutez ce que je lis en ce moment. « ...Les signes de la présence du démon sont les suivants : parler une langue inconnue, en employant plusieurs mots de cette langue, ou comprendre quelqu'un qui la parle ; découvrir ce qui se passe à distance ou est caché ; déployer des forces disproportionnées à l'âge ou à l'état naturel du sujet ; et autres choses du même genre. Et quand ces signes s'accumulent ils font une preuve plus forte. »⁴

— C'est flagrant ! Il y a quand même des similitudes ! Ça crève les yeux ! Langue inconnue, une force disproportionnée et autres choses du même genre ! »

Le père Jaumouillet se trouvait fort ennuyé. Un paroissien de cet acabit, il s'en serait passé volontiers ! Un mystique, un illuminé ! Ce Richard Lambrecht, c'était lui sûrement qui aurait mérité de suivre une psychothérapie ! Allait-il enfin pouvoir se défaire de ce fâcheux sans l'envoyer à l'évêché ? Monseigneur Meyrand ne le lui pardonnerait pas !

« Comme je vous l'ai dit, vous pouvez vous-même pratiquer un exorcisme. Même si le pape Corneille, au troisième siècle a institué l'ordre de l'exorcistat. Les formules d'exorcisme des possédés qui figurent au Rituel nécessitent impérativement une

4 « Rituel romain » ; in « Le livre des superstitions : mythes, croyances et légendes » (article « Possession »). Éloïse Mozzani. Éditions Laffont.

délégation de l'évêque pour son emploi public. Mais, par contre, pas pour une récitation en privé. L'exorcisme « in obsessos », c'est stipulé par le canon 1151, « est proféré en forme solennelle par un prêtre revêtu du surplis et de l'étole violette »⁵. Mais, après tout, rien ne vous empêche de l'utiliser vous-même, le « De exorcizandis obsessis dæmonio » du « Rituale romanum » ! Le Christ Jésus fit souvent des exorcismes et en donna « le pouvoir aux Douze, puis aux Soixante-douze, et même à tous ceux qui croiraient en lui. Ce charisme était fréquent chez les premiers Chrétiens, de telle manière qu'il n'était pas nécessaire de recourir aux prêtres et aux diacres. »⁶

— C'est encore le lampiste qui doit se débrouiller seul ! Sans l'aide de l'administration ! Vous ne pouvez ou ne voulez pas le faire, et moi je pourrais le faire ? C'est pas vrai ! L'Église c'est comme le reste ou quoi ? Un prêtre de toute façon ce serait quand même mieux ! Vos pouvoirs, vous les avez reçus d'un évêque, et cet évêque d'un autre évêque, et en remontant dans le temps, d'évêque en évêque, vous les avez reçus du Christ ! Et c'est moi qui devrait me coller à... à je ne sais trop quoi, à je ne sais trop qui ?

— Vous ne parlerez pas de votre voix, mais de la voix de Dieu ! Un homme seul ne peut triompher aisément du démon, mais avec le concours divin il le peut. Car le démon demeure toujours soumis à Dieu. Le démon peut vaincre l'homme, mais l'homme peut en triompher par la force de Dieu ! En adjurant le démon de quitter la possédée au nom de la Puissance céleste, vous l'y contraindrez. Car à votre invocation c'est la Puissance céleste, et non pas vous, qui interviendra. Vous ne craignez rien du démon en l'occurrence, Monsieur Lambrecht... Vous voyez !

5 « Dictionnaire pratique de liturgie romaine ». Article « Exorcisme » de Dom Joannés Roux. Editions Bonne Presse.

6 Ibid.

— Je vois que vous cherchez à évacuer le problème ! »

« Seigneur Dieu ! Mon Dieu, donnez-moi mon pain quotidien et délivrez-moi du Mal ! Du Mal et des emmerdeurs ! Pardon, mon doux Seigneur ! Des enqueteurs ! »... En son for intérieur le père Jaumouillet se laissait aller à articuler quelques formules imprécatoires et défoulatrices.

« Il est certain qu'un prêtre... Mais franchement, je ne peux pas. Il vous faudrait rencontrer un prêtre moins respectueux des règles, de la forme, mais régulièrement investi et apte... Je crois bien... Je vais vous indiquer les coordonnées du père Coquardon, un ancien dominicain.

— Il n'est pas défroqué au moins, ni excommunié ?

— Non, non ! Il est maintenant très âgé et aumônier d'une congrégation, vers Angers, si je me souviens bien. Je vous ferai parvenir son adresse dès que je l'aurai retrouvée.

— Vous ne pourriez pas la chercher tout de suite, ce serait mieux ! Et lui passer un coup de fil pour l'avertir que je vais prendre contact. Votre recommandation, celle d'un prêtre, pourrait m'aider à le convaincre. J'espère y parvenir... J'espère qu'il sera plus compréhensif que vous. Sinon, je ne sais pas ce qu'il me faudra entreprendre.

— Bon ! Je vais vous la trouver. Patientez un instant... Je dois l'avoir dans un vieux calepin... Ils ne sont pas dans ce tiroir... Dans celui-ci alors... Attendez... Voilà ! Voilà, Monsieur Lambrecht, voilà !

— Appelez-le alors !

— Euh !... D'accord. Je vais essayer de le joindre. Je l'appelle. »

CHAPITRE XI

Engoncé dans une soutane élimée, décolorée en certains endroits, renforcée aux coudes de ronds de cuir ou de Skaï, le vieil homme, maigre et voûté se rassit avec précaution sur une chaise de paille, près d'un gros radiateur.

L'ancre du vieux prêtre sentait le renfermé, la poussière humide. Voire, peut-être planait-il dans cette chambre sombre, au plafond haut et grisâtre, une odeur surette de linges pas très nets.

Richard récita une nouvelle fois ses malheurs, et accabla son épouse, adressant des reproches au curé précédemment visité et lui ayant refusé ses services, son intervention. On l'écouta religieusement. On en vint à l'interroger et à lui demander des précisions, seulement après que ses scrupules à en dire plus, ou son émotion, lui firent suspendre un instant son discours.

« ... L'on peut comprendre la prudence, sinon la pusillanimité de mon aimable et jeune confrère. Ce que vous réclamez n'est pas chose si banale, ne doit pas être considéré avec légèreté, ni entrepris avec irresponsabilité. On peut noter, je vous le signale que la discipline actuelle, actuelle ! de l'Église s'oppose en effet à ce que l'ordre mineur de l'exorcistat soit accordé à d'autres qu'à des prêtres. Depuis mille neuf cent soixante-douze ! Quand on avait reçu l'ordre de l'exorcistat on ne pratiquait pas d'exorcismes « réels », mais « virtuels »

simplement, contre les nuisibles, les calamités, n'est-ce pas ! Depuis mille neuf cent dix-huit les exorcismes réels sont exclusivement administrés par des prêtres, exorcistes, chargés de cette fonction par le diocèse dont il relève, par leur évêque. Il y a un autre prêtre chargé des exorcismes sur le diocèse. Je suis prêtre diocésain et exorciste. Après qu'on eut appelé sur le diocèse dont je relève un autre prêtre à cette mission, on ne m'a jamais signifié que cette charge m'était retirée. Ainsi, avec toute la validité voulue, je peux pratiquer l'exorcisme réel.

— Parfait ! Donc...

— Pas d'emballement mon fils ! J'ai cru comprendre que vous vous êtes montré fort opiniâtre avec le père Jaumouillet, mais persuadez-vous que la possession de votre épouse ne dépend pas de la force de votre conviction à ce sujet !

— Oui, mais vous m'avez écouté avec attention, et je vous en remercie, et vous avez pu vous en rendre compte, elle...

— Il me faut en apprendre davantage, n'est-ce pas ! Sachez, mon fils, que seules deux ou trois, ou quatre possessions par an, sont reconnues comme telles ; par an ! Sur cinq ou six mille possessions supposées ! Les autres cas sont estimés relever de la psychiatrie. N'est-ce pas ! Les comportements d'un épileptique, d'un hystérique peuvent être assimilés à ceux d'un possédé. Il convient de bien distinguer les uns des autres, de faire la part des choses. Je vous le concède, à notre époque on aurait trop tendance à croire, comme le père Jaumouillet, que tout comportement anormal relève de la médecine. À d'autres époques, au Moyen Âge, tous ces comportements relevaient de... la diablerie ! Aujourd'hui les comprimés de couleur et les douches froides ! Autrefois, le bûcher ! La vérité, sûrement, se situe à mi-chemin de ces excès.

« Certes le comportement de votre femme, selon ce que vous me rapportez, semble en conformité avec certains des critères définissant la possession. Mais cette possession qui

vous paraît évidente, ne me le paraît pas, à moi non plus, évidente ! Évidemment... Son insolence, sa haine affichée ! Elle vous brave, cherche à vous intimider, vous provoque ; et elle vous a frappé, dites-vous... D'après la photographie que vous me montrez on lui donnerait volontiers le bon Dieu sans confession ! Elle a l'air bien douce et délicate. Il est étonnant qu'elle ait pu prendre le dessus dans un affrontement physique avec vous. Elle parle, éructe ! en une langue qui vous est inconnue... Je souhaiterais pouvoir vous aider... Ne prenez pas cet air abattu, mon fils ! Je souhaite pouvoir vous aider, pouvoir aider votre épouse... si elle a effectivement besoin de mon aide. Mais, n'est-ce pas...

— Précisément ! Si, comme je le crois, malgré des apparences que vous jugez douteuses, elle est réellement possédée...

— Oui ! C'est bien pourquoi je souhaite vous aider... Mais si votre épouse n'est pas l'objet d'une possession, il est probable qu'elle apprécie fort peu la procédure à mettre en œuvre, et même qu'elle refuse de s'y plier ; tout comme un possédé se prête, évidemment de très mauvaise grâce à un exorcisme. Il faut le lui imposer ! L'exorcisme que vous envisagez peut être fatal à votre ménage, à votre mariage ! Il faut que vous en ayez pleine conscience ! Si elle n'est pas possédée, l'exorcisme risque... Je ne devrais peut-être pas évoquer cela... L'exorcisme risque d'aboutir à un divorce.

— Au point où nous en sommes... Elle me fait peur...

— Si, véritablement, votre femme est victime d'une possession, même d'une possession très discrète, il serait, à mon sens, impardonnable de ma part de ne rien tenter... Avez-vous discuté de théologie avec elle depuis... ? Les possédés s'amuse beaucoup à embarrasser leurs interlocuteurs en abordant ce thème.

— Non. Pas vraiment. Je ne m'en souviens pas. Ah ! Mon père m'a rapporté... Elle lui aurait dit qu'elle n'allait plus à la messe avec moi car elle ne servait plus comme dieux que sa « volonté » et son « caprice ».

— Hum ! Il n'y a là quand même rien d'évident. Je dois vous l'avouer, ce cas... je ne le sens pas bien, n'est-ce pas ! Ce ne sera pas une partie de plaisir ! Avez-vous déjà assisté à une séance d'exorcisme ?... Au cinéma, seulement ?

— Non, jamais.

— Comme je vous le disais, possédée ou non, elle ne s'y prêtera pas de bonne grâce. Possédée, elle ne s'y soumettra, vous pouvez en être assuré, que contrainte et forcée. Si d'aventure elle n'était pas possédée, la contrainte risque de s'imposer également, n'est-ce pas ! Si elle est possédée, l'exorcisme produisant son effet, elle vous pardonnera les moyens employés pour l'y soumettre, du moins pouvez-vous raisonnablement, logiquement l'espérer. Sinon il y a fort à parier qu'elle ne vous pardonnera pas. À moi non plus. Moi, je n'ai pas grand chose à perdre ; je ne suis qu'un vieux serviteur de Dieu, au terme de sa vie terrestre. Que votre épouse porte plainte... Pour ce qui me concerne, j'estime que le jeu en vaut la chandelle ! La chandelle : une âme à sauver ! Mais vous ? Vous ! Si l'exorcisme demeure sans effet sur elle, j'aurais fait mon possible, mais cela signifiera qu'elle n'est pas possédée ! Alors ? Avez-vous réfléchi, bien réfléchi à tout ce que cela risque d'impliquer, à tout ce que cela impliquera ? J'aimerais que vous soyez tout à fait, réellement convaincu de ce que vous avancez. J'aimerais aussi, n'est-ce pas, que vous soyez tout de même plus convaincant. Ne pouvez-vous m'en dire plus ?... Recommencez donc depuis le début. Depuis... Et avant le début ! Efforcez-vous de ne rien omettre, de ne rien me cacher ! Ne me cachez rien ! Rien de ce qui vous paraît essentiel,

mais rien non plus de ce qui vous semble détail minime. Je vous écoute !

— Eh bien !... Il y a des choses... Je ne voulais pas qu'on en parle moi non plus... Et puis c'est elle qui s'y oppose maintenant. Elle ne veut pas ! Vous comprenez. Et aussi, j'ai promis, je lui ai promis de rien en dire ! Et puis il y a aussi... C'est quand j'ai pris en main l'atelier de Saint-Pierre-des-Corps... En confession ! Sous la garantie du secret de confession ! »

Richard s'agenouilla sur un prie-Dieu fatigué et se confessa. Ce fut très long. Le vieil ecclésiastique ne se contenta pas là d'écouter sans rien dire comme au début de leur entretien. Et Richard dut se confier un peu plus qu'il ne s'y était attendu. La nuit emplît la pièce. Richard se tut enfin, épuisé, en sueur, dans les ténèbres.

« ... Sans doute avez-vous votre part de responsabilité dans tout ce qui est advenu, n'est-ce pas. Le Malin, je dis bien « le Malin », ne s'est pas aventuré chez vous au hasard, je pense ! S'il a profité d'une circonstance propice, vous lui aviez préparé le terrain, vous l'avez incité à s'immiscer dans votre vie, à subjuguier un temps votre âme, avant de subjuguier celle de votre épouse ! Vous avez cédé à la tentation ! Votre attitude, votre faiblesse, fut trop tentante pour le Tentateur ! Il conviendrait que vous fassiez de plus importants efforts encore, n'est-ce pas ! de gros efforts pour revenir à un comportement plus rigoureux, plus digne, digne d'un Chrétien, d'un époux chrétien ! Et soyez bien persuadé que vous n'avez pas affaire en cette terrible occasion à l'âme égarée d'une personne ensevelie voilà des siècles et des siècles à l'emplacement de votre demeure ! Non ! L'Église, la foi qu'elle nous a transmise, la foi reçue de Jésus Christ, nous a apporté sa lumière, nous a libérés

des vieilles chimères héritées du culte des morts ! C'est bien au Malin ! au Diable ! que nous avons affaire. Et c'est lui, lui ! qui prend un malin plaisir à vous égarer.

« Prions ! Prions, le Père, le Fils, et l'Esprit-Saint pour qu'ils se montrent miséricordieux à l'égard de nos faiblesses, qu'ils nous éclairent dans les épreuves, pour qu'ils nous donnent force et courage. Implorons le soutien de la Sainte Vierge Marie et celui de tous les saints ! Oremus !... Ego te absolvo ab omnibus censuris, et peccatis, in nomine Patris, et Fili, et Spiritus Sancti. Amen. »

En ce dimanche on attendait impatiemment l'arrivée des invités. Richard avait lourdement insisté pour qu'Elvire partageât son repas avec lui et deux de ses nouvelles relations. Quand elle avait appris que ces deux relations consistaient en deux ecclésiastiques, un curé et une bonne sœur, Elvire s'était énervée et avait refusé de partager sa table pour la seule raison de permettre à Richard de faire bonne figure en exhibant sa brave petite épouse. D'autant plus qu'elle n'envisageait pas sans un grand déplaisir de devoir jouer évidemment à la cuisinière pour régaler ce beau monde ! Elle condescendit à prendre part à ces tristes réjouissances, mais à la condition de ne pas cuisiner pour l'occasion. Richard choisit, non pas de demander les services de la fille de Camille Heurtebise, mais de faire livrer le nécessaire par un traiteur. Elvire refusa d'assurer l'intégralité du service. Il promit de lui « donner un coup de main ». Elle en fut surprise, mais se réjouit de le voir s'amadouer ; et se promit, elle, de ne pas l'aider du tout. Elle se contenterait de faire acte de présence, de se montrer aimable, ainsi qu'elle s'y était engagée.

Richard tournait en rond, jetait de fréquents coup d'œil à sa montre.

« Allons ! Tranquillise-toi... mon chéri !

— Ils devraient être rendus. Pourvu qu'ils ne leur soit rien arrivé !

— Peut-être sont-ils déjà dans les bras du Créateur ! Car nul doute qu'en cas de malheur ils ne montent directement au ciel.

— C'est pas drôle !

— Ou peut-être ont-ils pris la direction de Rome ! Tous les chemins y mènent, paraît-il.

— Oui, ils se sont sûrement perdus. Pourtant...

— Ils n'ont peut-être pas une médaille à l'effigie de saint Christophe collée sur le tableau de bord... »

Ils arrivèrent ; dans une vénérable « deudeuche » qui en toussant et en couinant s'immobilisa devant le perron.

« Ils auraient pu se garer dans la cour ! Je parie qu'elle pisse l'huile, leur bagnole !

— Elvire, s'il te plaît. N'oublies pas, tu m'as promis. Souris !... Excuse-moi. Un petit effort et il seront bientôt partis. Chut maintenant ! »

Depuis quelques mois il connaissait parfaitement les programmes du four à micro-ondes, et comme il n'eut guère qu'à réchauffer certaines assiettes, il put assumer le rôle qui lui incombait plus ou moins malgré lui. Richard s'empressa comme une bonne petite ménagère. « Pardon », « Je reviens », « Excusez-moi », « Un instant », « S'il vous plaît » : Richard était d'une obséquiosité immonde. Richard voulait plaire, voulait séduire, abuser ses hôtes. Il en faisait trop ! Il servait Elvire avec empressement. Il lui versait de son eau minérale favorite dès que son verre menaçait de se vider. Il réservait à sa

consommation personnelle, et à celle de ses invités, une simple eau de source d'une autre marque.

Elvire tentait de faire bonne figure. Mais elle trouvait ce repas particulièrement assommant. La discussion languissait. Elvire n'y prenait plus part, si ce n'était pour émettre quelques platitudes non compromettantes. Les débats étaient si peu passionnés et si peu passionnants qu'Elvire en perdait le fil. Elle aurait apprécié de pouvoir s'allonger pour faire une sieste.

Richard lui lançait des regards de plus en plus appuyés, scrutateurs. Elle remarquait les regards sournois et fuyant de la grosse religieuse hommasse faisant office de chauffeur, ou ceux, plus posés, plus... consciencieux du prêtre. Et ce n'était pas l'envie qui manquait à Elvire de lui crier au visage, après lui avoir fait des doigts une « fourchette » dans les yeux : « Alors, curé ! Tu veux ma photo ? ».

Sur une desserte roulante Richard amenait à la table de la salle à manger les assiettes réchauffées à la cuisine, et les posait par la gauche devant les convives. Il prenait garde de desservir par la droite, en maître d'hôtel accompli.

Fixant depuis un certain temps son assiette de dessert maintenant vide, Elvire se rendit compte une fois encore d'avoir perdu le fil de la conversation, ne pas avoir entendu les dernières paroles échangées par les autres convives. Elle se redressa, se replaça sur sa chaise. Un peu plus tard la même constatation s'imposait à elle. Elle s'appuya un instant au dossier et prit conscience alors des regards graves que les autres portèrent sur elle.

Elle eut un petit vertige. Sa tête emportée en avant par son propre poids s'inclina d'elle-même. Elvire eut un sursaut du buste. Elle s'endormait ! Soporifique bla-bla de fâcheux importuns ! Elle dut s'en remettre à l'évidence : cela n'allait pas du tout ! Elle se sentait engourdie, vaseuse. Elle avait peine à garder les yeux ouverts. Il lui fallait fournir de louables efforts

pour continuer à faire bonne figure. Elle ne parvenait pas à trouver une position confortable sur son siège. Et ses yeux, lourds ! chauds ! qui l'agaçaient, la piquaient ! Le marchand de sable était passé ! Oui, une irrésistible envie de dormir la gagnait dont elle estimait ne plus pouvoir triompher. Elle profita de l'un des nombreux blancs émaillant la conversation.

« Pardonnez-moi ! Je me sens mal, je crois. Je vais devoir m'allonger un moment. Peut-être ai-je mangé trop vite, ou... Je ne sais pas... Richard va continuer à prendre soin de vous. Si je ne suis pas bientôt revenue, Richard me préviendra... Je serai de retour pour vous saluer... avant votre départ.

— Dois-je t'aider ?

— Non ! Non merci. Ça va aller. À tout à l'heure. »

Après être sortie de la salle à manger elle s'appuya d'une main au mur avant de suivre le couloir. L'escalade de l'étage lui parut un effort insurmontable. Elle voulut s'allonger dans l'un des salons, sur la méridienne ou l'un des canapés, ou encore dans le bureau. Songeant que Richard pouvait y entraîner ses invités elle monta tout de même dans sa chambre. Elle en portait toujours la clef sur elle, mais elle constata avoir oublié son sac à main en bas. Renonçant à le récupérer dans l'immédiat elle s'allongea sans se déshabiller. Elle luttait toujours contre cette fatigue intense, inexplicable. Elle pensa à sa mère. Était-ce cela, l'approche de la mort ? Sa mère avait-elle ressenti cela, ou quelque chose de comparable ?

Une crise cardiaque ? Pas de douleur pourtant ! Elle se croyait en meilleure condition physique que jamais. Une intoxication alimentaire ? Les autres ne semblaient pas avoir éprouvés les mêmes symptômes...

Soudain elle ouvrit les yeux : Richard se penchait sur elle. Il eut un mouvement de recul. Il lui tenait le bras.

« Ça va, Elvire ? Ça va mieux ? Te sens-tu capable de revenir parmi nous ? »

Elle soutenait son regard. Lui détourna le sien. De sa main libre elle lui attrapa le poignet. Elle sentit, elle sentait sa force l'abandonner encore. Richard tenta de se dégager. Mais elle tint bon. Elle cligna les yeux. Et... Et il lui sembla comprendre. Elle comprit ! Sa vigueur lui revint un instant.

« Tu ne l'emportera pas au paradis, salaud ! Voilà pourquoi tu n'as pas rechigné à faire le service ! Pour me droguer ! Fumier ! »

Elvire tenta de se lever, mais Richard dépensa une énergie féroce pour la maintenir allongée ; et la grande et grosse religieuse était aussitôt sur elle pour lui prêter main forte. Si son « empoisonnement », comme elle en avait pratiquement la certitude, n'était que provisoire, elle avait intérêt à attendre de retrouver tous ses moyens. Si l'empoisonnement était mortel... Mais si son intuition, son analyse de la situation était la bonne...

Une fois tombée sur le tapis, avec sur le corps les deux autres qui cherchaient à la maîtriser, n'ayant guère la possibilité de faire un autre choix que celui de se reposer, elle opta pour une reddition temporaire. On lui lia les mains dans le dos, mais elle s'obstina à ne pas se laisser lier les jambes.

« Merci, ma sœur. Ça va aller comme ça pour l'instant. On va attendre un peu et on pourra la descendre à la cave. On pourra alors la purger, elle et... la tombe !

— Madame Elvire, on se calme, on ne bouge plus ! Nous vous remettons sur le lit... Aidez-moi, vous !

— ... Voilà ! Je vais aller ouvrir la cave... Où a-t-elle mis son sac, bon sang ? Je ne le trouve pas !

— Elle en avait un avec elle, Monsieur, si je me souviens bien. Au pied de sa chaise... Elle se rendort.

— Avec la dose que j'ai mise, le somnifère va pas tarder à la mettre complètement K.-O.

— Vous n'en avez pas mis trop ? Faudrait pas...

— Rassurez-vous, ma sœur, j'ai lu la notice. Beaucoup, seulement. Bon, surveillez-la. Je descends. Appelez si besoin. J'aide le père à se préparer, j'ouvre en bas et je reviens, vous m'aidez à la descendre pour la cérémonie. »

La bonne sœur avait accompagné Richard dans le couloir, et jusque sur le palier. Elvire avait bondi du lit, récupéré la clef laissée sur la serrure, à l'extérieur, l'avait réengagée, mais depuis l'intérieur, avec difficulté à cause de ses liens, en retenant le battant du talon, puis avait claqué et verrouillé la porte. Aussitôt celle-ci vibra sous un tambourinement violent. Elvire perçut la rumeur d'une conversation rapide de l'autre côté. Elle décrocha le combiné du téléphone et le laissa tomber sur le dessus de son bureau. Elle faisait face au panneau de la porte animé encore des coups de Richard ; elle entendait comme estompés par de la ouate leur bruit et les injonctions de son mari. Elvire cessa de réfléchir et une décision prise elle tourna la tête et pressa, dans son dos, une touche de mémoire du clavier. Elle se pencha vers le combiné. Le silence se fit dans le couloir. Une voix dans le combiné répondait.

« C'est Elvire ! ... Oui ! Elvire ! Venez vite à Malbreuil ! Venez vite ! Richard m'a fait prendre des somnifères et il a fait venir deux personnes ! J'ai pu m'enfermer dans ma chambre... »

Un choc retentissant ébranla la porte.

« Venez vite ! Je vous en prie ! Ne perdez pas de temps à rappeler ! Venez vite ! Vite ! »

Elle se retourna, enfonça le contact et le relâcha, pressa les quatre touches du numéro de l'horloge parlante et raccrocha. Elle courut dans la salle de bain et s'y enferma. Elle s'assit dans un angle. Les courroies de cuir ne se détendaient pas sur ses poignets. Elle s'appuya de l'épaule et de la tête contre la paroi, mais en définitive, c'est allongée sur le flanc, au sol, jambes fléchies, qu'elle se laissa aller à la somnolence, puis au sommeil.

Un craquement lointain la sortit à peine de sa léthargie. On alluma la lumière de la salle de bain. Elle reprit conscience sans plus manifester de vellétés de résistance. On lui lia les chevilles. On la porta à travers la chambre. Tout à coup Richard s'écria :

« Attendez ! Attendez ! »

On reposa Elvire sur le sol. Richard pressa la touche « bis » du téléphone.

« C'est bon ! On peut y aller. »

L'un sous les aisselles, l'une par les mollets, on la porta avec difficultés dans les marches, où l'on fit quelques pauses, jusqu'au rez-de-chaussée, jusque dans les profondeurs fraîches de la cave.

Elvire était lucide. Mais comme un lapin Duracell privé de ses bonnes piles, elle disposait de trop peu d'énergie : elle était consciente, sans plus. Elle attendait. Elle avait hâte que son organisme évacue le poison de son corps. Mais en elle

s'enflaient son indignation, sa soif de vengeance ! Un tel affront ne demeurerait pas impuni ! Cette certitude la galvanisait. Elle patientait. À l'affût.

« Je vous l'assure, c'est bien là ! La tombe ! Les deux tombes, en fait ! Celle du guerrier, et celle de... sa concubine.

— Il ne semble pas pourtant que cet endroit ait été bouleversé.

— Elle a tout remis en ordre. Et elle s'est appliquée. Pourquoi ? Elle m'en a pas parlé ! Elle a tout rebouché. Enfin, je veux dire la première tombe. Parce que l'autre, elle l'avait rebouchée aussitôt. Elle l'avait même pas complètement dégagée. Et, à vrai dire, je n'ai pas vu le deuxième squelette. Juste le premier. Mais je l'ai vu, elle quand elle creusait. C'était avant qu'elle parte en voiture...

— Oui. Je me souviens. Je me souviens. Il me semble que vous pouvez lâcher votre épouse. Maintenez-la fermement seulement par l'étole passée autour de son cou. Sœur Marie-Thérèse tiendra l'autre étole. Faites-lui confiance. Elle a longtemps travaillé dans des établissements psychiatriques. Elle est douée d'une grande force, et elle est assez peu intimidable, n'est-ce pas !

« Tranquillisez-vous, mon fils ! Tranquillisez-vous ! Nous allons bénir ce lieu. C'est à dire l'exorciser, en fait. Car bénédiction et exorcisme sont choses similaires. Nous allons exorciser dans un premier temps le sel et l'eau que nous utiliserons lors des cérémonies.

« Pour la bénédiction de ce lieu, nous emploierons la formule « locum istum », qui, en considération des circonstances que vous dites nous paraît plus appropriée que « domum ista ». Elle est d'un emploi plus large mais plus approprié, car, nous vous le rappelons, « locum » c'est « locus, loci », le lieu, l'endroit que l'on occupe, mais encore le logis,

l'habitation, mais aussi le lieu de sépulture, la tombe ! N'est-ce pas... »

On avait pris soin de déplier une couverture sur le carrelage où l'on allongea Elvire. Elle reposait assez confortablement compte tenu des événements et perdit à certains moments la notion du temps, et le déroulements des cérémonies lui échappa pendant les périodes où le sommeil la submergea. Elle en percevait des bribes parfois, ainsi de la préparation de l'eau bénite.

« *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

— *Qui fecit cælum et terram.*

— *Exorcizo te creatura salis, per Deum vivum, per Deum verum, per Deum sanctum...*

« *Exorcizo te, creatura aquæ, in nomine Dei Patris omnipotentis... in virtute Spiritus sancti. Exorcizo te, omnis virtus adversarii diaboli : ut omnis phantasia eradicetur, ac effugetur ab hac creatura aquæ... Commixtio salis et aquae pariter fiat, in nomine Patris, et Filii et Spiritus sancti...⁷ »*

Elvire frémit. Elle venait de recevoir des gouttes d'eau sur les paupières. Elle s'éveilla. Le prêtre procédait, tous azimuts, à des aspersiones d'eau bénite. Ensuite, courbé, il disposa au sol, autour d'Elvire, en marmonnant une incompréhensible prière, un cordon de sel.

« À quelles folies votre foi aux abois vous conduit-elle ? »

Richard tira un coup sec sur son étole : le cou meurtri, Elvire se tut. Le prêtre en surplis violet s'approcha, se pencha vers elle et, à l'oreille droite puis à l'oreille gauche lui murmura

7 « *Rituale romanum* ». Mame. 1896.

deux phrases latines⁸. L'indignation d'Elvire ne faisait que croître, et si elle se trouvait réduite physiquement à l'impuissance, son esprit, malgré la drogue le paralysant encore, entra en effervescence. Elle reçut d'autres gouttes d'eau bénite. Elle rouvrit les yeux et fixa le curé qui la dominait.

« Pauvre prêtre ! Piètre champion d'une religion d'importation ! Champion de la superstition ! Pâle soutien de la foi dans le Nazaréen ! Suppôt de Jésus ! Suppôt d'une religion dont je n'ai que faire, et pas même née sur cette terre ! »

Le prêtre ressortit du cercle de sel. Elle se tourna vers lui. Les étoiles à son cou et à ses chevilles, se tendirent et elle reçut encore une aspersion d'eau. Elle ferma les yeux.

« *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

— *Qui fecit cælum et terram.*

— *Domine exaudi orationem meam.*

— *Et clamor meus ad te veniat.*

— *Dominus vobiscum.*

— *Et cum spiritu tuo.*

— *Oremus. Benedic Domine, Deus omnipotens, locum istum : ut sit in eo... et hæc benedictio maneat super hunc locum et super habitantes in eo nunc et in monia sæcula sæculorum.*

— *Amen.*⁹ »

8 Probablement le prêtre cita-t-il, d'après la Vulgate, le livre biblique du Deutéronome (32, 18 et 19).

« Tu dédaignes le Rocher qui t'a engendré, tu oublies le Dieu qui t'as mis au monde ! Yahvé le voit et il méprise, dans son indignation, ses fils et ses filles. ». Bible Osty. Seuil.

9 « *Rituale romanum* ». Mame. 1896.

Une autre giclée d'eau ranima les sens d'Elvire. Elle cita à haute voix le texte qu'elle évoquait alors dans sa rêverie.

« « Es jammert mich dieser Priester. Sie gehen mir auch wider den Geschmack ; aber das ist mir das Geringste, seit ich unter Menschen bin.

« Aber ich leide und litt mit ihnen : Gefangene sind es mir und abgezeichnete. Der, welchen sie Erlöser nennen, schlug sie in Banden.

« In Banden falscher Werte un Wahn-Worte ! Ach, dasz einer sie noch von ihrem Erlöser erlöste !

« Böse Feinde sind sie : nichts ist rachsüchtiger als ihre Demut. Und leicht besudlet sich der, welcher sie angreift.¹⁰ »

— Vous voyez ! Vous voyez ! Vous entendez ça ! Ce galimatias infernal ! Qu'est-ce qu'elle nous baragouine encore ?

— Taisez-vous mon fils ! Taisez-vous ! Un peu de tenue ! Contrôlez-vous ! Songez à la dignité de la cérémonie, à la gravité du moment ! Votre épouse nous parle en allemand ! C'est une langue qu'elle a apprise au lycée, en faculté ! Qu'elle a sûrement pratiqué lors de stages. Je l'ai apprise quant à moi voilà bientôt cinquante ans, en de fâcheuses circonstances, n'est-ce pas. N'avez-vous pas reconnu la langue de Goethe ? De Nietzsche ! Je crois bien que c'est du Nietzsche. »

10 « Also sprach Zarathustra ». Friedrich Wilhelm Nietzsche.

« J'ai pitié de ces prêtres. Ils me répugnent aussi, il est vrai que c'est pour moi la moindre des choses depuis que je vis parmi les hommes.

Mais j'ai compassion et j'ai toujours eu compassion d'eux ; ils sont à mes yeux des prisonniers et des réprouvés. Celui qu'ils appellent leur Sauveur les a liés de chaînes.

Chaînes des valeurs fausses et des mots mensongers ! Hélas, qui viendra les sauver de leur Sauveur ? »

« Ce sont des ennemis pleins d'astuces ; rien de plus vindicatif que leur humilité. Et si l'on s'en prend à eux, on risque de se souiller. ».

Traduction de Geneviève Bianquis. Éditions Aubier.

Elvire se désintéressa de la suite des événements et perdit encore le fil du cérémonial. Mais elle comptait bien le leur gêner, et leur compliquer les choses, sans pour autant risquer plus de mauvais traitement ; et elle comptait gagner du temps ! S'ancrait en elle la résolution qu'elle avait prise de tirer partie de la situation. Aussi souhaitait-elle que le rite ne s'achevât pas trop tôt.

« Wahrlich, lieber sehe ich noch den Schamlosen, als die verrenkten Augen ihrer Scham un Andacht !

« Sie nannten Gott, was ihnen widersprach und wehe tat : und wahrlich, es war viel Helden-Art in ihrer Anbetung !

« Und nicht anders wuzten sie ihren Gott zu lieben, als indem sie den Menschen aus kreuz schlugen !

« Als Leichname gedachten sie zu leben, schwarz schlugen sie ihren Leichnam aus ; auch aus ihren Reden rieche ich noch die üble Würze von Totenkammern.¹¹ »

Ses récitations de vieux textes appris pendant sa scolarité l'avait épuisée. Elvire s'assoupit à nouveau. Quand elle rouvrit les yeux le prêtre gesticulait des signes de croix tout en déclamant. Elle parvint à se concentrer et à pouvoir comprendre ce qu'il débitait en postillonnant.

11 « Also sprach Zarathustra ». Friedrich Wilhelm Nietzsche.

« En vérité j'aime mieux l'insolence que les yeux révoltés de leur pudeur et de leur dévotion. »

« Ils ont appelé Dieu ce qui les contrecarrait et les faisait souffrir ; et en vérité il y avait de l'héroïsme dans leur dévotion.

Et ils n'ont su aimer leur Dieu qu'en crucifiant l'homme.

Ils ont voulu vivre en cadavres, ils ont drapé de noir leur cadavres ; jusque dans leurs discours je sens l'odieux relent des chambres mortuaires. ».

Traduction de Geneviève Bianquis. Éditions Aubier.

« « ...Præcipio tibi, quicumque es, spiritus immunde, et omnibus sociis tuis hunc Dei famulum obsidentibus : ut per mysteria incarnationis...

« In illo tempore : Dixit Jesus discipulis suis : Euntes in mundum universum : prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit : qui vero non crediderit, condemnabitur... »

— « Comme j'étais doucement endormi dans ma tombe froide, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.

« Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel,

« Et il leur disait en les appelant :

« Levez-vous vite sur vos deux ailes !

« Ce n'est pas de la chair pourrie de chien ou de brebis ; c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut !¹² » »

En terminant Elvire avait haussé le ton autant qu'elle l'avait pu afin de couvrir la voix du vieux curé essoufflé, afin d'être entendue et comprise. Les étoles s'étaient tendues en vain, ou insuffisamment.

« Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Lambrecht, taisez-vous !

— « Ce n'est pas que j'ai peur ; je n'ai pas peur d'être tué.

« Ce n'est pas que j'ai peur ; assez longtemps j'ai vécu.

« Quand on ne me cherchera pas, on me trouvera ; et quand on me cherche, on ne me trouve pas.

« Peu importe ce qui adviendra, ce qui doit être sera.

« Il faut que tous meurent trois fois, avant de se reposer enfin.¹³ » »

12 « Barzaz Breiz - Chants populaires de la Bretagne » (« *La prophétie de Gwenc'hlan* »). Vicomte Hersart de La Villemarqué. 1867.

13 « Barzaz Breiz - Chants populaires de la Bretagne » (« *La prophétie de Gwenc'hlan* »). Vicomte Hersart de La Villemarqué.

Le prêtre avait repris sa litanie. Après un temps de léthargie, Elvire retrouva un moment ses esprits.

« « ...et Dominus universæ creaturæ : qui sanctis Apostolis tuis dedisti potestatem calcandi super serpentes et scorpiones... præcepta dignatus es dicere : Dæmones effugate : cujus virtute motus tamquam fulgur de cælo satanas cecidit¹⁴... »

— « Les frères se battent et s'infligent la mort.

« Les fils des frères violent la loi du clan.

« Méchant est le monde, affreuse l'infidélité.

« Temps des épées, temps des haches, les boucliers se brisent.

« Temps des vents, temps des loups, jusqu'à ce que le monde disparaisse.¹⁵ » »

Les étoiles se tendaient encore, l'étranglant, lui soulevant les chevilles. Elle se tint tranquille.

Après l'échange de quelques répons avec l'assemblée des fidèles, réduite à Richard et à la sœur, le prêtre entama un nouvel « oratio ».

« « ...Invoco nomen sanctum tuum, et clementiam tuam supplex exposco : ut adversus hunc, et omnem immundum spiritum, qui vexat hoc plasma tuum¹⁶... »

— « Thjodvi dressa cette pierre pour Odinkar.

« Futark !

« Jouis bien de la tombe !

« Thistil, mistil, kistil !

« J'ai convenablement ordonné les runes !¹⁷ » »

14 « Rituale romanum ». Mame. 1896.

15 « Edda » (« *Völsuspá* »), in « La saga des Vikings ». Rudolf Pörtner. Fayard.

16 « Rituale romanum ». Mame. 1896.

17 Évocation imprécise de l'inscription runique (aux vertus magiques et devant

— Elle déjante toujours ! Ça y est pas encore ! Vous n'avez pas de sortilèges plus puissants ?

— Lambrecht ! Lambrecht ! Ce ne sont pas des sortilèges ! Ce n'est pas de la magie, n'est-ce pas ! »

Et, dans la fraîcheur de la cave, la triste procédure se poursuivait.

« « Exorcizo te, immundissime spiritus, omnis incurio adversarii, omne phantasma, omnis legio, in nomine Domini nostri Jesu Christi eradicare, et effugare ab hoc plasmate Dei¹⁸... »

— « On ignore en effet ce qu'est la nature du souffle vital, s'il est né ou au contraire s'insinue dans les nouveau-nés, s'il périt en même temps que nous, dissipé par la mort ou s'il ira voir les ténèbres et les vastes espaces de l'Orcus.¹⁹ » »

Elvire avait envisagé un instant invectiver le prêtre en latin et soutenir contre lui un raisonnement dans cette vieille langue morte. Mais ses humanités s'estompaient dans les méandres de son cerveau noyé de barbiturique. Elle ne pouvait que faire l'effort de se rappeler des bribes éparses de son savoir concernant, approximativement, les thèmes soulevés dans son esprit par l'exorcisme qu'on lui imposait, par les sentiments qui l'avaient récemment agitée, qui encore l'interpellaient.

« « ...Audi ergo, et time satana, inimice fidei, hostis generis humani, mortis adductor, vitæ raptor, justitiæ declinator,

préservé les vivants du retour du dénommé « Odinkar ») de la pierre de Gorlev (Danemark).

Voir à ce sujet la très instructive note de Claude Lecouteux dans « Fantômes et revenants au Moyen Âge » (deuxième édition). Éditions Imago.

18 « Rituale romanum ». Éditions Mame. 1896.

19 « De rerum natura ». Lucrèce. Traduction P. Boyancé. Éditions P.U.F.

malorum radix, fomes vitiorum, seductor hominum, proditor gentium, incitator invidiæ, origo avaritiæ, causa discordiæ, excitator dolorum²⁰... »

— « La face de l’homme rayonnant au soleil,
Soudain se défait.
Et bientôt, de l’homme, il ne demeurera rien.
Rien de plus qu’il ne demeure de la carcasse,
Charriée par les flots,
De l’insecte fragile, qui, à peine né,
Aussitôt meurt !
Prisonnier du sommeil,
Prisonnier de la Mort,
C’est pareil !
De la Mort, nul n’a jamais pu voir le visage.
De la Mort, depuis toujours l’homme est prisonnier !
Depuis que le dur Destin, dès les origines,
Par la troupe des Dieux Tout Puissants fut formé.
À vivre, et à mourir, les Dieux nous ont forcés.
Et de l’instant de la mort, depuis la naissance,
Les Dieux Tout Puissants nous laissent dans
l’ignorance.²¹ » »

Les yeux clos, Elvire n'avait pas bougé ni incliné la tête vers le prêtre. Les étoles avec lesquelles on la maintenait s'étaient à peine tendues et il ne lui fut pas pénible d'achever son petit discours. Et le curé, lui-même, s'était tu pour l'écouter. Mais

20 « Rituale romanum ». Éditions Mame. 1896.

21 Ici, le personnage que nous avons dénommé Elvire, cite, en substance, un passage de l’un des textes les plus anciens de l’humanité : L’Épopée de Ghilgamesh.

Voyez une traduction sobre, plus littérale et plus proche du sens originel. Nous vous suggérons de la lire dans « L’Épopée de Ghilgamesh », de Jean Bottéro. Éditions Gallimard. La traduction, depuis l’akkadien, du texte en question est réalisée par Jean Bottéro d’après la tablette X de la version ninivite de l’épopée.

aussitôt qu'elle en termina, il reprit sa lecture et accomplit bientôt quelques autres signes de croix. Et ces signes de croix il les traça des doigts joints, du pouce, sur le front d'Elvire ! À plusieurs reprises. Ce contact la surprit, la révolta ! Elle se contracta vigoureusement. Elle perçut un « Ah ! » au-dessus d'elle ; Richard sûrement. Après l'échange de courts répons de ses tortionnaires, elle se calma. Elle s'assoupissait quand dans le flot vigoureux du verbiage du prêtre, qui la berçait et dont elle ne faisait pas alors l'effort de percer la signification, elle entendit son nom. Elle se forçat à plus d'attention.

« « ...quæ dolis immundi spiritus appetitur, quem vetus adversarius, antiquus hostis terræ, formidinis horrore circumvolat, et sensum mentis humanæ stupore defigit, terrore conturbat, et metu trepidi timoris exagitat²²... »

— « Quand ton âme visite au loin le Ciel et la Terre ; nous la rappelons ici, à ton habitation, à la vie.

« Ton âme visite au loin les quatre régions de l'air ; nous la rappelons ici, à ton habitation, à la vie.

« Ton âme visite au loin les torrents lumineux ; nous la rappelons ici, à ton habitation, à la vie.

« Ton âme visite au loin le Soleil et l'Aurore ; nous la rappelons ici, à ton habitation, à la vie.

« Ton âme visite au loin le passé et le futur ; nous la rappelons ici, à ton habitation, à la vie.²³ » »

Le prêtre ne s'interrompit pas cette fois-ci. Et les sons de leurs voix se mêlèrent sous les voûtes séculaires.

22 « Rituale romanum ». Éditions Mame. 1896.

23 « Rig-Véda » (lect. I, hymne XIII - 2, 4, 6, 8 et 12). Traduction du sanscrit par A. Langlois. Éditions Jean Maisonneuve. 1872.

« ...Reppelle Domine virtutem diaboli, fallacesque ejus insidias amove : procul impius tentator aufugiat : sit nominis tui signo famulus tuus munitus, et in animo tutus et corpore. Tu pectoris hujus interna custodias. Tu viscera regas. Tu cor confirmes. In anima adversatricis potestatis tentamenta evanescant.²⁴ »

Le prêtre la signait à nouveau de la croix. Sur le front, encore ! Sur la poitrine ! Sur le ventre ! Et ce contact immonde de ces doigts impurs sur son corps la dégoûtait ! Vil séide répugnant d'un dieu inconsistant !

Ce contact la révoltait ! Elle le ressentait comme un viol. Un nouveau viol dont Richard se révélait le complice, dont il était l'instigateur.

La conscience de son impuissance la forçait au calme. D'autres passages du Rig-Véda lui revenaient en mémoire. Elle les dit, en exutoire, pour faire baisser la pression qui montait en elle.

« « Ô toi qui conduis l'esprit, mets en nous l'œil, le souffle vital, le sentiment du plaisir. Que nous voyons longtemps le lever du soleil !

« Que la Terre, que le Ciel tout divin, que l'Air nous rendent le souffle vital.

« Que cette existence nouvelle soit prolongée, et menée comme un char l'est par un habile écuyer. Ainsi celui qui était tombé se relève²⁵ !... »

— « Adjuro te, serpens antique, per judicem vivorum et mortuorum, per factorem tuum, per factorem mundi : per eum, qui habet potestatem mittendi te in gehennam²⁶... »

24 « Rituale romanum ». Éditions Mame. 1896.

25 « Rig-Véda » (lect. I, hymne XIV - 6,7 et 1). Traduction du sanscrit par A. Langlois. Éditions Jean Maisonneuve.

26 « Rituale romanum ». Éditions Mame. 1896.

— « Ô Vous, gisant, prisonnier de la Mort, mais rêvant,
 « Entendez mon appel, l'appel de votre serviteur !
 « Entendez-moi, ô Puissant Cthulhu !
 « Entendez-moi, Maître des Rêves !
 « Ils Vous ont relégué dans votre Tour de R'lyeh,
 « Mais Dagon s'en viendra rompre vos liens maudits,
 « Et votre Règne reviendra !
 « Les Esprits des Profondeurs connaissent votre Nom secret.
 « L'Hydre connaît votre Repaire.
 « Donnez-moi votre signe, afin que je connaisse
 « Votre volonté sur la Terre !
 « Lorsque mourra la Mort, votre temps reviendra
 « Et votre sommeil finira²⁷ !... » »

Elvire avait quitté des yeux le plafond de vieilles pierres au-dessus d'elle, et avait tourné la tête vers le prêtre qui s'agitait, transpirait dans ses vêtements sacerdotaux. Elle voyait luire son épiderme dans la maigre lumière. Les signes de croix se succédaient, les imprécations, les impérieuses adjurations continuaient, toujours.

« *Adjuro ergo te, omnis immundissime spiritus, omne phantasma, omnis incurio satanae*²⁸... »

Tout à coup un choc, et un autre ! Un grand bruit ! La porte d'entre les caves claqua contre la muraille.

27 « Le Necronomicon - Le livre de l'Arabe dément Abdul al-Hazred » (« L'adjuration du Grand Cthulhu »). Ouvrage publié sous la direction de George Hay.

28 « Rituale romanum ». Éditions Mame. 1896.

CHAPITRE XII

Son beau-père ne s'était décidé à aviser la police, la gendarmerie en fait, que très tardivement. Il arriva sur les lieux en même temps que les représentants de la maréchaussée.

Elvire avait pu détendre les liens de ses poignets. Mais sous le poids de son corps, dans son dos, ses bras, ses mains, ankylosés malgré ses mouvements de doigts intermittents destinés à entretenir la circulation sanguine, commençaient à la faire souffrir. Elle accueillit l'intrusion soudaine, tant attendue, des nouveaux venus, avec soulagement.

Les gendarmes et Raymond Lambrecht s'immobilisèrent devant la scène qui s'offrait à eux et du regard fixèrent un instant Elvire, allongée au sol, fixèrent un instant ses jambes, ses longues et belles jambes musclées, joliment galbées, sur lesquelles sa robe avait fini par remonter très haut. La mascarade avait cessé. On poussa l'abbé sur le côté.

Tandis que le prêtre demandait qu'on le laissât achever le rituel et argumentait dans ce sens, la bonne sœur s'était rangée derrière lui après avoir lâché son étole. Les mains crispées sur la sienne Richard demeurait figé à sa place.

D'une voix plaintive Elvire implora qu'on défit ses liens qui la blessaient douloureusement.

Elle se maintint debout avec difficulté et s'appuya sur son beau-père.

Raymond Lambrecht fixait son fils qui, interdit ouvrait ou fermait la bouche comme un poisson hors de l'eau. Elvire lança un regard assassin au prêtre que la sœur soutenait par le bras. Celui-ci détourna les yeux. Elvire se reprit, et baissa les siens, en pauvre petite femme fragile et impressionnable.

« Merci ! Merci d'être venu ! »

Elle reposa un moment son front contre l'épaule de son beau-père. Elle se pressa un court instant contre lui, et perçut son émoi, qu'elle ne manifesta pas avoir remarqué. Elle craignit de ne pouvoir pleurer ; mais, cela se révéla facile : elle y parvint aisément. Raymond Lambrecht la serra prudemment contre son flanc. Elle put l'entendre plusieurs fois déglutir. Il prononça enfin à quelques reprises le prénom de son fils.

« Richard ? Richard ?... Richard !... Richard... »

Avant de quitter les lieux Elvire songea qu'il lui faudrait au plus tôt passer l'aspirateur pour évacuer tout ce sel corrosif répandu dans la cave, sur la tombe.

Elle ne marchait pas encore très sûrement mais le sang irriguait à nouveau ses membres convenablement. Sans plus tarder elle voulut prendre une douche et se changer. On la laissa faire. Après être redescendue de l'étage elle se rendit aux toilettes. Elle y demeura plus longtemps que strictement nécessaire. Après s'être essuyée elle avait remarqué des traces de sang sur le papier. Ses jeux récents et doublement blâmables avec Fabien lui revinrent en mémoire. Elle saignait encore un peu. Elle entreprit de raviver et d'aggraver son hémorragie. Elle actionna le dispositif de la chasse d'eau une première fois. Puis toussa à plusieurs reprises attendant que le réservoir se remplît à nouveau.

« Elvire ? Elvire ? Tout va bien ?

— ...

— Tout va bien ? Elvire ! Ça va ?

— Oui... Oui... Je viens. »

Elle se lava les mains dans le siphon, afin que du sang ne fût en aucun cas décelable dans les conduits du lave-mains, se sécha à l'aide d'une quantité importante de petites feuilles, et purgea la cuvette une seconde fois. Ensuite elle se lava les mains normalement au lavabo. Son beau-père se penchait encore dans la salle d'eau du cabinet de toilette.

« J'ai cru que vous aviez un malaise, Elvire... J'ai appelé S.O.S. Médecins...

— Je saigne... Je crois que... Quand il est venu me chercher dans la salle de bain où je m'étais réfugiée, à l'étage... Je m'étais endormie... J'ai eu mal. Je croyais avoir fait un cauchemar. Je crois que c'est à ce moment-là... Oui, sans doute est-ce à ce moment-là ! Appeler aussi le docteur Labroult, s'il vous plaît ! Je... Oui, j'aimerais me faire examiner. Je veux être examinée ! Et je veux une prise de sang, une analyse ! »

Son beau-père n'osait pas trop défendre son fils, qui menotté, restait assis sur la pointe des fesses, courbé vers le sol, le visage hagard, les bras entre les jambes. Une autre paire de menottes reliait un poignet du prêtre à l'un de la sœur Marie-Thérèse.

Elvire ne voulut pas en démordre : soit on internait Richard dans un centre psychiatrique, soit, sans attendre davantage, elle portait plainte pour séquestration et viol ! Elle laissa même entendre qu'un internement de Richard ne serait peut-être pas suffisant pour empêcher le dépôt ultérieur d'une plainte.

En pleurant au téléphone, Raymond Lambrecht appela sa femme pour la rassurer sur lui-même, et l'aviser, avec tout le ménagement possible, du malheur qui frappait la famille. Le brigadier de gendarmerie utilisa la deuxième ligne. Plus tard

trois hommes arrivèrent, qui s'entretenaient avec lui. Ensuite il fut procédé à un bref interrogatoire des différents protagonistes de l'affaire.

« ... Bon ! Les médecins sont d'accord. Les analyses confirmeront le reste. Voilà qui est entendu ! Internement dans un premier temps. Madame pourra toujours se prononcer ensuite sur la nature des poursuites qu'elle souhaitera engager. Un rapport va être rédigé sans tarder. Le préfet va être contacté... Et pour les deux autres... les religieux ?

— Qu'ils aillent au diable !

— Vraiment, Madame ? Vous souhaitez passer l'éponge... ? Si vous en restez là, on pourra dire qu'ils s'en tirent à bon compte ! Je ne sais pas si le procureur se montrera aussi indulgent... »

Comme, soutenu par la terrible bonne sœur, le prêtre passait à sa hauteur, Elvire lui saisit le poignet et planta son regard dans le sien. Elle le fixa à travers ses paupières mi-closes. Le curé recula, et, échappant au soutien de la religieuse, heurta la cloison du dos. Il était livide. La sœur dévisageait alternativement Elvire Nogaret et l'abbé. Elvire relâcha son étreinte. Dans leurs robes noires, à petits pas pressés, les deux clercs s'empressèrent vers leur véhicule. Au bas des marches le prêtre s'effondra, pour ne jamais se relever, malgré des soins immédiats.

« Alors ?

— Infarctus, embolie, ou rupture d' anévrisme...

— Pauvre vieux fou ! Pas idée de jouer au con, à son âge en plus ! »

Richard et son père se répandaient en larmes tous deux. Mais Richard ne voulait pas se laisser convaincre. Il se leva, il voulut s'approcher d'Elvire, défendre sa cause auprès d'elle. Son père s'efforça de l'en dissuader et s'en tira, fort mal, avec une lèvre fendue. Richard fut maîtrisé et enfermé dans le fourgon de la gendarmerie ; tandis qu'Elvire annonçait à son beau-père qu'elle allait devoir se coucher et, enfin, pouvoir s'endormir sans frayeur.

Malgré lui, Richard fut interné dans une clinique neuropsychiatrique dans le nord du département, à Valmont-la-Ronce. Raymond Lambrecht passa deux nuits à Malbreuil, où sa femme vint le rejoindre, avant, le lundi, d'aller visiter son fils.

Elvire, « pour oublier », assumait, dès le mardi suivant la direction de l'Adéc, au grand soulagement de son beau-père, heureux que, sans se laisser aller à une prostration morbide, elle reprit déjà goût à la vie, heureux que les affaires, au moins, n'eussent pas à souffrir de ce déplorable gâchis.

Le mardi son beau-père se rendit à Saint-Pierre-des-Corps en même temps qu'Elvire. Puis, après s'être entretenu, très professionnellement avec elle, accompagné de sa femme, il gagna Valmont-la-Ronce avant de reprendre la route de Vierzon.

Leur patron serait indisponible pour une durée indéterminée ; il avait dû se résoudre à un séjour dans un centre spécialisé, suite à un sévère surmenage et la légère dépression s'ensuivant. Son épouse le remplaçait jusqu'à nouvel ordre. Les deux secrétaires tiraient des mines longues de circonstance, et paraissaient plus affectées que de raison. Et sûrement l'étaient-elles.

« Eh bien, Véronique, je pensais que vous m'auriez réservé un accueil plus chaleureux ! Ne m'aviez-vous pas dit que vos rapports avec Richard devenaient de plus en plus pénibles à supporter ?

— Je suis heureuse... Enfin, je veux dire que je pense que votre retour est une bonne chose pour l'entreprise, mais...

— Mais ?... Vous étiez-vous réconciliée avec lui ?

— Non. Nous avons rompu, Madame. Je dois encore informer ma collègue sur le travail à faire. Mais elle peut déjà se débrouiller seule, évidemment, elle est assez vive d'esprit, elle comprend et assimile vite.

« S'il vous plaît, je voudrais savoir à quel moment je pourrais, aujourd'hui prendre les deux heures auxquelles j'ai droit.

— Les deux heures auxquelles vous avez droit ?

— Oui. Pour chercher un nouvel emploi, Madame, j'ai droit...

— Je redoute de comprendre. Vous voulez dire que ce mufler vous a lourdé ?

— Euh !... Oui, Madame. Après notre séparation... après ma séparation d'avec monsieur Richard, j'ai eu un avertissement. Il a embauché Martine Goury. Et puis moi, j'ai eu un autre avertissement. Pour finir j'ai reçu une lettre recommandée à ma nouvelle adresse... Enfin, mon ancienne... C'est à dire... Je vivais chez quelqu'un depuis ma rupture d'avec Richard, d'avec votre mari, et ça, je lui avais dit, forcément. Et je dois faire mon préavis. Il me l'a dit pendant notre entrevue, juste après la lettre. Il ne veut pas me payer à rien faire. C'est normal. Mais j'ai droit à deux heures par jour. Pour trouver, pour chercher un nouveau travail. En fait, aujourd'hui, il faut que je trouve un logement, une chambre plutôt. Je me suis fâchée avec... mon ami. Je ne lui avais pas dit que j'étais renvoyée. Je lui ai

annoncé hier soir. Il s'est mis en colère. Et... Et ce matin, il m'a dit de prendre mes affaires... Il m'a tout mis en bas... Et... Et...

— Il vous a jetée, lui aussi, en somme, disons-le ! Et vous n'avez pas de famille sur Tours, je crois.

— Non. Je suis seule. L'hôtel, c'est trop cher ; je dois absolument trouver une petite chambre aujourd'hui. Et j'espère trouver un travail rapidement. Sinon... »

Elles se trouvaient dans le bureau directorial. Elvire, après le début de la discussion en avait fermé la porte. Véronique Desmazières baissait le front, les bras le long du corps. Elvire Nogaret s'approcha, la prit dans ses bras et la serra contre elle. L'autre ne résista pas.

« Tout cela va s'arranger ! Je vous garde avec moi. Je vous garde ! Laissez-vous aller et pleurez un bon coup. Après, ça ira mieux. »

Véronique tressaillit à deux ou trois reprises. Ces violents tremblements l'ébranlèrent tout entière. Puis elle se détendit, remonta les avant-bras et posa les mains sur la taille d'Elvire Nogaret. Puis elle appuya sa joue sur l'épaule de sa patronne et se répandit en chaudes larmes. Elvire pensa à la veste de son tailleur puis caressa la nuque de Véronique et s'attendrit. Elle lui baisa doucement plusieurs fois le cou. Elle remonta la main qu'elle referma dans l'épaisseur de la chevelure et lui redressa la tête. Elle lui baisa aussi les joues et les lèvres. Au troisième de ce dernier type de baiser l'autre y répondit et se laissa faire.

« Véronique, je puis vous héberger ce soir au moins, à mon domicile. Vous y disposerez d'une chambre. Vous n'y serez contrainte à rien qui vous serait désagréable, auquel vous ne voudriez pas consentir. »

Véronique répondit avec indulgence aux questions concernant Martine Goury. Elvire décida de ne pas accabler inutilement cette femme, et d'attendre la fin de la période d'essai pour se prononcer le plus objectivement possible sur son sort. Après s'être rafraîchies et avoir refait chacune leur beauté, Elvire Nogaret et Véronique Desmazières, celle-ci arborant des joues très rouges, sortirent du bureau.

« Mademoiselle Martine... Goury, j'ai lu votre dossier avec intérêt, croyez-le. Un renseignement n'y figure pas, que j'aimerais connaître. Dites-moi... »

Elvire s'était avancée vers la secrétaire qui demeurait assise à son bureau, paralysée semblait-il, et lui saisit le dos de la main. Martine Goury se leva, en reculant de quelques petits pas maladroits tout en repoussant de l'arrière de ses jambes son fauteuil qui heurta dans un bruit métallique les portes d'une grande armoire. Elle manqua basculer par-dessus l'accoudoir du fauteuil dont l'assise avait pivoté. Elvire la redressa et la maintint debout en tirant sur la main qu'elle gardait prisonnière de la sienne. Sur la lèvre de la nouvelle secrétaire, sur son front, brillaient des perles de transpiration.

« Ne vous alarmez pas. Dites-moi quels tests préliminaires à votre embauche se sont-ils révélés déterminant à son égard ? Votre dossier est particulièrement mince et ne donne aucune indication à ce sujet. »

Les explications fournies se montrèrent un peu confuses. Elvire conduisit mademoiselle Goury dans son bureau. Alors seulement lui lâcha-t-elle la main.

« ... Richard, mon époux, a fait preuve de bon goût en vous choisissant : vous êtes jeune, jolie, bien faite. Vous êtes, bien sûr, sa maîtresse. Mais je crains qu'il vous soit nécessaire de faire appel à un autre mâle pour satisfaire vos besoins sexuels. Mon... époux du pubis ! s'est montré tout à coup insupportable. Il a fallu entreprendre un traitement indispensable. Il se trouve, pour une durée indéterminée, l'hôte d'un établissement psychiatrique. Si d'aventure vous êtes toujours amoureuse, si jamais vous l'avez été, si vous y voyez quelque utilité, peut-être voudrez-vous l'y visiter. Mais je ne vous y engage pas. Je vous le déconseille vivement ! M'entendez-vous ! ?

— Voilà bientôt deux semaines, Richard, votre... mari, m'a dit qu'on n'allait plus se voir... Plus en dehors du travail. Alors qu'avant... Tout d'un coup, il ne voulait plus de moi. Le soir où il me l'a dit, j'étais... toute retournée. Je pensais à rien d'autre. J'avais rien fait pour lui déplaire pourtant. Au contraire ! Je vous l'assure !

— Je vous crois bien volontiers. Et votre bonne volonté en cette occurrence m'émeut ; croyez-le. Continuez !

— Oui. Je faisais tout ce qu'il voulait. Je ne comprenais pas pourquoi ! Je ne sais pas pourquoi... Et puis le lendemain j'ai eu peur. Enfin, je craignais qu'il mette fin à ma période d'essai. Mais non, en fait. Il m'a dit, après, qu'il n'y avait pas de problème au niveau du travail, que de ce côté-là il ne fallait pas que je m'en fasse, qu'il ne voulait plus de moi, que c'était « plus sage d'en rester là du point de vue de la bagatelle ! ». Oui. Pas d'autre explication. J'ai cherché à savoir pourquoi, quand même ! Il s'est énervé. Je n'ai pas insisté. Mais j'en avais gros sur le cœur. Je commence à digérer tout ça. Mais je suis déçue. Je pense que ça aurait pu être bien, nous deux... Excusez-moi, Madame ! Excusez-moi !

— Quelles ingénues vous faites, toutes ! Et quoi d'autre ?

— Voilà, Madame. Je m'excuse encore, Madame. Et maintenant... ?

— Vous continuez votre période d'essai, comme prévu. Faites votre travail sérieusement. J'aviserais. Mais, a priori, je ne vois pas de raison, moi non plus, d'un point de vue strictement professionnel, de me séparer de vous.

— Oh ! Je vous remercie, Madame. Merci ! Merci ! Je m'attendais à... Oh, merci !

— Du calme ! Retournez à votre bureau. À plus tard. »

En fin d'après-midi les deux secrétaires, face à face, se dévisageaient, silencieuses. Puis l'une hocha la tête comme après une parole grave ou sentencieuse. Elvire Nogaret se manifesta. Surprises, les deux se tournèrent simultanément vers elle en se levant. L'heure de la débauche était alors dépassée. Comme sa patronne et sa collègue échangeaient des regards indéchiffrables, Martine Goury, après une hésitation, décida de s'éclipser sans attendre.

Plus tard, Véronique Desmazières, suivant dans son véhicule celui d'Elvire Nogaret, arrivait à la propriété de cette dernière, à la propriété de son ancien amant ; elle arrivait à Malbreuil.

Elle était déjà passée sur la route, devant le portail et la petite conciergerie. Elle n'avait pu que d'un seul point de son parcours apercevoir le toit de la demeure, masquée par les arbres, et son clocheton. Richard Lambrecht lui avait expliqué que l'on ne pouvait distinguer les bâtiments eux-mêmes que de la campagne, que d'un chemin de terre, que sinon le mur de clôture, des talus boisés, les arbres empêchaient qu'on les vît ou qu'on les discernât nettement, l'hiver également. Mais il lui avait interdit « de continuer à rôder autour de la maison ». Et Véronique se l'était tenu pour dit.

Après le chemin encaissé, en tunnel sous les arbres, à la sortie d'une courbe, elle découvrit la demeure sur une proéminence, sur le flanc d'un versant en pente douce. Au sein d'une clairière, isolé du reste du monde, Malbreuil avait une allure austère et fière. Comme sa patronne engageait sa propre voiture dans un garage, Véronique Desmazières arrêta la sienne sur les pavés, au centre de la cour, en laissant le moteur tourner. En ce début de soirée elle trouvait cet endroit, pourtant relativement proche de la ville, tout à coup très à l'écart, trop retiré, et très inquiétant. Elle trouvait, l'humble jeune-femme, à ce qu'elle qualifiait déjà malgré elle, de « château », une allure farouche et sinistre. Pas de fleur dans les rares parterres. De hautes ou basses plantes serrées couvrant le sol, des pelouses, des prairies, des arbres et la forêt ! Et quelques affleurements rocheux en lisière des bois. Une impression étrange de force brute, végétale et minérale, et sauvage. Une force très ancienne dont les très anciens bâtiments seraient issus. Un instant l'idée folle de presser la pédale de l'accélérateur et de s'enfuir lui traversa l'esprit. Elle se contrôla ; se remémorant la journée écoulée, elle s'étonna de la gentillesse de madame Nogaret à son égard, et de... l'attention que celle-ci lui manifestait. Elle s'étonnait de la tendresse très particulière, qu'elle éprouvait, à son corps défendant, à l'égard de cette jolie femme, si sûre d'elle, si forte, si compréhensive, si compatissante.

Madame Nogaret tapait à sa vitre. En déglutissant Véronique tourna fébrilement la manivelle.

« Je vais vous installer dès ce soir à la ferme...

— À la ferme ? Mais... Et où... ?

— Ne faites pas cette tête-là, Véronique ! Voici ce que j'appelle la ferme ! Ces bâtiments qui ferment la cour. Une ancienne ferme. Il y a là plusieurs appartements.

— Merci Madame.

— Reculez près de cette porte et déchargez vos bagages ! »

Elvire fit découvrir les lieux à son invitée et lui indiqua où s'installer. Elle la vit extraire de son véhicule d'abord une valise à coque plastique de taille moyenne et deux ou trois pochons publicitaires bourrés à craquer de linges plus ou moins pliés. Puis Véronique Desmazières, avec difficulté et maladresse dut saisir à bras le corps une grande valise en carton dont le couvercle n'avait pu être qu'imparfaitement verrouillé. Du côté où le couvercle bâillait des effets variés dépassaient.

« Vous terminerez de ranger plus tard ! Pour fêter votre installation je vous invite à dîner en ville, à Tours ! Nous pouvons bien prendre un peu de bon temps, maintenant que nous sommes libres toutes deux ! Libres de faire ce qu'il nous plaît, sans devoir en référer désormais à aucun censeur. »

Elles firent un peu plus connaissance. Du moins Véronique se livra-t-elle à des confidences sur son enfance, sa jeunesse. Elle se confia avec simplicité, avec confiance. Bientôt Elvire décida que l'heure était venue de rentrer. Et dans la Daimler Double Six d'Elvire elles s'en retournèrent à Malbreuil.

Quand elles sortirent du garage, le chant lugubre d'un oiseau de nuit, tout proche, fit se rapprocher Véronique. Du bras elle toucha celui d'Elvire. Celle-ci la prit par la taille.

« Venez, je vais vous aider à faire votre lit.

— Oh non, Madame ! Je vous en prie, je vais me débrouiller seule !

— Allons ! Avancez donc. »

Elvire poussa Véronique devant elle et en laissant retomber sa main lui effleura la hanche. Elles pénétrèrent dans l'appartement dévolu à la secrétaire.

« Votre clef, Véronique. »

Une fois toutes deux à l'intérieur et la porte refermée Elvire tourna la clef dans la serrure. Elle tourna la commande du thermostat du convecteur le plus proche.

« Les volets sont fermés depuis si longtemps... Un peu de chaleur dans ces vieux murs et l'endroit vous paraîtra plus douillet.

« Les draps se trouvent dans cette armoire. »

En tendant les draps, les couvertures, leurs regards se croisèrent et parfois leurs doigts se rencontrèrent. Et ceux d'Elvire prolongeaient ce contact. Et ceux de Véronique en vinrent à s'y attarder.

« N'ayez crainte. Approchez ! Laissez-vous faire. Ne tremblez plus. Détendez-vous. Je veux vous protéger, vous donner du réconfort, de la chaleur. Je veux que nous vivions des moments de feu ! Je veux vous embraser, que votre ventre brûle sous mes mains, je veux vous sentir fondre sous mes doigts ! »

Debout au pied du lit, Elvire Nogaret enlaça de ses bras impérieux l'impressionnable Véronique Desmazières.

« ... Oui, dans votre bureau, c'était la première fois. La première fois qu'une femme m'embrassait... sur la bouche. Et c'était bien. C'était bon. Et c'était bien que ce soit vous. C'était

doux. J'aurais cru que cela... Que ce n'était pas bien, je veux dire... pas correct. Mais ça m'a plu. Et je suis contente que ça se soit reproduit ce soir... C'est plus émouvant qu'avec les hommes... Ceux que j'ai connus...

— Et en avez-vous connu beaucoup, belle Véronique ?

— Vous me trouvez belle, vraiment ?

— Oui, certainement !

— C'est vrai ?... Merci. Avec les hommes, on ne sait jamais s'ils pensent ce qu'ils disent... Des hommes : trois ! Seulement. Mais je n'avais pas envie d'en rencontrer un autre de si tôt ! Et vous êtes venue vers moi ! C'est bien ! Vous savez... Oui ! Si vous voulez... de moi...

— Je te veux ! Femme, je te veux ! »

CHAPITRE XIII

Son séant osseux posé sur le rebord d'un fauteuil, Séverine Lambrecht lorgnait régulièrement en direction de la porte de la pièce, semblant vouloir s'assurer que la voie demeurerait libre pour une fuite éventuelle.

« ... Cette visite m'a beaucoup affectée, je ne vous le cache pas. Richard s'est étonné de ne pas avoir encore reçu la vôtre. Il vous tient rancœur des menaces que vous faites peser sur lui, et qui, pour l'instant, toujours, le retiennent là-bas. Il vous tient rancœur de ce que vous lui faites subir !

— Moi, ma chère, je lui tiens rancœur de ce qu'il m'a fait subir ! Qu'il cultive l'espérance, si cela peut le distraire dans sa retraite. Mais qu'il ne compte pas trop sur ma mansuétude !

— Le voir si abattu, si hébété... Le voir dans cet état, dans cet endroit ! Dans une telle promiscuité, parfois bien obligée ! La promiscuité de... de tant de fous ! J'en ai pleuré ! Raymond n'a pas voulu venir aujourd'hui. Toute cette histoire le rend malade ! Malade ! Et si... si je suis venue à l'improviste, et je m'en excuse, je vous prie de bien vouloir m'en excuser ! c'est que cela ne peut plus durer. Cela est insupportable ! Vous rendez-vous bien compte de ce qu'il endure ! Il est... Il est au ban de la société !

— Se rend-il compte de ce qu'il m'a fait endurer ?

— Vous devriez aller le voir. Vous devriez lui parler, l'écouter. Au fond, c'est pour vous qu'il a fait cela ! Pour vous sauver ! Il voulait vous sauver. Il faut vous en persuader !

— ...

— Il m'a tout raconter ; le plus calmement, le plus posément possible. Si vous l'entendiez, vous comprendriez son point de vue. Il a agi logiquement, en conformité avec sa foi et à la lumière de l'enseignement traditionnel de l'Église...

— Voyez dans quelle impasse l'on se retrouve lorsque, inconsidérément, l'on guide ses pas à la lumière de l'obscurantisme !

— Le trait est facile !... Ne vous fâchez pas. J'essaie de vous réconcilier. Tout simplement. Et j'estime que cela est souhaitable. Après tout le temps que vous avez partagé...

— On m'a déjà tenu ce genre de propos...

— Ah ! Vous voyez !... Tout de même ! Tout ce temps passé ensemble, toute cette vie commune, on ne peut pas jeter tout ça aux orties ! Pour un petit incident, une anicroche !

— Vous en parler à votre aise ! Je ne tendrai pas l'autre joue ! Tendre l'autre joue ce n'est pas, ce n'est plus ma règle de conduite ! Ma règle de conduite ce n'est pas non plus : œil pour œil, dent pour dent ; ce n'est pas la loi du talion. Ma règle de conduite est plus ancienne encore ! C'est : étalon pour cavale, tête pour bras !

— Mon Dieu ! Mais que dites-vous là ? Je vous en prie, montrez-vous charitable. »

On frappa des coups discrets à la porte. Après un « Oui ! » retentissant et agressif d'Elvire, une jeune femme, s'avançant à peine dans la pièce, proposa à « ces dames » de leur servir un thé assorti de quelques friandises.

« Hum ! Vous avez embauché une nouvelle domestique ?

— Non ! Il s'agit de l'une des anciennes maîtresses de votre fils...

— ... Une maîtresse... ! Une des maîtresses de mon fils ? Vous... Vous m'étonnez ! Qu'est-ce que vous racontez ? Sans preuves ! Et que ferait-elle donc ici, en ce cas ?

— Je l'héberge. Elle s'est trouvée dans une situation embarrassante après qu'un autre muflle l'ait rejetée à son tour. Elle était la secrétaire de ce cher Richard. Après l'avoir utilisée, s'en être lassé, il ne s'est senti à son égard aucune obligation. Après l'avoir remplacée dans son lit et au bureau, il l'a licenciée. Il s'est débarrassé d'elle assez peu charitablement !

— Je ne peux y croire ! Non, je ne peux y croire !

— Vous croyez bien des fadaïses plus improbables !

— Je ne vous permets pas de mettre en doute ma foi !...

— Je ne mets pas en doute vos certitudes, la... qualité de votre foi ! Je récusé l'objet, les objets de votre foi ! »

On frappa de nouveau. Poussant une desserte roulante Véronique Desmazières servait le goûter.

Séverine Lambrecht dévisageait alternativement les deux femmes lui faisant face, l'une debout et crispée, l'autre assise, à l'affût, dans une feinte nonchalance, comme un fauve !

« Véronique, je vous présente la mère de Richard. Madame Lambrecht, je vous présente Véronique Desmazières, secrétaire, à l'Adéc... Séverine, demandez-le-lui donc ! Demandez-lui !

— ...

— Vous auriez dû mettre une tasse pour vous ! Allez en chercher une ! »

Quand Véronique fut revenue de la cuisine avec sa tasse, après certaines considérations d'ordre météorologique, le silence devint pesant.

Séverine Lambrecht arborait une rougeur de pommette sans doute imputable à la chaleur du thé. Véronique était très pâle. Elle se retira avec son chariot, et avec un grand soulagement, dès que les tasses furent vides et que les autres repoussèrent son invitation à reprendre des biscuits.

« N'est-elle pas jolie femme ? N'a-t-elle pas un visage charmant, un corps bien fait ?

— ... Euh ! Je ne sais pas. Je ne lui ai pas prêté attention. Peut-être.

— Elle est ravissante. Richard, qui, lui, en bon Chrétien, ne manque pas de s'intéresser à son prochain, et à sa prochaine, surtout, l'avait bien remarqué.

— Laissons cela... Après tout, c'est un homme. Pour un homme c'est moins grave.

— Ben tiens !

— Richard... Comprenez-le ! Mettez-vous à sa place !

— Pour rien au monde !

— Comment pouvez-vous être aussi sévère ? Il regrette amèrement !

— Il regrette le tour pris par les événements ! Ça, je veux bien le croire !

— Il regrette, je vous assure. Oubliez tout ça. Laissez-le revenir. Il ne recommencera pas. J'implore votre miséricorde.

— Ah ! Miséricorde ! Aux grands maux, les grands mots !

— C'est sa foi qui l'a conduit à entreprendre ce qu'il pensait être nécessaire, être salutaire ! Vous devriez lui être reconnaissante de tout l'intérêt qu'il vous a porté, de sa sollicitude à votre égard. Car c'était bien vous, Elvire, sa préoccupation première dans cette affaire. Il voulait vous

sauver d'une influence mauvaise. Peut-être s'est-il trompé. Peut-être n'aviez-vous pas besoin de subir une telle épreuve. Mais d'après ce qu'il m'a raconté, il était en droit de se poser des questions...

— Et que vous a-t-il raconté ?... Par exemple ?... Ne pourrais-je avoir une idée de ce qu'il dit sur moi, ce bon apôtre ?

— Tous ces éléments qui l'ont incité à penser que... Une séance de pêche, vos disputes. Votre attitude en certaines occasions. Votre façon de... déambuler dans la maison. Vos... gesticulations. Vos provocations. Votre agressivité. Vos cris. Vos paroles...

— Ce n'est pas le narcissisme de Richard le plus difficile à supporter, son trait de caractère le plus redoutable. Mais c'est bien sa paranoïa !

— Sa paranoïa ! Allons donc !

— Sa paranoïa gravement pathologique ! Aggravée sans doute par l'éducation reçue ! Les phantasmes inculqués par une éducation religieuse outrancière ! Avec votre lait, vous l'avez nourri pendant son enfance de tous ces textes merveilleux, tous ces récits hagiographiques fantastiques, toutes ces vies rêvées de saints ! Et à chaque jour son saint ! Partout, toujours, dans les agissements des hommes, le diable ! Et la prière du matin ! Sinon gare ! Et celle du soir ! Et le dimanche l'église ! En semaine aussi, souvent, et le catéchisme ! Et la parole de Dieu ! Les lectures dans le Livre des livres ! Et les sermons du curé ! Des curés ! Des « monseigneurs » ! Du pape ! Des papes ! Vous avez gavé son esprit fragile de toutes ces salades assaisonnées d'huiles rances !

— Notre foi ne peut en aucun cas être tenue pour responsable de la situation ! Soyez tolérante, un minimum, je vous prie !

— Que je sois tolérante à l'égard de votre foi, à l'égard de ceux qui s'en proclament les champions ou se comportent comme tels ? ! Que je sois tolérante à l'égard d'une foi intolérante elle-même par essence, par nature ! Intime conviction d'un seul dieu ! Intime conviction qu'il a tout créé ! Intime conviction qu'il se révèle aux hommes ! Intime conviction de ces champions d'être détenteurs, eux, et eux seuls, de cette révélation qui doit être imposée au monde par la volonté de leur dieu imaginaire ! Tolérante à l'égard de ces monstres d'intolérance ! qui n'ont pas supporté les autres religions, les autres fois ! qui ont abattu les arbres sacrés, les totems, les idoles ! qui ont éradiqué les croyances anciennes ! des cultures vénérables sur lesquelles reposaient des civilisations, des sociétés prospères maîtrisant les sciences et les techniques !

« Non conformes ! Non corrects ! Détruits les codex des anciens Amérindiens ! Chassé des esprits le vieux fond de la culture occidental authentique ! Vite, aux marteaux ! Et l'on brise les zizis des belles statues antiques ! On casse les phallus initiatiques ! Et les enfants naissent dans les choux ou dans les roses ! Et comment les fait-on ? Comment on les pond ? Mystères ! Mystère ! Mystère de la foi ! Votre monde on le rêve ! Ce n'est pas le monde réel !

« On détruit le sarcophage de verre d'Alexandre le Grand ! On expurge, ou l'on brûle les bibliothèques ! On fait taire Galilée ! Penser se révèle dangereux bientôt ! Et « croire », ne suffit pas toujours ! Il faut bien croire, croire bien ! Bien comme il faut ! Bien comme ils le disent ! C'est qu'on est facilement hérétique ! Et s'allument les bûchers aux flammes pures et aux crépitements joyeux !

« Tolérante ! À l'égard de ceux qui imposent un missel sous peine d'excommunication ! Puis un autre missel ! Interdit le précédent ! On risquait son âme à ne pas le respecter ! On

risque son âme éternelle maintenant à s'y référer ! Non mais, qu'est-ce que c'est que ces conneries ? ! Quelle tolérance vraiment ! Quelle tolérance doit-on à des tarés aux mentalités si tordues ? ! Ne me parlez pas de tolérance à l'égard de cette engeance !

— Elvire, ne vous emballez pas, enfin ! Elvire, s'il vous plaît... Je vous en prie ! Je vous en prie, discutons calmement.

— Le pape et tous ces moutons qui le suivent, plus mauvais que des loups !

— ...Comprenez mon embarras, la situation qui est la nôtre, la mienne, celle de Richard. Je vous le répète, il croyait bien faire. Il a agi en toute sincérité, en toute bonne foi. Tous les éléments qu'il avait à sa disposition ne pouvaient que le pousser, ne pouvaient que l'obliger...

— Au lieu de seulement vous en remettre aux jérémiades de votre fils, avez-vous au moins discuté avec le professeur Wittman ?

— J'ai échangé quelques mots avec lui. Raymond a eu un entretien plus long, mais...

— Le professeur Wittman vous aurait dit en substance que l'on peut avoir des penchants paranoïaques et que ce n'est pas en soi une mauvaise chose. Mais que Richard n'est pas simplement affecté de quelques penchants paranoïaques ! Sa personnalité est tout à fait paranoïaque ! De façon caricaturale. Totalement ! Excessivement ! Il vous aurait dit que la paranoïa, à ce degré extrême, peut provoquer des hallucinations, et conduire à des voies de fait. Richard, on doit le maintenir hors d'état de nuire !

— Essayez de comprendre sa position. Essayez d'admettre que l'on puisse agir non pas avec une froide raison matérialiste, mais plus en conformité avec son cœur, ses sentiments, sa foi. Peut-être, à votre sens, à celui des gendarmes, à celui de la loi, de la loi humaine, donc faillible, car la perfection n'est pas de

ce monde, elle ne peut être que divine, parfait, Dieu seul l'est, Richard a-t-il failli. Mais pas au sens de ce qu'il convient d'appeler la loi divine, la loi que l'enseignement, la tradition de l'Église, sous la conduite du saint-père...

— Je n'ai que faire de votre loi divine ! Votre ectoplasmique divinité m'importe beaucoup moins que l'humanité. Les rodomontades de votre pape m'affligent ! Votre pape ne peut admettre que le comportement humain soit régi par des lois issues... du contrat social passé entre les individus constituant la cité, la société, individus responsables et raisonnables, doués de raison ! aptes à distinguer le bien du mal, à résoudre les antagonismes entre ces valeurs. Il incrimine, il condamne « la théorie de la souveraineté totale de la raison dans le domaine des normes morales portant sur la conduite droite de la vie de ce monde »²⁹ ».

— Peut-être. Je ne sais pas. Mais...

— L'autonomie de la conscience humaine lui fait peur, comme à tous les curés, les pasteurs, les rabbins, les ayatollahs, les imams. Comme tous ceux-là il défend son fond de commerce ! Bec et ongles ! Il craint de devoir fermer boutique ! Une humanité adulte, des hommes fiers et debout, qui s'assument, il n'en veut pas ! L'homme, il le veut à genoux, humble et soumis, abdiquant toute volonté ! Comme si l'exercice de l'humanisme, de la raison, affranchi, heureusement, de la théologie, menait inmanquablement à la perte, au chaos, au néant !

— Soyez compréhensive, Elvire. Sûrement Richard ne pensait pas à tout cela, à toutes ces... complications, toutes ces théories. Il vous aime, malgré tout. Je vous le demande encore soyez plus tolérante vis à vis de lui.

— « L'avortement et l'euthanasie sont des crimes qu'aucune loi humaine ne peut prétendre légitimer. Des lois de cette

29 Encyclique « Veritatis splendor ».

nature non seulement ne créent aucune obligation pour la conscience, mais elle entraîne une obligation grave de s'y opposer par l'objection de conscience»³⁰. Une intolérance foncière, depuis toujours cultivée plus ou moins adroitement dans les jardins des curés, pour amener le bon peuple à penser que la morale ne serait possible que dans une société sous la férule théocratique !

— Oui. Peut-être. Mais nous nous égarons, Richard...

— Silence ! Laissez-moi poursuivre !... Pour votre pape, pas de débat démocratique évidemment, et, même, pas de débat politique ! Une invitation directe à l'incivisme, à la désobéissance civile ! Pour lui, comme pour tous les « religieux » ! un seul but : imposer la foi... leurs fois ! Leurs croyances ! Prétendument inspirées, « révélées » par Dieu, lui-même ! tel qu'ils le phantasment ! Un dieu très hypothétique, un dieu à leur convenance, un dieu alibi, censé justifier leur conduite, leurs exigences, un dieu dont l'utilité majeure est de subjuguier les brebis, les moutons les plus influençables du troupeau humain, les timorés, les débiles, de faire diversion vis à vis des plus méfiants mais trop crédules ! Charitablement, bien sûr, ils veulent nous imposer leurs conceptions ineptes, leurs caprices, leurs chimères ; ils veulent nous imposer leur pouvoir !

« Ils ne pouvaient plus s'imposer : ils se montraient tolérants. Voilà qu'ils espèrent, qu'ils entrevoient la possibilité d'un retour du bon vieux temps, et ils montrent les dents ! Ils se sentent plus forts, voilà qu'ils évaluent les rapports de force, qu'ils prônent, qu'ils prêchent la reconquête de leur influence, de leur autorité perdues ! Ils ont détruit les anciennes idoles, détruisons leurs églises, brûlons leurs livres, abattons à nos carrefours leurs calvaires et leurs statuettes niaises ! Juste

30 Encyclique « *Evangelium vitæ* ».

retour des choses, juste retour du bâton ! Voilà ce qui serait juste !... Vous disiez, Séverine ?

— Hum !... Sans doute... Sans doute n'avez-vous pas vraiment tort. Je vous le concède. Mais on ne peut pas reprocher à Richard la doctrine, héritée du Christ, je vous le rappelle, la doctrine, qui est celle de l'Église ! L'Église, une sainte, catholique et apostolique ! Richard n'a fait que se montrer fidèle à l'enseignement, à la tradition, et, vous faisiez référence à la justice, à ce qui serait juste... Elvire... Elvire, vous m'écoutez ?... Il serait juste de le faire sortir, de lui pardonner. Il est prêt à vous demander pardon ; de façon... comment dire ?... de façon solennelle ! Il est prêt à s'humilier.

— Je ne ferai rien, rien ! pour le sortir de clinique. S'il sort de clinique malgré moi... Vous devez vous préparer à l'idée que Richard demeure là-bas, ou bien qu'il se retrouve incarcéré d'une façon plus infamante encore ! Et, si une procédure judiciaire était engagée, un certain membre, au moins, de votre cher clergé catholique se verrait compromis... Faites-vous à l'idée d'un internement relativement long. Mais je puis vous le dire pour alléger votre peine, si votre fils vous a été ravi, un petit-fils, bientôt, vous sera donné ! Un petit Lambrecht !... Cela ne vous réjouit-il pas ?

— Mais... Mais, comment... comment cela se peut-il ?

— Dois-je vous l'expliquer ?

— Richard m'a dit que depuis... Vous êtes enceinte ?... Pas de lui ! Pas de Richard !

— Je vous rappelle que, voici peu, il m'a violée... »

Elvire se garda bien de préciser que les examens l'ayant aidée à charger davantage Richard n'évoquaient pas la présence de sperme. Mais il était vrai qu'elle avait, avec justesse et pertinence, allégué s'être lavée, aussi complètement qu'elle l'avait pu, après les fâcheux événements.

« Non ! Il dit que non ! Il prétend que non !

— Croyez ce que bon vous semble, après tout. Mais ce sera un Lambrecht. C'est un Lambrecht !... Cela, au moins, est sûr.

— Que voulez-vous dire ? Je ne crois pas que Richard... Quand même, c'est votre époux ! Pourquoi ne reconnaîtrait-il pas vous avoir... couverte ? Il n'est pas de lui ! J'en suis sûre ! D'ailleurs ça ne m'étonnerait pas de vous ! Après tout ce que j'ai appris sur vous ! Je vous connais bien maintenant ! Je vous connais ! Vous êtes le mal, le Mal ! Quel démon a-t-il pu... ?

— Quelque vil et horrible et vieil incube, qui, passant par ici a trouvé accueil aimable entre mes cuisses !... Non ? D'après vous ? N'avez-vous pas, aussi, une idée là-dessus ?... Hmmm ! Même en réfléchissant un petit peu ?...

— ... Vous n'avez pas honte de me suggérer une telle éventualité ? !

— Qu'ai-je suggéré ? Suis-je responsable des supputations auxquelles vous vous livrez dans votre esprit enfiévré ?

— « C'est un Lambrecht », vous dites ! C'est un Lambrecht ! Si ce n'est pas Richard... Vous êtes un monstre ! Richard avait raison ! Il a raison !... Ou c'est ce démon, que vous avez invoqué à la fin du rituel !... »

Elvire se leva. En deux pas elle était sur sa belle-mère. D'un poing rageur elle agrippa le pendentif sur la poitrine de Séverine Lambrecht, et le corsage en dessous.

« Vous ne portez pas d'habitude, du moins pas aussi ostensiblement, de bijou de ce type. Une croix ! Un crucifix, plutôt ! Pour quelle raison, venant me visiter, avez-vous éprouvé le besoin de vous abriter derrière ce lamentable symbole ?

« Sentez-vous une odeur de chair brûlée ? Entendez-vous retentir les trompes célestes, et accourir des légions d'archanges à votre secours ? La statue du Commandeur s'est-elle dressée près de moi, et la terre s'est-elle ouverte pour m'engloutir ?

« Un crucifix sur votre frêle poitrail ! Et pourquoi pas des gousses d'ail ? !

— Mais... ! Si j'ai bien compris c'est un dieu des temps anciens ! Ravalé au rang des démons, jeté en enfer ! Et vous l'avez invoqué !

— Ce démon, comme vous dites, comme Richard le dit, en fait, j'imagine, que j'ai invoqué à la fin du rituel, n'est qu'un produit de fiction romanesque. J'ai seulement cité un passage du *Necronomicon*, un ouvrage rédigé par plusieurs auteurs américains en hommage à Lovecraft, créateur de ce personnage !

« Mais, ce démon, dont la race pullula autrefois sur la terre, n'a-t-il pas autant de consistance, de réalité que votre dieu ? Si l'on estime que ce sont les hommes qui créent les dieux, si vous croyez qu'il existe, votre foi lui donne vie !

« Alors, oui, ainsi l'on peut concevoir aisément que Cthulhu et Dieu relèvent du même potentiel de vérité ! Et alors, oui, « dans sa demeure de R'lyeh, Cthulhu, Mort, attend en rêvant ; mais il reviendra et son Royaume s'étendra sur toute la Terre »³¹ ! Alors, oui ! il convient de s'attendre à son retour ! »

Repoussant violemment Madame Lambrecht au fond de son fauteuil, Elvire relâcha son étreinte.

« Ne m'en voulez pas, Séverine. Toute cette histoire me contrarie. Et je m'énerve plus que de raison. Toutefois, soyez

31 « Le *Necronomicon*-Le livre de l'Arabe dément Abdul al-Hazred ». Extrait du chapitre XVI : « L'adjuration du Grand Cthulhu ». Traduction : Françoise Rey-Sens. Éditions Belfond.

assurée de ma détermination. Vous pouvez aller faire votre rapport à votre fils. »

La santé de Raymond Lambrecht commença à décliner. Les événements familiaux l'affectaient plus sérieusement qu'il ne s'efforçait de le laisser supposer. Il dormait mal. Il était épuisé. Il dut s'aliter pour des périodes parfois assez longues. Elvire assumait alors pendant ses indisponibilités, en plus de la direction de l'usine de Saint-Pierre-des-Corps, celle de la fabrique de Vierzon.

« C'est une bonne chose que vous veniez prendre les choses en main. Votre beau-père se désintéresse de tout ! Il est difficile d'obtenir de lui un simple avis, alors des directives précises, des ordres ! Il n'a plus le moral, on dirait. Il se laisse aller. Il laisse aller la boîte !... Tenez, cette machine, je dois vous en parler, elle n'est pas récente, et on a des problèmes avec. On la répare ou on la remplace ? Ce n'est pas à moi de décider ! Ce n'est pas rien ! Depuis que son fils, votre mari, a dû se faire hospitaliser, le vieux... monsieur Lambrecht, il déprime, je crois... Votre mari, se porte-t-il mieux ? Et qu'est-ce qu'il a au juste ?

— C'est stationnaire. Alors, quel est le problème avec cette machine ? »

Certaines entreprises de grande taille et de haute technologie avaient pu organiser leurs centres de production avec un personnel d'encadrement et de maîtrise strictement réduit ; par exemple cette firme produisant des moteurs pour l'aéronautique dont deux usines voisines se partageaient un même chef d'atelier. Conformément à ce modèle, Elvire, qui, même en la présence à Vierzon de son beau-père, en était venue à gérer vraiment la totalité de l'entreprise, pouvait aisément faire face à

la situation. Elle avait responsabilisé les personnels et délégué certaines responsabilités. Il lui suffisait de faire confiance ; toutefois la confiance qu'elle accordait était toute relative, et, à Véronique Desmazières qui la conduisait au volant de la Jaguar d'une usine à l'autre et qui s'étonnait de cette façon de diriger, elle aimait répéter : « Mais la confiance n'empêche pas le contrôle ! »

À l'occasion de son accouchement, Elvire prit une semaine de repos. Ses beaux-parents vinrent la visiter à la clinique. Si son beau-père s'extasia devant le nouveau-né et bêtifia en essayant d'attirer l'attention de celui-ci, sa belle-mère demeura distante et ne fit pas même l'effort de simuler une joie de circonstance. Dans la chambre elle ne desserra guère les dents.

Avant de remonter en voiture seulement sortit-elle de son mutisme grognon pour lancer à son époux par-dessus le pavillon de la Mercedes : « Eh bien ! Tu l'as vu, le nouveau petit Lambrecht ! L'enfant du miracle ! »

Raymond Lambrecht demeura quelques instant interloqué, debout dans l'entrebâillement de la portière. Il s'assit enfin au volant et démarra. Après être sortit de l'agglomération tourangelle, avoir dépassé Azay-sur-Cher, il adressa à sa femme des reproches sévères concernant son attitude vis à vis d'Elvire, cette jeune femme si courageuse, si compétente, à qui la famille devait tant, dans les fâcheuses circonstances que l'on traversait. Il lui fut répliqué par des cris et des pleurs qui le contrarièrent et l'énervèrent grandement.

C'est lors d'une manœuvre de dépassement, dans l'une des longues côtes entre Azay et Bléré, qu'eut lieu l'accident auquel ni Raymond Lambrecht ni son épouse Séverine ne survécurent. Leur véhicule heurta de plein fouet un break Volvo, lourdement chargé d'une famille nombreuse, et roulant en sens inverse.

De retour à Malbreuil, portant son fils dans ses bras, Elvire franchit le seuil.

« Te voici chez toi, mon petit chéri ! Chez toi ! »

Elle l'éleva dans les airs, l'agitant doucement.

« Et réjouis-toi, mon bel amour, heureux enfant ! Tu ne manqueras ni de l'amour d'une mère... ni d'argent ! »

Au son de cette voix le bambin ouvrit de grands yeux, et sourit. Avec satisfaction Elvire trouva à son fils un air très éveillé ; elle le jugea très précoce.

Elle décida de présenter l'enfant à Richard. Elle prit pour cela un rendez-vous avec le professeur Wittman et, alléguant sa propre sécurité et celle de son jeune fils, elle exigea de n'être confrontée à Richard qu'en sa présence. À Valmont-la-Ronce, elle put convaincre Véronique de l'accompagner à l'intérieur de l'établissement de soins.

Richard se montra peu démonstratif, hostile. Mais il ne put s'empêcher de manifester, à la fin de la courte visite, l'ébauche d'un intérêt méfiant pour cet enfant que l'on prétendait être son fils. Néanmoins, se reculant, il éructa un soupir rogue, et se tournant vers Véronique Desmazières demanda d'un ton agressif, sans manifestement attendre une réponse à sa question :

« Et qu'est-ce qu'elle fout ici, celle-là ? Pourquoi tu l'as amenée ? Pour m'emmerder ? ! »

Véronique s'efforça de rester de marbre, digne et stoïque.

« Maintenant que je l'ai vu, ça te va ? Aller, tu peux le remmener, ton mioche ! »

En cette occasion encore Elvire parvint à faire sourdre quelques larmes émouvantes de ses beaux yeux. Et c'est en arborant une mine affligée qu'elle prit congé du bon docteur Wittman.

« ...Nous sommes désolés, Madame. Nous n'avons pas encore pu le retrouver. On ne sait pas vraiment s'il se cache à l'intérieur des locaux ou s'il a pu s'échapper de l'institution. Mais je crois qu'il s'est échappé. Nous avons fouillé partout. Toutes les cachettes habituelles. Sans pouvoir mettre la main sur lui. Peut-être n'est-il pas loin...

« La gendarmerie est prévenue. Appelez-nous, ou les gendarmes, s'il se manifeste. Voilà ! Nous sommes désolés... Je tiens à vous rassurer : en général, tout se passe bien. Mais soyez prudente, et s'il parvient jusque chez vous, si toutefois c'est bien là qu'il souhaite se rendre... prévenez-nous ! Si vous le préférez quittez les lieux quelques jours, du moins jusqu'à ce qu'on le reconduise entre nos murs. Je ne sais quelles sont ses réelles dispositions d'esprit à votre égard... S'il venait... Évitez, à mon avis, de le faire entrer. Prévenez sans tarder. Et temporez.

« Dès qu'on l'a repris, on vous prévient.

« Nous n'avons pas encore pu joindre le professeur Wittman ; mais nous essayons toujours de le contacter et nous devrions y parvenir bientôt...

« Nous sommes sincèrement désolés. Bonsoir Madame. »

Elvire fit claquer le combiné sur son socle. Un peu plus tard elle reçut la visite de la gendarmerie et reconnut deux des

hommes ayant participé à l'intervention dans les caves de Malbreuil. On lui assura que des rondes régulières seraient pratiquées jusqu'à la résolution de l'affaire.

Il était hors de question, comme cela avait été suggéré, de fuir la maison. Question de principe ! Et il y avait là Véronique, et Fabien ! Fabien resterait le temps nécessaire. Elvire s'empressa de les prévenir tous deux.

« ... Madame, si c'était possible, j'aimerais... J'aimerais mieux m'installer à la Maison Neuve. Si jamais il voulait s'en prendre à moi ! Toute seule ici...

— Je pense qu'il est préférable que vous restiez où vous vous trouvez. Vérifiez comme à l'accoutumée les fermetures. Aux communs vous êtes près des garages, dans le même corps de bâtiment. Vous avez les clefs de la Daimler, si votre téléphone se montrait muet, vous pourriez utiliser celui de la voiture. Vous pourriez la gagner sans vous exposer à l'extérieur.

— Ce n'est pas les tournées des flics sur la route, de temps en temps, qui vont pouvoir le dissuader de venir ici, si c'est ce qu'il veut ! S'il parvenait à entrer...

— Évidemment. Mais il ne pourrait entrer sans se faire remarquer, sans casse, sans bruit ! Rappelez-vous que toutes les serrures ont été remplacées depuis son départ. Et Fabien, Fabien Picault, est ici ce soir. Je vais lui demander de rester le temps qu'il faudra. J'ai déjà informé Camille Heurtebise, le concierge, qui lui aussi fera preuve de vigilance. »

Et Richard, s'il était animé de mauvaises intentions, devrait compter aussi avec elle, Elvire ! Elvire, qui était bien consciente de ne plus être assimilable, ne serait-ce que par son sang-froid, à une demi-portion !

« ...Fabien, il ne doit à aucun prix, à aucun prix ! pouvoir s'en prendre à notre enfant ! À aucun prix ! Si pour cela, pour l'en empêcher, pour éviter de courir ce risque, il fallait... Je ne pourrais t'en vouloir. Je t'en remercierais plutôt ! Qu'il n'arrive rien à mon fils, voilà ce qui importe ! Qu'il ne risque rien de lui arriver !

— À toi non plus, Elvire, il n'arrivera rien. Si je peux... Je te protégerai. Moi, je ne crains rien. Et lui, il ne me fait pas peur !

— Tu peux le haïr. Mais surtout ne le méprise pas. Il convient d'être prudent. S'il pouvait vouloir disparaître !... Mais il est trop vindicatif pour cela... Nous allons devoir l'attendre. »

Ce fut vers trois heures, lors de la deuxième nuit, que Véronique Desmazières, qui, somnolant plus que dormant, non pas en chemise de nuit mais en survêtement, non pas dans, mais sur son lit, entendit un bruit suspect dans la cour. Elle en avisa aussitôt Elvire Nogaret, à voix basse, par téléphone, sur sa ligne personnelle. Elle n'avait allumé aucune lumière.

Le faisceau d'une lampe de poche masqué en majeure partie par ses doigts recouvrant le déflecteur et braqué au sol, elle se dirigea à pas de loup vers une fenêtre. Elle éteignit sa lampe en s'en approchant, avant d'écarter les rideaux et de regarder entre les lames des persiennes, en contrebas. Le bruit se reproduisit. Un éternuement ! ? Puis une toux ?

Dans la pâle clarté lunaire fluctuante elle put distinguer quelqu'un qui essayait de pénétrer dans la Maison Neuve par la porte de la cuisine. N'y parvenant pas, le nouveau venu, qui ne pouvait être que Richard Lambrecht, du moins Véronique Desmazières le supposa-t-elle, gagna la porte de l'Aile Basse. La cour s'éclaira. Doucement elle déverrouilla les battants de la fenêtre et les persiennes, en écartant une légèrement. En face, un peu plus haut, à l'étage de la Maison Neuve, des volets

s'ouvrirent. L'homme, en bas, portant une combinaison bleue de travail, revint sur ses pas, recula vers le centre de la cour.

Deux personnes se trouvaient près de la fenêtre à l'étage de Malbreuil. Madame Nogaret se tenait en retrait. Fabien Picault s'inclina légèrement vers l'extérieur.

« Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ? Que voulez-vous ? »

— Bon sang, mais c'est moi, Lambrecht ! Richard Lambrecht ! C'est chez moi, ici ! Chez moi ! Vous ! Vous, qu'est-ce que vous fichez ici ? »

Richard Lambrecht s'interrompt, plié en deux par une quinte de toux. Elvire Nogaret-Lambrecht s'avança et se pencha.

« Que croyais-tu donc ? Que je t'attendrais seule, portes et fenêtres ouvertes ? Je te demande de te calmer et d'attendre gentiment qu'on vienne te chercher. Pour ton bien d'ailleurs. Tu n'as pas l'air en grande forme ! »

— Évidemment, il a fallu que je m'évade de cet asile de fous, que je crapahute comme un dératé pour te voir, pour te parler ! Je suis trempé et j'ai attrapé la crève !

— Il fallait me parler à Valmont, quand tu en avais l'occasion.

— Tu t'es tirée illico ! J'ai pas eu le temps de réagir que tu t'étais barrée ! Et t'étais pas seule ! Il faut qu'on parle ! Elvire, je n'ai plus que toi, merde ! Pourquoi tu m'fais tout ça ! J't'en ai pas fait la moitié.

— C'est vous qui le dites, Lambrecht ! S'il n'en tenait qu'à moi je vous flanquerais une bonne correction ! C'est ce que personne sûrement n'a encore jamais osé vous faire ! Tout le monde a toujours dû s'écraser devant vous ! Vos camarades de

classe ! Vos copains, si vous en avez jamais eu ! Vous avez sans doute eu des parents trop bons, des parents faibles ! Et puis vous vous êtes retrouvé bombardé patron !

— Fermez-la ! De quoi vous mêlez, Picault ? C'est à ma femme que je veux parler !

— Personne n'a jamais osé vous rappeler à l'ordre, vous dire quand vous alliez trop loin, vous remettre à votre place ! Vous faire cesser vos caprices de gosse de riches ! Ça vous a encouragé à vous montrer insupportable, à déjancer !

— C'est toi qui déjante, connard ! C'est toi qu'es pas toujours très lucide, hein ! J'ai pas oublié ! Après ton accident de foutu maladroit ! Y a des fois qu'ça va pas fort, côté ciboulot ! Du chnock ! Des fois, de ce côté-là, tu vaux pas plus qu'un légume ! Face de crabe !

— Tu mériterais vraiment que je te corrige...

— Eh bien, descends donc, espèce de bellâtre, si ta pute veut bien lâcher ta laisse ! »

Elvire Nogaret put un instant retenir Fabien Picault et lui adressa quelques mots. Mais ce dernier se dégagea.

« Chasse-le ! Suis-le ! Suis-le, et si tu peux... Ah ! Si tu pouvais... ! »

Véronique Desmazières n'entendit pas ce que madame Nogaret disait à Fabien Picault pour tenter de le dissuader de se battre. Elvire Nogaret se pencha vers son mari.

« Ce n'était pas la peine de faire tout ce chemin, pour, en définitive, seulement dire des méchancetés ! Que veux-tu, à la fin ?

— J'aimerais te parler en tête à tête...

— Tu m'ennuies. Parle-moi maintenant, pendant que tu le peux encore.

— Ce gosse ! Le p'tit ! Il est de qui ? Pas de moi, quand même ! De qui il est ? »

Quittant des yeux la silhouette du buste de son épouse au-dessus de lui, Richard Lambrecht baissa et tourna vivement la tête. Fabien Picault débouchait de l'angle de la Maison Neuve.

Lambrecht eu une courte crise de toux, comme un spasme de surprise lui étreignait la poitrine, les viscères. Il prit sa course et s'enfuit en se rapprochant d'abord des communs, puis en dévalant vers la pelouse, vers la nuit plus profonde, vers l'allée, vers les bois sombres et le vallon de l'Agouère.

Elvire Nogaret ferma les vantaux de sa fenêtre, Véronique Desmazières ses persiennes.

« ...D'accord. Ensuite Lambrecht, monsieur Lambrecht, s'élançait vers le bas de la propriété, suivi par... monsieur Picault, votre... jardinier occasionnel, devenu un ami, auquel vous aviez demandé de rester quand on vous a appris la fugue de votre mari...

— Ben, il est jeune et costaud, et maintenant qu'il est à peu près remis de son accident il fait presque tout dans le parc ! Ça commençait à en avoir besoin de quelqu'un, et de plus robuste que moi, parce que moi, à part les petits travaux...

— Oui. Merci, Monsieur Heurtebise. Merci. Nous avons bien compris.

— Mais, à votre service, chef ! Moi je disais ça comme ça...

— Où en étais-je ?... Monsieur Picault s'élançait à sa poursuite. Ils ont eu un peu plus tôt une altercation. Sans en venir aux mains. Picault, près de vous, Madame, à l'étage,

Lambrecht, votre époux, en bas dans la cour. Picault est furieux, votre mari aussi... qui vous lance des injures.

— Il a traité madame Elvire de...

— Merci, je l'ai noté Mademoiselle... Desmazières. Après on doit s'en remettre pour les moments les plus cruciaux aux déclarations du sieur Picault, qui, présentement, a dû s'aliter.

— Des séquelles de son accident. Le médecin qui le suit m'a expliqué, ses maux de tête, ses problèmes de vision. Souvent cela débute par un rétrécissement du champ visuel, une vision périphérique trouble, qui se généralise, des impressions de lueurs, comme, paraît-il, des zigzags lumineux, des éclairs évoquant ces impressions de trente-six chandelles après un coup sur l'œil. Le médecin parle de scotome. Ensuite vient la douleur, la tête semblant serrée dans un étau, les yeux brûlants dans leurs orbites. Cela s'atténue parfois en une heure ou deux, quand il s'allonge, au repos, dans une pièce où l'on fait l'obscurité. Parfois c'est plus long. Il se porte néanmoins beaucoup mieux maintenant...

— Oui. Donc, Fabien Picault tente de poursuivre Lambrecht dans la nuit. Il l'entend franchir le mur, retomber de l'autre côté. Il entend le bruit de sa course. Il franchit la clôture à son tour, mais il le perd dans les bois, en approchant de l'Agouère. Il arrive au ruisseau. La lune éclaire plus ou moins les lieux en fonction des nuages, des branches, des ombres plus denses du sous-bois. Il se repère, remonte un peu le cours d'eau et traverse, s'enfonce dans le bosquet sur l'autre rive, parvient à la lisière. Il a beau marquer des pauses, tendre l'oreille, il n'a rien entendu. Il juge plus prudent de revenir sur ses pas. Et là, il entend... des éclaboussures ! Il se fige. Le bruit s'interrompt. Picault scrute les ténèbres. Il se décide. Il avance. Il est presque au niveau de la retenue. Il hésite encore. Ira-t-il vers le barrage, vers l'aval donc, ou vers l'amont. Il ne veut pas, toujours par prudence, passer en contrebas du petit barrage. Il remonte vers

l'amont, il traverse l'Agouère, en redescend le cours. Et, il aperçoit... le corps de Lambrecht. Dans l'eau. Il arrive à le tirer sur le rivage. Il panique. Il ne sait pas quoi faire. Il dit ressentir à ce moment-là un vertige. Il ne sait pas combien de temps son... hésitation, sa panique a duré.

— Ça n'a pas pu durer très longtemps.

— On peut être affirmatif : il se détermine rapidement ! Il reprend sa course, vers la demeure ! Vous le voyez revenir. Il vous informe. Entre temps, Madame, vous vous étiez munie d'un fusil de chasse, et armée, vous le suivez. Vous rappelez à monsieur Picault qu'il vous a dit avoir reçu une formation de secouriste ; qu'il n'a jusque-là jamais eu à mettre en pratique... Qu'est-ce qu'i' se passe ? C'est quoi ce cirque !

— Rien ! Rien ! C'est Picault ! Il a fallu qu'il aille dégueuler... Euh ! Pardon, Messieurs-Dames. Ça va pas très fort. Il est en train de rendre ses tripes.

— Okay ! Ça va... Excusez-nous pour cette cavalcade. Bon !... Hélas ! Plutôt. Il ne parvient pas à ranimer Richard Lambrecht. Là-dessus, nous arrivons nous-mêmes sur les lieux. On ne parvient pas non plus à le ranimer... Les pompiers pas davantage. Le médecin constate le décès... Ah ! Un instant, s'il vous plaît... »

Un conciliabule réunissait les gendarmes revenant du dehors, lampes aux poings, avec leur supérieur hiérarchique.

« Les premières observations que nous avons faites confirment les dires de Fabien Picault... Mais il y aura autopsie. Nous verrons alors. »

C'était tout vu. Richard, trop exténué par son périple et les conditions dans lesquelles il s'était déroulé, sans doute également victime d'hypoglycémie, affamé, frigorifié, avait eu

un malaise en tombant dans l'eau froide. Déjà à demi noyé, il s'était peu débattu.

CHAPITRE XIV

« Ce petit corps ne possède toujours que de piètres capacités ; il est bien frêle, bien peu puissant. Il me tarde de grandir.

« J'aime pouvoir m'évader de temps en temps de ce trop petit corps ! Mère, voulez-vous m'y aider encore ?

« Je vais m'allonger et reposer profondément. Donnez-moi la main, Mère, voulez-vous ; et embrassez-moi. Baisez ma bouche, que nous échangeons le souffle !

« Et que mon souffle, comme un petit animal chaud et doux, et rond, passe de moi à vous, de vous à moi ! Portez-moi encore, comme déjà vous m'avez porté ! Supportez-moi encore, comme depuis longtemps, si aimablement, vous me supportez, belle et forte Elvire ! »

« Je me couche, et vais reposer en paix. Que l'on ne trouble pas ce repos. Que l'on me veille. Sans me déranger, sans me toucher seulement. Sauf vous, ma mère ; sauf toi, Elvire, quand viendra le temps, bientôt, où il me faudra revenir de voyage, pour habiter ma maison ; habiter ma maison, pour que chez-moi reste chez-moi ! Jusqu'à ce que je puisse supporter d'y demeurer, j'accomplirai ces voyages. Jusqu'à ce que ma maison soit devenue le grand temple de ma présence... »

Elvire sentait une force renouvelée l'envahir comme, ainsi, son fils s'endormait.

Comme Camille Heurtebise qui à chaque saison s'émerveillait devant la rapidité de croissance de ses haricots verts, Elvire se trouvait ravie au spectacle de son fils ne cessant de croître en taille et en force.

Seulement l'avaient inquiétée un temps les longues périodes de sommeil, de léthargie dont il se trouvait trop souvent affecté. Mais elle se rassura bientôt à ce sujet et se refusa toujours, malgré les remarques de Véronique qui assumait habituellement la garde de l'enfant, de le faire spécialement examiner par un médecin ou hospitaliser en vue d'investigations plus approfondies.

« Elvire, on dirait que lorsqu'il sort de son apathie, ce petit bonhomme... Oui, on dirait que c'est toi qui a un sérieux coup de pompe !

— Ne t'en fais pas. Nous nous portons bien l'un et l'autre. Occupe-toi bien de lui ; et de moi aussi, ma caille, sers-nous loyalement, et nous te gâterons. »

Véronique Desmazières était toute à la dévotion de sa patronne, de sa maîtresse, et de son fils. Et elle ressentait plus qu'un simple pincement de jalousie à l'égard du jardinier logeant lui aussi dans un appartement des communs, ce Fabien Picault, lorsqu'il passait de trop longs moments à la Maison Neuve.

Elvire dirigeait les usines et avait entamé la diversification de l'entreprise. Elle lança la fabrication de mobilier métallique. D'abord des étagères à structure tubulaire, modulable, d'un coût dérisoire autorisant une marge substantielle, et qui en

différentes finitions, zinguées ou laquées, se voyaient susceptibles de s'intégrer aisément soit dans un atelier, un garage de pavillon de banlieue, ou dans un intérieur contemporain. Ensuite elle produisit des meubles de bureau, assez conventionnels, en tôle d'acier, des meubles pour l'industrie, du mobilier urbain.

Si Elvire ne s'alarmait pas des longues phases d'inertie catatonique de l'enfant, Véronique ne parvenait pas à en faire abstraction : elle veillait sur lui précautionneusement, lui attribuant une fragilité que démentait pourtant, pendant ses périodes de veille, son ardeur physique et son esprit vif, son incontestable sagacité. Quand Véronique lui expliquait quelque chose, souvent le petit répondait : « Oui, je sais. ». Et lorsque Véronique arrivait aux frontières de ses propres connaissances, le fils d'Elvire apportait généralement les éclaircissements voulus. Lorsque visitant en sa compagnie les usines, il arriva à Véronique de s'interroger sur la destination de tel ou tel équipement, à propos de telle ou telle procédure, lui, il savait ! Sa mère lui avait déjà appris tout cela !

Parallèlement Heurtebise déclinait. Fabien Picault, qui s'occupait alors également du jardin de la conciergerie, le trouva, un après-midi, affaissé contre le mur près de la pompe, près du puits, avec à ses côtés un arrosoir renversé.

Le vieux Camille refusa les secours de la médecine et de la religion, mais réclama la présence de madame Nogaret.

Aussitôt le téléphone raccroché, Elvire Nogaret courut, avec son fils, à l'une de ses voitures. Ils vinrent à la petite maison des Mauchamps, près du grand portail, à l'entrée de Malbreuil.

Camille Heurtebise reposait sur son lit, dans sa mise habituelle : une épaisse chemise au motif écossais sous un gilet kaki matelassé, un pantalon de velours côtelé.

« ...Madame ! Elvire ! Vous êtes venue ! Vous êtes là !... Merci !... Je pars, je crois. C'est la fin... Je vous laisse mes cahiers. Je l'ai dit dans mon testament, chez le notaire... Vous pouvez les prendre, vous savez où ils se trouvent. Prenez-les. Ça plaira pas à ma fille. Mais c'est l'histoire de Malbreuil, plus que celle du grand-père Eugène... C'est quand même dommage qu'il a pas tout écrit ce qu'il a fait... dans les caves de Malbreuil... Pourquoi, monsieur Dargansac... ? Bon sang ! Il fait sombre tout d'un coup. Allumez ! De la lumière ! »

Par discrétion Fabien Picault avait quitté la pièce. Heurtebise tournait la tête de droite et de gauche.

Au chevet de Camille Heurtebise se trouvaient Elvire et son fils. Celui-ci prit la main du vieil homme, qui sembla s'apaiser un instant et ferma les yeux.

« Qu'est-ce que... ? Comment... ? »

L'enfant n'avait pas ouvert la bouche et demeurait silencieux. Il avait simplement incliné le chef en fixant la face tourmentée du vieillard. Le chat noir de la maisonnette des Mauchamps sortit de l'ombre, sauta sur le lit du mourant et s'approcha du garçon. Fléchissant sur ses pattes il s'immobilisa, fixant ses yeux verts sur le visage blême du fils d'Elvire. L'enfant caressa le dos du chat de sa main libre, puis la laissa ensuite reposer sur l'échine de l'animal. Le chat ferma les yeux. Pour les rouvrir aussitôt ! Son poil se hérissa. Sans perdre des yeux le jeune garçon il cherchait à s'en éloigner, s'aplatissait contre le lit, se poussant de côté, jusqu'à se presser contre la hanche de Heurtebise. Le gamin ne relâcha pas son étreinte sur la nuque de la bête, qui bientôt se calma, baissa les paupières, et se mit à ronronner.

« Qu'est-ce que tu me racontes là, mon petit gars ? Ah ! Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Quel petit démon tu fais !... Elvire !

— Oubliez un instant ma mère, cher vieux Camille. Ne vouliez-vous donc pas savoir ?

« Avant votre mort, avant le repos éternel, avant de sombrer dans le néant qui, vous, vous attend, ce qu'il advint autrefois dans les caves de Malbreuil, enfin, vous avez pu l'apprendre ! »

Un dimanche où l'on se prélassait, où Elvire, perdue dans de mélancoliques songeries, regardait le parc, sans le voir, au travers des baies aux rideaux écartés, Véronique prit conscience de n'avoir plus remarqué la présence du garçon depuis un temps déjà assez long. Elle s'alarma et se redressa.

« Qu'y a-t-il ?

— Je ne l'ai pas vu depuis un bon bout de temps !

— Laisse-le un peu. Tu sais pertinemment qu'il ne fait jamais de bêtise. Laisse-le vivre sa vie, Véro. Tu sais qu'il n'aime pas, qu'il ne veut pas qu'on le dérange sans raison.

— Il... Il m'inquiète un peu tout de même. Il est si... si sûr de lui, d'une si grande précocité... ! Tu te rends compte, Elvire, que ton fils, à son âge, possède une culture plus...

— Je sais. Tu me l'as dit cent fois !

— Et tu trouves cela normal ?

— Non... Si tu y tiens, je l'avoue, ce n'est pas normal...

— Il serait mon fils... Ah ! Et il est si beau, si blond, ce gosse, ce joli petit surdoué !... Ah, oui ! Je n'en serais pas peu fière ! Je te le dis ! Tu te rends compte...

— Oui, je m'en rends compte ! C'est un petit être extraordinaire, vraiment je te l'assure ! Un être merveilleux, mais presque... »

Véronique crut un instant, devant le ton, et l'air grave, égaré d'Elvire, que celle-ci allait ajouter « monstrueux ». Ou peut-être était-ce à elle-même, à son propre esprit, que ce mot venait spontanément.

« Et Picault ? On ne l'a pas vu beaucoup aujourd'hui... D'ailleurs, ce n'est pas pour me contrarier.

— Il s'est senti mal. Mon fils lui a fait une remarque blessante au sujet de l'entretien des outils. C'est vrai qu'il a une fâcheuse tendance à ne pas les nettoyer... parfaitement ! Et voir de la rouille sur une bêche, un sécateur, le... petit ne le supporte pas. Malgré mes explications, bien que je lui rappelle que le fer à notre époque n'est plus aussi précieux... Il voue au fer, à l'acier, un véritable culte. Après usage les outils doivent être nettoyés et huilés ! Il le veut !

— Il a raison. C'est mieux. Picault en fait toujours à sa tête. Il se comporte ici comme en pays conquis, parfois.

— Laisse Fabien en paix, tu veux !

— Oui. Pardon. »

Véronique s'esquiva et abandonna Elvire à son humeur morose. Elle sortit prendre l'air. Elle descendit le perron, suivit l'allée qui contournait la Maison Neuve puis l'Aile Basse. Elle se tourna vers la pelouse, qui dévalait puis remontait vers les bois. Elle songea un instant gagner le couvert et se promener sous les arbres. Se ravisant, elle y renonça, par paresse peut-être. Elle parvenait dans la cour quand il lui sembla percevoir une légère odeur. Elle se persuada que Picault avait encore allumé un feu dans un recoin du parc et le laissait couver sans se soucier de l'activer, ni de le surveiller. Et la fumée allait les importuner un jour ou deux ! Véronique décida d'aller bouder dans sa chambre. Elle ouvrit la porte des communs.

La fumée ! La fumée venait des communs ! Elle suffoqua. Elle sortit aussitôt. Elle s'élança, par la cuisine gagna la Maison Neuve et prévint Elvire. Avec des extincteurs elles retournèrent aux communs, et arrivèrent à la chambre de Fabien Picault.

Fabien s'était endormi à l'aide de somnifères. Sa cigarette, pourtant ne fumait-il que très rarement, avait provoqué l'incendie de son matelas.

Elvire était effondrée. Elle accompagna l'ambulance jusqu'à l'hôpital, où, peu après son arrivée, elle apprit le décès de son amant, qui, brûlé, asphyxié, n'avait pu survivre.

Véronique partit à la recherche de son jeune protégé en un parcours méthodique tant à l'extérieur des bâtiments, qu'à l'intérieur.

Sur le divan de la grande bibliothèque de l'étage, à la haute fenêtre cintrée, elle découvrit plusieurs ouvrages abandonnés. Un volume s'intitulait : « Vieux songes à faire la grimace », un recueil de poèmes et de textes d'inspirations variées. Elle nota la présence d'un signet dépassant des pages. Elle ouvrit le livre à cette marque et lut.

« Bien après avoir déambulé
 Dans les sépulcrales galeries
 De ce vieux château des Lusignan,
 Sous les portraits de Fée Mélusine
 Et de ses très monstrueux enfants,

Après de bruyants gargouillements,
 Très inconvenants, de ses entrailles,
 Après avoir tâté des chapons,
 Et pincé sa muse au mamelon,

Après une fort hideuse moue,
 Après quelques raclements de gorge

Ayant fait vibrer le haut vitrail,

Tandis que marmots et marmitons,
Tous très jolis et très bien nourris,
Plus morts que vifs, pleurant et geignant,
Ne pouvaient s'empêcher de trembler
Sur leurs jeunes, fragiles genoux,

L'ogre s'installa, dans les cuisines,
Devant le clavier des grandes orgues,
Puis entonna cet allègre chant
Qu'avec frissons entendit sa mie :
« Oh, oui ! Moi, je raffole vraiment
De cervelles frites d'ortolans,
Et aussi, ma foi, au même prix,
Tout pareillement, je vous le dis,
De beaux et dodus petits enfants ! »

Dans le silence, quand se tut l'orgue,
En guise de mise en bouche l'ogre
Se régala d'un vieux giton,
Podagre mais très goûteux,
Dont il jetait les os
Propres vers les cieux.

Puis, sans façon,
Tournant les yeux
Vers les garçons,
Émit un rot,
Choisit un rô. »³²

32 « Vieux songes à faire la grimace » : « Chimères culinaires ». Émile Raudrac Du Bray.

« Sources :

La belle fée Mélusine eut, d'un mortel, des enfants dont les terribles difformités rappelaient aux gens du commun la merveilleuse ascendance.

Mélusine est l'ancêtre mythique de la maison de Lusignan qui, en d'autres temps, régna sur le Poitou, sur l'Arménie, sur Chypre, entre autres lieux.

L'un des fils de la fée, le terrible Geoffroy la Grand Dent, s'illustra sur les terres où, plus tard, sévira Gilles de Retz, un grand seigneur, pourtant si valeureux en sa jeunesse, qui, ne voulant supporter la vieillesse, provoqua autour de lui de si grands malheurs. »³³

Un autre livre était « Le roman de Mélusine », de Coudrette. Véronique s'en saisit et tira sur un galon vert solidaire de la reliure. Elle parcourut quelques paragraphes du texte moyenâgeux, traduit et adapté en français moderne. Elle faillit lâcher le fascicule, et son sang se glaça dans ses veines.

« ...Et un sage baron lui dit :

— Il faut exécuter les ordres de Mélusine à propos de votre fils Horrible : elle nous a conseillé de le faire mourir pour éviter la perte du pays.

— Seigneurs, répond Raymondin, n'attendez pas, je vous en prie, pour suivre ses directives ! Qu'il meure ! Peu m'importe comment : agissez à votre gré !

Raymondin ne reste pas plus longtemps. Accablé par le deuil et le malheur qui se sont abattus sur lui, il s'élance rapidement dans une chambre retirée, où il s'enferme, pour reprendre ses lamentations dans la solitude. Mais laissons-le pour revenir aux barons du pays, pleins de sagesse et de raison. Tous s'accordent à s'emparer d'Horrible : ils l'enferment dans

33 Ibid.

une cave. Ils y font entasser du foin mouillé auquel ils mettent le feu. Aussitôt la cave se remplit de fumée et Horrible perd le souffle, étouffé par la fumée. Ils placent le corps dans une bière et lui font de nobles obsèques... »³⁴

Elle ramassa tous les volumes dispersés et les réinséra dans les emplacements vides sur les rayonnages. Elle dévala les escaliers et rejoignit en courant les communs empuantis.

« Éric ! Éric ! »

L'enfant ne se trouvait ni chez elle, ni dans les combles, ni dans les garages, non plus dans la cave. Elle ressortit, criant vers le bas, vers le haut du parc. Sans résultat. Où pouvait-il se cacher après un tel drame ?

Elvire Nogaret avait recommandé avec insistance à Véronique d'éviter de descendre dans les caves de Malbreuil ; dans les caves de la Maison Neuve, plus précisément. Et cette recommandation, Véronique l'avait toujours ressentie, avec justesse ou non, comme une interdiction.

Dans le corridor, devant la porte donnant accès à l'hypogée défendue, elle hésitait. Elle en fit jouer la poignée, et la porte s'ouvrit. La serrure n'était pas verrouillée cette fois-ci. Elle décida que l'enfant se trouvait là, en dessous, dans la grande cave de Malbreuil. Le souffle court elle descendit en silence les marches étroites, dans la pénombre épaisse, vers les profondeurs sépulcrales des caves.

En bas, une lueur diffuse provenait de la plus lointaine à travers les fentes d'un vieux battant fermant un passage dans la muraille. Elle s'approcha à pas furtifs, le cœur cognant contre les côtes. Elle se pencha vers un interstice plus large.

34 « Le roman de Mélusine ». Coudrette. Traduction de Laurence Harf-Lancner. Éditions Flammarion.

Les yeux rivés au sol le jeune Éric semblait contourner, lentement, un long obstacle invisible. Il s'immobilisa un moment. Puis il s'avança et pivota légèrement sur lui-même. Il se trouvait à l'extrémité de l'obstacle imaginaire, un peu plus loin, peut-être. Il prit appui des mains sur le sol, et se coucha sur le flanc, les jambes, les bras repliés, le front proche des genoux, la tempe contre le carrelage inégal.

Véronique Desmazières retenait sa respiration. Elle n'osait bouger, pétrifiée. Et elle l'entendit.

« Ma chérie, je ne me souviens pas de ton nom... ni du mien ; et cela me permet d'affirmer que langage et pensée ne sont pas nécessairement liés. Mais il me convient celui que ma mère m'a choisi. »

Elle crut un instant que ces mots s'adressaient à elle, et ne sut que répondre. Son malaise grandit tout à coup : Éric ne lui parlait pas ! Il se parlait à lui-même ! Qui pouvait-il qualifier de « chérie » ? Qu'arrivait-il à Éric, à Éric Blodox Lambrecht ?

Le nom que sa mère lui avait choisi ?... « Blodox » !... Véronique se souvenait de la leçon d'Elvire à ce sujet, et s'étonnait encore que l'officier de l'état-civil n'ait pas fait de difficulté pour enregistrer un tel prénom. C'était le surnom d'un ancien roi de Norvège, un fils du roi Haraldr harfagri, Haraldr « aux beaux cheveux ». Chassé du trône par son frère Hakon godi, Hakon « le bon », Eirikr blodox, pour satisfaire ses ambitions déçues sur le continent, entreprit de conquérir l'ensemble de ce que les anciens Scandinaves nommaient « vestr um haf ». Il débuta son entreprise de conquête de cet « ouest outre-mer » en se rendant maître des îles Orcades, puis des Hébrides. Toutefois il ne put jamais exercer sa domination en Irlande et les Écossais le combattirent âprement. Eirikr

blodox périt aux confins du Yorkshire et du Westmorland, à la bataille de Stainmore, en 954.

Véronique se souvenait que les Anglais l'appelait « Eric Bloodaxe ». Elle se souvenait de ce qu'elle avait lu à ce sujet.

L'enfant s'était redressé et faisait face à la porte. Il lui faisait face ! le regard fixe ; et de ce regard n'émanait pas la candeur attendue d'un regard d'enfant !

« Pour être méchant, pour être cruel, je n'ai nul besoin d'un alibi transcendantal ! Ma méchanceté je l'assume, seul !

« J'entends être, ici, le seul maître ! »

Avant de s'évanouir Véronique Desmazières se rappela que le surnom évocateur d'Eirikr, le vaincu de Stainmore, « blodox », signifiait : « à la hache sanglante ».

FIN

Résumé détaillé, par chapitre

CHAPITRE PREMIER

- Le manoir de Malbreuil mis en vente. Rencontre d'Elvire et de Richard Lambrecht avec le vieux concierge Camille Heurtebise. Visite des lieux avec le clerc de l'étude notariale.
- Exposé de la triste histoire de Malbreuil par Camille Heurtebise, à l'aide des cahiers de son grand-père Eugène :
 - la Maison Neuve de Malbreuil bâtie sous le Second empire par monsieur Corentin Dargansac,
 - Corentin Dargansac époux d'une jeune et jolie femme,
 - de retour des guerres impériales en Italie et au Mexique le frère de Corentin Dargansac, Léandre, hébergé à Malbreuil,
 - madame Dargansac trouvée morte, par Eugène Heurtebise, dans l'Agouère, le ruisseau traversant la propriété,
 - le suicide de Léandre,
 - la mort de Corentin Dargansac dans la Cave de Malbreuil et ses inquiétantes révélations, évoquées, mais non dévoilées, dans les mémoires du grand-père Eugène.
- Exposé de la triste histoire de Malbreuil par Camille Heurtebise ; ses souvenirs d'enfance et de l'âge mûr :
 - suicide du dernier Dargansac, victime des gaz de combat lors de la première guerre mondiale,
 - les accidents lors des chantiers de restauration de Malbreuil à la fin des années soixante.
- L'offre de mise en vente discutée. Malbreuil acheté et remis à neuf ; sauf les caves de la Maison Neuve, saines et en bon état, mais encombrées. Début du nettoyage des caves par Elvire se distrayant ainsi de son oisiveté habituelle. Carrelage endommagé. Richard exaspéré par les maladresses d'Elvire.
- Les difficultés de Richard dirigeant pour le compte de son père une usine à Saint-Pierre-des-Corps. Le renvoi d'un ouvrier : critiques d'Elvire mal supportées par Richard. Fâcherie. Dé foulement de Richard : nettoyage des caves. Découverte de la tombe : sous le carrelage, un squelette dans un coffre de pierres. Étrange comportement de Richard violant son épouse Elvire dans la cave, près de la tombe.

CHAPITRE II

- Constatations d'Elvire, titulaire d'une licence d'histoire, relativement au squelette, au mobilier funéraire, à l'état de la tombe : un seigneur de l'Âge du bronze, une tombe préalablement violée (par Corentin Dargansac ?), Malbreuil construit sur un tertre tumulaire.
- Elvire flattée par l'« intérêt » que Richard lui a porté après la découverte. Incompréhension de Richard ne se souvenant pas de son égarement. Grande déception d'Elvire.

CHAPITRE III

- Querelle entre Richard et Elvire sur l'opportunité de divulguer cette découverte. Découverte gardée secrète.
- Comportement inhabituel de Richard : soif de connaissance dans de nombreux domaines, achat de nombreux livres. Rencontre fortuite, dans une librairie, d'Elvire et de l'ouvrier licencié par son mari. Regain de l'activité sexuelle entre les époux Lambrecht. Mais insatisfaction d'Elvire à cause du manque de sentiments de Richard.
- Changement de comportement d'Elvire.
- Nouvelle rencontre dans une librairie avec l'ouvrier licencié, Fabien Picault. Retour tardif à Malbreuil. Dispute. Jalousie de Richard. Elvire prise de force par son mari.
- Difficulté de Richard à diriger l'entreprise confiée par son père, Raymond Lambrecht. Discussion entre celui-ci et Elvire.
- Une nouvelle rencontre, provoquée par Elvire, avec Fabien Picault. Ils sympathisent. Elle s'offre à lui.

CHAPITRE IV

- Elvire, déjà éprise de Fabien Picault, de retour à Malbreuil, toute enfiévrée par ce nouvel amour. Elle cherche à retrouver son calme, et une contenance normale, dans la fraîcheur sépulcrale de la cave. Méditation devant la tombe béante, le squelette du vieux guerrier et ses armes.
- Nouvelle altercation. Tentative de viol de Richard sur la personne d'Elvire. Sentiments confus d'Elvire. Brusque modification de son comportement, de sa personnalité même. Richard frappé et menacé par son épouse. Richard bouleversé, égaré. Tentative de Richard de briser, dans un moment de délire furieux les os du squelette, auquel il adresse des reproches surprenants. Elle l'en empêche en le blessant grièvement. Propos rassurants, menaçants, incohérents,

d'Elvire : elle veut régenter Malbreuil à sa guise, et, en compensation, elle accorde la liberté sexuelle à son époux. Incapacité de Richard de s'opposer à la volonté de sa femme ; assez incrédule mais soulagé d'un tel dénouement, il y consent.

CHAPITRE V

- Convalescence de Richard remplacé par Elvire à la direction de l'usine ; à la satisfaction de son beau-père, non pas vraiment à celle de la secrétaire, et maîtresse, de son mari. Premières « impressions » d'Elvire, premières « visions ».
 - Une nouvelle rencontre avec Fabien Picault, qu'Elvire fait convoquer à l'usine, qu'elle reçoit dans le bureau directorial, où elle se donne encore à lui.
-

CHAPITRE VI

- Satisfaction, admiration du beau-père d'Elvire à l'égard de cette dernière.
 - Rétablissement de Richard qui reprend son poste. Poursuite de la relation amoureuse entre Elvire et Fabien.
 - Altération du nouveau comportement, de la nouvelle personnalité d'Elvire : elle se redécouvre craintive, inquiète, embarrassée. Quant à Fabien, il s'enhardit.
 - Hospitalisé à Blois, victime d'un grave accident de la circulation Fabien très diminué physiquement et mentalement. Visite d'Elvire : elle le baise sur la bouche et le masturbe afin de le rassurer sur son état.
-

CHAPITRE VII

- De retour de l'hôpital Elvire s'égare dans la campagne blésoise. Elle est remarquée par deux hommes en maraude. Enlèvement d'Elvire. Tentative de viol, subie passivement d'abord par Elvire, avant sensation du recouvrement de la vigueur nouvelle qui un temps l'avait abandonnée : meurtre des violeurs. Nouveau comportement, nouvelle personnalité retrouvés. Autres « impressions », nouvelles « visions » ; rêves « révélateurs » difficilement supportés.
 - Nouvelle altercation, manquant de peu dégénérer une nouvelle fois en voie de fait contre Richard. Propos menaçants d'Elvire.
-

CHAPITRE VIII

- Connivence entre Elvire et son beau-père, Raymond Lambrecht.
- Nouveaux rêves d'Elvire reconstituant ce qu'aurait pu être, ou ce que fut la vie du guerrier du tumulus de Malbreuil.

-
- Convalescence de Fabien. Soutien financier d'Elvire. Richard n'approvisionne plus le compte bancaire commun. Nouvelle altercation. Carte bancaire de Richard, et son code confidentiel, extorqués par la violence. Menaces d'Elvire adressées à Richard. Plaintes de Richard à un médecin et à la mère d'Elvire.
 - Reprise de la relation amoureuse entre Elvire et Fabien en voie d'imparfait rétablissement.
 - Nouveaux rêves révélateurs. À la suite d'une révélation onirique découverte d'un second squelette, celui d'une femme, aux pieds du premier. Étranges inspirations, comportement étrange. Douleureuses émotions. Réenfouissement immédiat du second squelette. Voyage « inspiré », nocturne et matinal : « pèlerinage nostalgique ».
 - Retour devant la tombe de la cave. Inspirations, rêves, révélations. Découverte des traces du pieu, dissous dans la terre, dans le temps, ayant fixé le corps du guerrier au fond de la fosse. Indignation.
 - En dépit des mises en garde d'Elvire, Richard surpris dans la cave : Elvire espionnée la nuit précédente ; nouvelle découverte devinée. Richard esquive le coup de pelle que lui destine Elvire. Menaces d'Elvire. Elle le laisse s'échapper.
-

CHAPITRE IX

- Intercession de madame Nogaret, la mère d'Elvire, en faveur de Richard. La discussion s'envenime. Crise cardiaque d'Yvette Nogaret. Elvire la laisse mourir. Unique héritière de sa mère, Elvire gagne son indépendance financière.
 - Elvire séduit le vieux concierge Camille Heurtebise. Avec sa complicité Fabien Picault est reçu discrètement, parfois, à Malbreuil, hors de la présence de Richard, puis en sa présence, mais à son insu. Méfiance de Richard.
-

CHAPITRE X

- Reproches de Raymond Lambrecht à son fils, Richard, quant à sa façon de gérer, de diriger l'usine de Saint-Pierre-des-Corps. Richard a embauché une nouvelle secrétaire, en a fait sa nouvelle maîtresse. Altercation entre Richard et Elvire. Inflation de leur brouille. Installation de Richard dans l'Aile Basse de Malbreuil. La Maison Neuve monopolisée par Elvire.
 - Exhibitions provocatrices d'Elvire devant Richard, devant Camille
-

Heurtebise et Fabien Picault en présence de Richard. Décision de Richard de retrouver son ascendant sur Elvire, de la reconquérir.

- Richard fort éloigné de la sainteté mais catholique pratiquant et très « croyant ». Idée de la possible « possession » d'Elvire. Il s'en explique devant un prêtre. Exorcisme refusé.

CHAPITRE XI

- La tombe est refermée par Elvire.
- Un autre prêtre, exorciste, compréhensif, est contacté par Richard.
- Elvire, droguée, liée. L'exorcisme dans la cave de Malbreuil ; joute oratoire entre le prêtre et Elvire. Elle a pu téléphoner brièvement à son beau-père, l'appeler à son secours. Arrivée du beau-père et de la maréchaulsée à Malbreuil avant la fin de l'exorcisme.

CHAPITRE XII

- Elvire libérée. Le prêtre saisi au bras par Elvire. Décès du prêtre. Richard accusé par Elvire de l'avoir violentée avant la « cérémonie ». Sous menace de plainte, internement de Richard dans un établissement psychiatrique.
- Retour d'Elvire à la direction de l'usine. Sympathie vis à vis de Véronique Desmazières la première secrétaire de son époux, maîtresse abandonnée en voie de licenciement, jeune et jolie femme mise à la porte de l'appartement de son nouvel ami à l'annonce de ses déboires professionnels. Procédure de licenciement suspendue. Elvire la rassure, la reconforte, la séduit, l'accueille à Malbreuil.

CHAPITRE XIII

- Intercession de Séverine Lambrecht, la mère de Richard, en faveur de son fils. Vive discussion. Inflexibilité d'Elvire : l'hôpital ou la prison pour Richard. Elvire enceinte : l'annonce faite à Séverine Lambrecht.
 - Altération de la santé de Raymond Lambrecht, très affecté par les événements familiaux. Dépression. Elvire assume la direction, non seulement de l'usine de Saint-Pierre-des-Corps mais aussi de celle de Vierzon.
 - Une semaine de repos : Elvire met au monde un enfant mâle. Ses beaux-parents lui rendent visite. À leur retour ils se tuent dans un accident de la route.
 - Avec l'enfant Elvire visite Richard dans sa clinique. Celui-ci doute de sa paternité.
-

-
- Richard s'échappe de l'établissement de soins. Elvire avisée. Elle demande à Fabien Picault de rester sur place, à Malbreuil, et d'attendre à ses côtés la venue de Richard. Véronique Desmazières, depuis les communs, remarque la première Richard Lambrecht dans la nuit. Richard ne parvient pas à pénétrer dans la demeure. Demande d'explication de Richard à son épouse. Discussion. Reproches. Altercation injurieuse entre Fabien et Richard. Fabien Picault poursuit Richard Lambrecht à travers le parc, dans l'obscurité. Richard est retrouvé mort, noyé dans l'Agouère.
-

CHAPITRE XIV

- L'enfant d'Elvire a grandi, est devenu un beau petit garçon blond, précoce, surdoué, faisant l'admiration de Véronique Desmazières, sa gouvernante. Impatient, il se plaint de son corps encore trop jeune, frêle, délicat. Il lui tarde d'atteindre l'âge d'homme, de disposer d'un corps et d'un statut d'adulte. Souvent il se réfugie dans un sommeil, une léthargie inquiétante. Alors seulement, Elvire, sa mère, semble, curieusement, aux yeux de Véronique, retrouver sa belle ardeur.
 - Fabien Picault vit lui aussi à Malbreuil ; il en est devenu le jardinier. Comme Véronique il dispose d'un appartement dans les communs. Et il partage avec celle-ci les faveurs de sa patronne, selon l'humeur de cette dernière. Fabien Picault trouve le très vieux Camille Heurtebise effondré dans le jardin de la conciergerie. Celui-ci, mourant, reçoit la visite d'Elvire et de son jeune fils. L'enfant révèle à Heurtebise ce que le grand-père Eugène avait gardé secret, n'avait pas pu rapporter dans ses cahiers.
 - Véronique montre sa jalousie à l'égard de Fabien ; elle critique auprès d'Elvire, qui prend mal la chose, son attitude, sa prétention. L'enfant ne semble pas non plus beaucoup apprécier Fabien Picault, et lui fait des reproches. Ces reproches sont difficilement supportés par Picault qui se retire dans son appartement, sa chambre.
 - Véronique s'inquiète tout à coup de ne plus avoir remarqué la présence de l'enfant depuis un certain temps. Elle part à sa recherche. Elle perçoit la fumée s'échappant du logement de Picault. Une cigarette a enflammé son matelas. Brûlé, asphyxié, il est évacué en ambulance, accompagné par Elvire. Il meurt.
 - Véronique recherche l'enfant qui a disparu. Elle le trouve dans la cave la plus profonde de Malbreuil. Embusquée, elle le voit se
-

coucher sur le sol. Elle ne comprend pas le sens des propos qu'il tient. Il a remarqué sa présence. Il se redresse, se tourne vers elle. Sur un ton qui n'est pas celui d'un enfant, il l'invective, il lui parle. Et le sens de ces paroles la pénètre enfin. Elle s'évanouit.

Table

CHAPITRE PREMIER.....	9
CHAPITRE II.....	31
CHAPITRE III.....	49
CHAPITRE IV.....	67
CHAPITRE V.....	85
CHAPITRE VI.....	95
CHAPITRE VII.....	107
CHAPITRE VIII.....	123
CHAPITRE IX.....	147
CHAPITRE X.....	159
CHAPITRE XI.....	173
CHAPITRE XII.....	197
CHAPITRE XIII.....	211
CHAPITRE XIV.....	235
F I N.....	246
Résumé détaillé, par chapitre.....	249

Copyright © 1998, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France